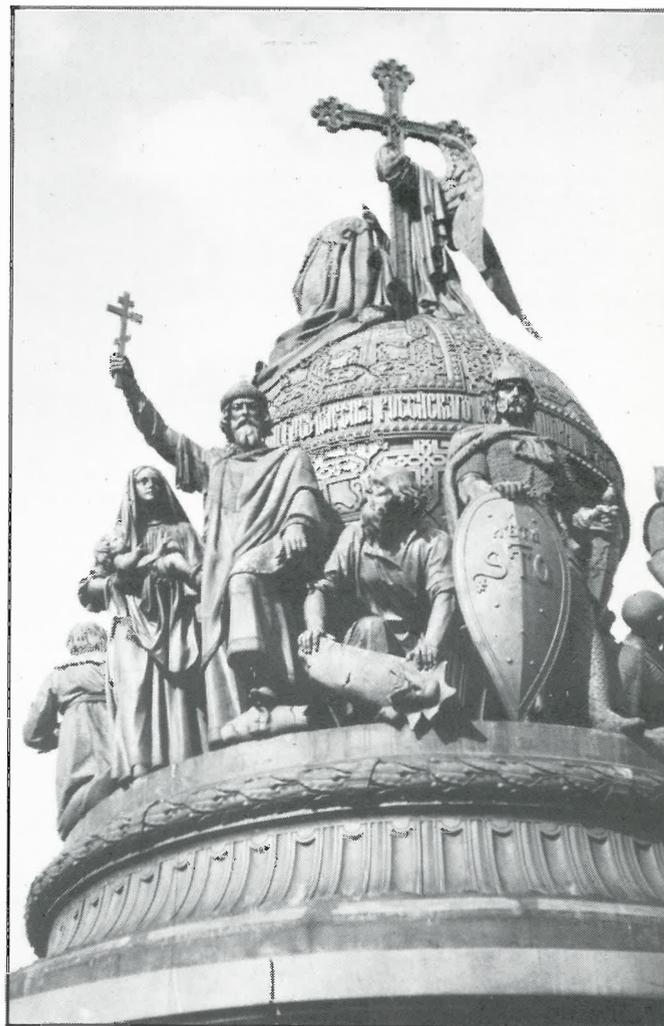


UNITÉ DES CHRÉTIENS

**LE MILLÉNAIRE
DU BAPTÊME
DE SAINT VLADIMIR
(988-1988)**



UNITÉ DES CHRÉTIENS

Revue trimestrielle
de formation et d'information

Rédaction - Administration

31, rue de la Marne
94230 CACHAN Tél. (1) 46.63.49.02

ABONNEMENTS 1988

FRANCE

Simple : 85 Frs
Soutien, à partir de : 125 Frs
C. C. P. 34 611 20 C La Source

BELGIQUE

S'adresser à :
Communauté de la Résurrection,
B 5030 Vedrin-Namur.
C.C.P. 000 - 1410048 - 56
Simple : 500 FB - Soutien : 600 FB.

SUISSE

S'adresser à :
Mlle Madeleine Bovey,
CCP 12 22220 Unité des Chrétiens, 15,
Parc Dinu-Lippati, CH - 1225 Chêne-
Bourg.
Simple : 25 FS - Soutien : 35 FS.

AUTRES PAYS ÉTRANGERS

Abonnement : 100 Frs.
Surtaxe aérienne 25 Frs en plus :
A verser CCP Unité des Chrétiens
34 611 20 C La Source.

Les abonnements partant obligatoirement de janvier, les personnes qui souscrivent un abonnement avant octobre reçoivent les numéros déjà parus dans l'année. Pour tout changement d'adresse, joindre 5 francs en timbres-poste.

Directeur de publication :
Damien SICARD

Secrétaire de rédaction :
Jérôme CORNÉLIS

IMPRIMERIE DE LA CENTRALE,
10, rue de l'Hospice - 62301 Lens
N° C.P.A.P. 51562

SOMMAIRE N° 70

ÉDITORIAL

Pages

Damien Sicard : 988-1988. Regarder vers l'Est 1

DOSSIER : LE MILLÉNAIRE DU BAPTÊME DE SAINT VLADIMIR

1ère partie : une histoire millénaire

M. Van Parys et T. Barnas : L'enjeu œcuménique	2
René Marichal : L'histoire d'une conversion	5
Dimitri Shakovskoy : L'héritage de saint Vladimir	8
Jean-Pierre Arrignon : Le baptême d'une nation au haut Moyen Age	10
Nikita Struve : La Russie devient chrétienne	11
Bernard Dupire : La foi du peuple russe	12
Bernard Dupuy : Comment la Russie s'est-elle convertie au Christianisme ?	14

2ème partie : le millénaire aujourd'hui

Le millénaire aujourd'hui : Table ronde entre N. Lossky, Y. Hamant et Bernard Dupuy	16
Extrait de la Lettre Apostolique « Euntes in mundum » de Jean-Paul II	19
Michaël Bourdeaux : Un millénaire soviétique	20
Bernard Dupuy : Le réveil religieux en U.R.S.S.	23
Témoignages de chrétiens orthodoxes	24
Métropolitain Alexis de Leningrad : « L'heure des changements fondamentaux a sonné... »	25
Josif Terelya : « Nous quittons la clandestinité, mais... »	26
Nicolas Lossky : Les témoins de la Foi au XXème siècle	27
Bibliographie générale	28

L'ACTUALITÉ ŒCUMÉNIQUE

Jérôme Cornélis : Jalons sur la route de l'Unité
(Octobre - Décembre 1988) 29

Couverture : Novgorod, monument dit du Millénaire de la Russie ; le prince Vladimir élevant la Croix (Photo René Beaupère).

REGARDER VERS L'EST

— par Damien Sicard —

AU-DELA de nos frontières, nous tourner vers le Soleil levant ! C'est un appel que les célébrations multiples et multiformes qui marquent en cette année, le Millénaire du baptême de saint Vladimir, prince de Kiev, adresse à nous tous, lecteurs d'« **Unité des Chrétiens** », soucieux de communier à la prière du Christ : « Qu'ils soient un afin que le monde croie ».

Comment fallait-il l'aborder dans ces pages, amis lecteurs ? C'est la question qu'au cours de plusieurs réunions préparatoires le Comité de Rédaction s'est posée (1).

Vous allez en juger dans ces pages : il fallait nous rappeler d'abord ce qui s'est passé il y a mille ans, en 988, là-bas au bord du Dniepr, le resituer dans son contexte et dans sa chronologie.

Il fallait aussi suivre ces mille ans de vie, de christianisme, d'évangélisation dans leurs temps forts, leurs aléas, leurs ombres et leurs lumières.

Il fallait surtout nous laisser tous interroger par le dernier volet de cette histoire, celui dont nous sommes les contemporains.

Nous manquons pour cela de recul. Mais comment refuser de le tenter ?

La Table Ronde nous interpellera : comment pouvons-nous aujourd'hui recevoir le témoignage d'une Eglise confessante ?

Et là serait le bénéfice de la lecture de ce dossier : que l'histoire évoquée devienne notre histoire, que la conversion et le baptême rappelés deviennent appel à notre conversion et aux exigences de notre commun baptême.

Des témoins s'exprimeront, des voix de Moscou et d'Ukraine, des voix ampli-

fiées par une actualité qui s'écrit chaque jour.

C'est à nous que le message venu de l'Est s'adresse. C'est jusqu'à nos cœurs qu'il parvient. C'est notre prière qu'il sollicite.

« *Un Seul Seigneur,*

Une Seule Foi,

Un Seul Baptême,

Un Seul Dieu et Père de TOUS qui est sur tous, à travers tous et en tous ».

(Eph. 4, 5-6)

(1) Il comprenait les Pères Jérôme CORNELIS, Bernard DUPUY, Hervé LEGRAND, René MARI-CHAL, Monsieur Nicolas LOSSKY, les Pères François ROULEAU et Damien SICARD. Le Père Bernard DUPUY, Directeur du Centre ISTINA a de fait, joué un rôle de premier plan.

PRIÈRE DU MILLÉNAIRE

Cette prière, composée à l'occasion du millénaire, ouvre toutes les émissions radio enregistrées par des Orthodoxes de France à l'adresse et pour le soutien de leurs frères en URSS.

« Par le baptême de la Russie, la flamme de la foi, de la prière, de l'amour s'est embrasée dans les cœurs du peuple russe. Nous croyons que les lourdes épreuves qui ont touché notre pays en notre siècle furent permises par la Providence divine en vue de la purification et du renouveau spirituels, afin que les cœurs reviennent à Dieu, Source de l'amour et de la vie éternelle.

Avant de commencer notre programme, nous vous proposons de vous unir à nous dans la prière, pour que le Seigneur prenne en pitié notre terre et qu'il y fasse croître la foi et l'amour et les fruits de sainteté dans l'Esprit Saint :

Seigneur Jésus Christ notre Dieu, c'est de tout notre cœur que nous t'offrons la louange et l'action de grâces pour la vie éternelle que tu nous as données, nous ayant rachetés du mal et de la mort par ton sang précieux. Nous te remercions de ce que par le saint baptême tu as illuminé notre peuple de la lumière de ton Evangile, de ce que tu as semé en lui les germes de justice, de douceur et de miséricorde. Nous te remercions pour l'abondante moisson de la multitude sans nombre de tes saints, connus ou inconnus, des justes de tous temps et de toute condition, qui ont sanctifié de leur vie et irrigué de leur sang notre terre russe.

Prends pitié, Seigneur ami des hommes, de notre peuple, soulage ses souffrances, fortifie-le dans la foi et dans l'espérance, adoucis les cœurs, ramène les incroyants et ceux qui te haïssent.

Console tes serviteurs qui sont dans la peine et dans le désespoir. Fais reposer en paix, Seigneur, les âmes de tes serviteurs, tous nos frères et sœurs qui sont décédés dans l'espérance de la résurrection et de la vie éternelle, de tous ceux dont tu connais les noms, Seigneur.

Car tu es le Dieu de miséricorde, et nous te rendons gloire, avec ton Père éternel, et ton Esprit très saint, bon et vivifiant, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen ».



Saint Vladimir.

L'ENJEU ŒCUMÉNIQUE

par Dom Michel Van Parys et Père Thaddée Barnas *

Dans sa **Chronique**, le moine Nestor de Kiev (2ème moitié du XIème siècle), rapporte le récit de la conversion du Grand prince Vladimir. Le chroniqueur décrit comment le Grand prince reçoit successivement les représentants des religions des peuples voisins. Tour à tour, des musulmans, des chrétiens « allemands de Rome, envoyés par le pape », et des juifs lui exposent leurs croyances et leurs coutumes, sans, pour autant, pouvoir convaincre le prince. Enfin un « philosophe grec » vient lui raconter l'Histoire sainte d'Adam au Jugement dernier. Vladimir les congédie, et se retire pour méditer sur toutes ces croyances.

Après avoir consulté les « Boïars » de son conseil, Vladimir envoie une ambassade afin d'examiner la façon de prier des musulmans, et des chrétiens latins et grecs. Ils reviennent avec un jugement très sévère sur le culte musulman. Quant aux offices des Latins, ils n'y trouvent « rien de beau ». A Constantinople, ils sont bouleversés par la beauté de la Sainte Liturgie. Au retour, ils disent à Vladimir qu'ils ne savaient plus s'ils étaient « dans le ciel ou sur la terre, car il n'y a pas de telle beauté sur la terre. Nous ne sommes pas capables de le raconter ; mais nous savons seulement que c'est là que Dieu habite au milieu des hommes ». Vladimir, alors, décide de se faire baptiser dans l'Eglise grecque.

Peu après, il assiège et prend la ville grecque de Chersonèse en Crimée.

Ensuite il exige des Empereurs Basile et Constantin de Constantinople la main de leur sœur Anne en mariage. En attendant l'arrivée de la princesse, Vladimir devient aveugle. Le baptême qu'il reçoit de l'évêque de Chersonèse le guérit. Suit le mariage avec la princesse.

Revenu à Kiev avec son épouse, Vladimir fait renverser les idoles païennes. Il fait baptiser toute la population de Kiev dans le Dnieper. Il fait construire des églises, et ordonne que dans les autres villes on établisse le culte chrétien en instaurant le culte divin, et en invitant le peuple à recevoir le baptême. (1)

Ce récit légendaire, qui contient un fond de vérité historique, met en relief quelques éléments chers aux héritiers spirituels de Vladimir : le choix conscient et délibéré du christianisme dans la forme orthodoxe grecque, l'accent sur la prière et sur la beauté de la liturgie. Quant à la date traditionnelle de ces événements, les historiens modernes s'accordent pour la considérer comme approximative et symbolique.

Il est un fait certain que Vladimir restait très ouvert aux chrétiens occidentaux ; il a même échangé des ambassades avec le pape de Rome. Mais cette ouverture a été utilisée par certains historiens occidentaux dans les années 1930 pour suggérer que le christianisme serait venu en Rus' à partir de l'occident (2). Bien que cette hypothèse ne soit plus acceptée par les historiens sérieux aujourd'hui, des polémistes la ressuscitent périodiquement. Pour les Russes, cette hypothèse est considérée comme particulièrement blessante, parce que c'est le christianisme dans sa variante byzantine, et non latine, qui a déterminé leur identité culturelle. « Souhaiter que la Russie ancienne ait reçu l'Eglise latine, écrit Fedotov en 1938, c'est souhaiter que le peuple russe n'existe pas » (3).

Jalons de mille ans d'histoire chrétienne

L'état kiévien a connu un grand élan au cours des 150 ans qui ont suivi le baptême de Vladimir. La ville de Kiev était le centre d'une riche production littéraire et artistique. Au plan religieux, saint Antoine de Kiev fonda, en 1051, le célèbre Monastère des Grottes, qui devait rester, jusqu'au moment de sa fermeture en 1960, un centre important de rayonnement spirituel.

Mais bientôt des dissensions internes commencèrent à affaiblir l'unité de l'état de Rus', et en 1240 la ville de Kiev fut prise par les Tatars. Le centre de gravité politique, culturel et religieux fut déplacé vers des régions jusque-là périphériques. Le siège du Métropolitain fut transféré de Kiev à Vladimir en 1299, et à Moscou en 1325.

La période de suzeraineté mongole (1240-1480) fut marquée par une grande expansion monastique dans tout le nord de la Russie. Parmi les plus célèbres monastères, on compte Valamo, fondé en 1353, Solovki, fondé en 1438, et la Laure de la Sainte-Trinité à Zagorsk, fondée en 1334 par S. Serge de Radonej, et considérée toujours comme le cœur même de l'orthodoxie russe.

La Russie, après la chute de Constantinople (1453) et son affranchissement de la domination mongole (1480), était le seul grand état orthodoxe indépendant. Pour les Russes, ce fait leur confiait une vocation spéciale. Moscou était devenue la « Troisième Rome », et l'état russe devait défendre les chrétiens orthodoxes sous domination musulmane. A l'Eglise russe revenait le devoir d'une fidélité absolue à la foi chrétienne et à la tradition orthodoxe.

Le XVIème siècle était une époque d'expansion et de consolidation de l'état russe. La position de l'Eglise s'est également renforcée, au point qu'en 1589, elle a pu s'élever au rang d'un patriarcat. Au cours des troubles du XVIIème siècle, - invasions étrangères, et le schisme des Vieux-croyants - le prestige du patriarcat a contribué à la stabilité de l'Eglise et de l'Etat.

Cependant, cette première période du patriarcat ne devait durer qu'un siècle. En 1700, en effet, après la mort du Patriarche Adrien, le Tsar Pierre le Grand a refusé de permettre une nouvelle élection patriarcale. En 1720, le gouvernement de l'Eglise fut confié au Saint-Synode, sous la supervision d'un Haut-procureur nommé par l'Empereur. Cette constitution ecclésiastique devait durer jusqu'en 1917.

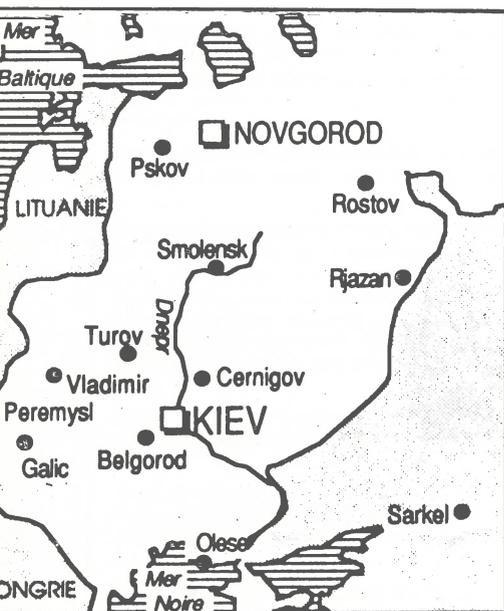
Au cours des XVIIIème et XIXème siècles, le christianisme russe connut un double mouvement d'expansion et d'approfondissement spirituel. D'un côté, l'extension du pouvoir russe à l'Est permit une implantation de l'Orthodoxie à travers la Sibérie et jusqu'en Alaska. Des missionnaires orthodoxes poussèrent au-delà des frontières

(*) Cet article reproduit en grande partie une brochure des Pères M. Van Parys et T. Barnas qui nous ont aimablement autorisés à le faire. Cette brochure : « U.R.S.S. : le millénaire du baptême de saint Vladimir 1988 » est disponible au monastère bénédictin de l'Union B-5395 Chevetogne (Belgique).

(1) Louis LEGER : **Chronique dite de Nestor**, Paris, 1884, pp. 68-101. Voir aussi : « Baptême de la Russie », in René MARICHAL (éd.) : **Premiers chrétiens de Russie**, Paris, Cerf, 1966, pp. 47-58.

(2) Voir, par exemple, N. de BAUMGARTEN : **Saint Vladimir et la conversion de la Russie**, Rome 1932, « *Orientalia Christiana* » n° 79 ; et du même auteur : **Olaf Tryggvason, roi de Norvège et ses relations avec saint Vladimir de Russie**, Rome, 1931, « *Orientalia Christiana* » n° 73.

(3) G. FEDOTOV : « Le baptême de saint Vladimir et la conversion de la Russie (988-1938) », in **Irénikon**, 15 (1938), pp. 417-435.



La Russie kiévienne (IXème - XIème siècles)

politiques russes pour annoncer l'Évangile jusqu'en Californie, au Japon et en Corée.

D'autre part, la période vit un grand développement de la spiritualité russe, illustrée par le renouveau hésychaste de Païssy Velitchkovsky, qui s'étendit à la Russie, à l'Ukraine et à la Roumanie. D'autres maîtres spirituels de l'époque sont S. Séraphim de Sarov, S. Tikhon de Zadoïnsk, Théophane le Reclus, et les Starets d'Optina.

La Révolution d'octobre 1917 inaugura la période de la séparation absolue de l'Église et l'État. La fonction de Haut-procureur du Saint-Synode fut supprimée. L'Église orthodoxe tint un Synode national, où le Patriarcat fut restauré. Le Métropolitain Tikhon fut élu Patriarche de Moscou.

La période allant de la Révolution d'octobre à la fin de la Deuxième guerre mondiale fut un temps de martyre pour l'Église russe. La Révolution, la Guerre civile, puis la terreur des années 1930, et enfin la Guerre mondiale infligèrent d'immenses souffrances aux chrétiens russes. La vaste majorité des églises furent fermées. La plupart des monastères, et la totalité des académies de théologie, des séminaires et des écoles chrétiennes furent supprimés. La plupart des évêques furent écartés de leur diocèse. D'innombrables chrétiens - évêques, prêtres, moines, moniales, et laïcs - furent mis en prison, déportés, et assassinés.

La Patriarche Tikhon, décédé en 1925, avait exhorté les chrétiens à une attitude de loyauté envers leur patrie et envers l'état soviétique, mais sans trahir l'Église et la foi orthodoxes. Cette attitude s'est manifestée très clairement pendant la Deuxième guerre mondiale, où l'Église orthodoxe a soutenu jusqu'au bout la lutte contre l'Allemagne fasciste.

À l'issue de la Guerre, la position de l'Église était considérablement affermie. Dès 1943, on put procéder à l'élection d'un nouveau patriarche, Serge - le trône patriarcal était resté vacant depuis la mort de Tikhon en 1925 - et au renouvellement de la hiérarchie. De nombreuses églises, ouvertes pendant l'occupation, restèrent ouvertes au culte.

La Patriarche Serge mourut en 1944, un an après son élection. Son successeur, Alexis, occupa le trône patriarcal de 1945 à 1970. La patriarchie actuelle, Pimen, fut élu au Synode national de 1971.

Il faut évoquer également le rôle important joué par l'émigration russe au XXème siècle dans la sensibilisation des chrétiens en occident au témoignage de l'Église russe. Ce sont, en effet, les chrétiens venus de Russie qui ont suscité l'intérêt à l'art et à la signification de l'icône. Ce sont eux aussi qui ont fait connaître la riche tradition de musique sacrée russe. Le travail très original dans le domaine de la philosophie religieuse de Berdiaïev, et l'œuvre théologique d'émigrés russes comme Florovsky, Bulgakov, Lossky, Evdokimov, Zander, et feu Mgr Basile Krivocheïne de Bruxelles, représentent une riche contribution à la pensée chrétienne contemporaine.(. .)

Les chrétiens ukrainiens et le Millénaire

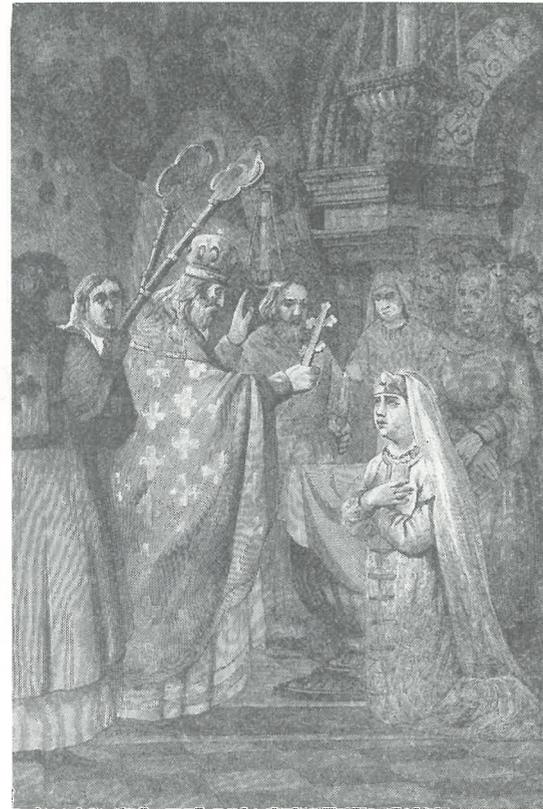
L'expérience historique des chrétiens ukrainiens leur donne une perspective bien différente de celle des Russes. De l'époque de la chute de Kiev (1240) et jusqu'au milieu du XVIIIème siècle, il n'existait pas de lien politique entre les régions ukrainiennes et la Russie. Au XIVème siècle, les territoires qui constituent aujourd'hui l'Ukraine et la Biélorussie ont été absorbés par la Pologne et la Lituanie. Du point de vue ecclésiastique, il y avait un siège métropolitain orthodoxe à Kiev, indépendant de celui de Moscou.

En 1596, avec l'Union de Brest, les diocèses orthodoxes d'Ukraine entrèrent en communion avec l'Église catholique romaine. C'est en Ukraine occidentale que cette Union devait s'avérer la plus durable. En Ukraine orientale, le régime polono-lituanien rencontra des difficultés croissantes, qui menèrent à la révolte de l'Hetman Bohdan Khmelnytsky en 1648, et à l'union de l'Ukraine à la Russie, par le traité de Périaslav en 1654. En 1685, la hiérarchie orthodoxe d'Ukraine fut intégrée au Patriarcat de Moscou.

En 1921, après l'effondrement de la République nationale ukrainienne, et au moment de la prise de pouvoir en Ukraine par les Soviétiques, un synode de prêtres et laïcs s'est réuni à Kiev pour constituer une Église orthodoxe autocéphale d'Ukraine. Un grand nombre de fidèles orthodoxes y adhèrent. Des dissensions intérieures et des pressions extérieures ont mené à la dissolution de l'Église autocéphale en 1930. Ressuscitée momentanément pendant la Guerre, elle fut supprimée définitivement en 1943. Un synode tenu en Allemagne en 1946 a formé l'Église orthodoxe autocéphale ukrainienne en exil. Aujourd'hui elle est représentée en Amérique du nord et en Europe occidentale.

L'Église ukrainienne catholique, héritière de l'Union de Brest, a survécu en Ukraine occidentale - sous régime polonais, autrichien, puis à nouveau polonais - jusqu'à la fin de la Deuxième guerre mondiale. En 1946, l'Ukraine occidentale fut incorporée à l'Union soviétique. Un synode « spontané », mais sans la participation d'évêques, a demandé l'intégration des paroisses ukrainiennes catholiques à l'Église orthodoxe. Par la suite, l'Église ukrainienne catholique fut déclarée illégale. Tous les évêques ukrainiens catholiques ont été mis en prison. Mgr Slipy, archevêque de Lvov, n'a été libéré qu'en 1961, et seulement à condition qu'il quitte l'Union soviétique.

Aujourd'hui, plus de quarante ans après la suppression des structures de leur Église, de nombreux catholiques ukrainiens sont toujours actifs en Ukraine occidentale. Ils demandent régulièrement aux autorités la reconnaissance en tant que confession légale. Les autorités soviétiques ont attiré l'attention sur leur existence en 1984, quand elles leur ont proposé - sans succès - un statut légal comme autocéphale, indépendante de Rome.



Le baptême de la princesse Olga en 957.

En occident, l'Église ukrainienne catholique a une quinzaine de diocèses. Elle a de très nombreux fidèles, surtout au Canada, aux U.S.A., et en Europe occidentale.

Les chrétiens ukrainiens ont leur propre perspective sur le Millénaire. Les historiens ukrainiens non-soviétiques, à l'instar de l'œuvre monumentale de Michel Rouchevsky, mais à la différence de la plupart de leurs collègues russes ou occidentaux, estiment que l'Ukraine serait en continuité plus directe avec l'état ancien de Kiev, que les autres peuples héritiers de l'antique Rus'. Ils font valoir, non les liens dynastiques et religieux qui relient l'état kiévien à Vladimir-Souzdal et à Moscou, mais plutôt la continuité géographique et ethnique des Ukrainiens modernes avec la Kiev de jadis. Certains vont jusqu'à contester le droit des Russes et des Biélorussiens de s'identifier au peuple de saint Vladimir, et donc de fêter le Millénaire de 1988.

Un programme de célébrations communes du Millénaire a été élaboré par les Églises ukrainiennes orthodoxe et catholique. Par ailleurs, des communautés ukrainiennes protestantes participeront à ces célébrations.

L'enjeu œcuménique

L'Église orthodoxe russe est engagée depuis longtemps dans le dialogue œcuménique avec les autres Églises et familles confessionnelles chrétiennes. En 1961, le



Saint Vladimir et le baptême du peuple de Kiev en 988.

Patriarcat de Moscou est entré dans le Conseil œcuménique des Eglises. L'Eglise orthodoxe russe occupe une position primordiale dans les grands dialogues bilatéraux anglican-orthodoxe, luthérien-orthodoxe, orthodoxe-catholique romain, etc. Elle entretient aussi des dialogues théologiques particuliers avec les Eglises protestantes d'Allemagne fédérale et d'Allemagne démocratique, avec les anglicans des U.S.A., avec l'Eglise luthérienne de Finlande, aussi bien qu'avec l'Alliance réformée mondiale et avec l'Eglise catholique romaine.

Outre les dialogues théologiques, l'Eglise orthodoxe russe a de nombreux contacts avec les chrétiens par le biais des mouvements pour la paix, comme, par exemple, le mouvement catholique Pax Christi.

Pour tous les interlocuteurs de l'Eglise orthodoxe russe, le Millénaire sera l'occasion privilégiée de lui manifester une sympathie profonde, et de fêter le chemin parcouru ensemble. Dans cette optique, l'éventualité nullement utopique d'une visite du pape Jean-Paul II pour les festivités du Millénaire aurait une valeur œcuménique inestimable.

La célébration du Millénaire, cependant, met en vedette le problème du statut des Eglises orientales catholiques et de ce que l'on appelle l'« uniatisme ». Pour les Eglises orthodoxes, l'institution d'Eglises catholiques de rite oriental constitue non seulement une agression contre l'intégrité institutionnelle de l'Orthodoxie, mais un péché contre l'unité de l'Eglise chrétienne locale.

Le terme « uniatisme » peut signifier une tentative de détacher une partie d'une Eglise pour la rattacher à une autre, ou bien la politique d'utiliser les coutumes liturgiques d'une Eglise pour pratiquer le prosélytisme à ses dépens. Dans les deux cas, cet « uniatisme » serait condamné

sans équivoque par la grande majorité des catholiques.

L'existence d'Eglises catholiques de rite oriental, cependant, pose un problème d'un autre ordre. Il s'agit, pour les catholiques, non d'une attitude de prosélytisme envers les membres d'une autre Eglise, mais d'une solidarité avec les membres de leur propre Eglise. Le rôle de foyer de l'unité de l'Eglise attribué par l'Eglise catholique au Siège romain explique amplement le désir des catholiques orientaux de rester en pleine communion avec lui. Le respect pour la liberté religieuse de ceux qui expriment ce désir est, pour eux, justification suffisante du maintien des cadres ecclésiaux où ils puissent le réaliser.

La question n'a pas été résolue. Une trêve intervenue aux années 1960 a permis qu'un dialogue international s'engage entre l'Eglise catholique romaine et les Eglises orthodoxes. Trêve fragile, car la question est régulièrement remise à l'ordre du jour, soit par les orthodoxes qui craignent une relance d'un « uniatisme »

agressif, soit par les catholiques orientaux qui se considèrent les victimes d'une Ostpolitik et d'un œcuménisme irréfléchi.

Tant que la pleine communion ne sera pas rétablie entre l'Eglise catholique et les Eglises orthodoxes, des passages de groupes ecclésiaux d'une Eglise à l'autre - qu'il s'agisse d'un nouvel « uniatisme » ou d'un retour involontaire à l'Orthodoxie - poseront de graves problèmes de chaque côté.

Dans une interview de 1987, Olivier Clément propose que l'on cherche l'apaisement par des solutions de transition pour les Eglises catholiques orientales, dans le respect des consciences telles qu'elles sont aujourd'hui. Il faut que de part et d'autre on sache pardonner et demander pardon (4).

Le Millénaire et les chrétiens d'occident

Les chrétiens d'occident verront dans le Millénaire du baptême de saint Vladimir l'occasion de féliciter les chrétiens de Russie, d'Ukraine et de Biélorussie pour leur fidélité au Christ. Dans la plupart des célébrations, la vedette sera tenue par l'Eglise orthodoxe russe, Eglise la plus importante et prestigieuse d'U.R.S.S. Mais on aura largement le temps de se pencher sur le témoignage commun de tous les héritiers de Vladimir, et sur le témoignage particulier de chaque nation, et même de chaque confession.

On y associera très volontiers le témoignage riche et courageux des protestants soviétiques. Bien qu'eux-mêmes ne se considèrent pas directement comme les détenteurs de l'héritage vladimirien, la constance, la profondeur et la joie de leur foi chrétienne sont une véritable inspiration pour les chrétiens de toute confession dans le monde entier.

Dans la compassion, la prière et la compréhension, les chrétiens d'occident pourront apporter une contribution réelle à une célébration dans la paix, dans l'amour chrétien, dans la réconciliation mutuelle, et dans l'espoir fondé d'un plus grand respect de la liberté religieuse.

(4) « La 3ème Conférence préconciliaire. Un entretien avec Olivier Clément » in **S.O.P.** n° 117, avril 1987, pp. 13-25.

AIDE AUX CROYANTS D'U.R.S.S. : DEJA 26 ANS D'EXISTENCE

Créé au sein de l'Action Chrétienne des Etudiants Russes (ACER) qui a son siège 91, rue Olivier de Serres, 75015 Paris, le **Service d'Aide aux Croyants de l'U.R.S.S.** compte déjà plus d'un quart de siècle d'existence.

Durant toutes ces années, il a pu faire parvenir en U.R.S.S. plus d'un million de bibles et de livres religieux. Il a aussi soutenu les familles des croyants emprisonnés en leur envoyant des colis, des médicaments et de l'argent. L'Aide aux Croyants de l'U.R.S.S. collecte des fonds auprès des Eglises et accomplit un important travail d'information auprès de l'opinion publique occidentale. Il dispose à cet effet d'un important service de documentation et de photothèque. Il édite enfin un bulletin semestriel rendant compte de la situation des croyants en U.R.S.S.

Ainsi, il vient de publier une brochure intitulée « **Pour une révision de la législation soviétique en matière religieuse** » et dans laquelle on peut lire une série de lettres rédigées par des Chrétiens d'U.R.S.S. et portant principalement sur le statut de leurs communautés.

L'HISTOIRE D'UNE CONVERSION

par René Marichal, s.j.

Cyrille et Méthode dans l'évangélisation des Slaves

On a coutume de voir en Cyrille et Méthode les premiers apôtres de la Russie. Cette opinion, largement répandue, demande à être soigneusement nuancée. Ni saint Cyrille, ni son frère Méthode ne sont venus au cours de leurs missions dans les territoires que commençaient alors à coloniser les Varègues. Sans doute Constantin – qui devait un jour prendre le nom de Cyrille – et Méthode furent-ils chargés par Photius d'une mission chez les Khazars vers l'an 860. Cette peuplade occupait les steppes qui vont des rives septentrionales de la Mer Noire jusqu'à la Mer Caspienne. Mais les Khazars n'étaient point des Slaves ; ils se rattachaient au tronc turco-finnois, comme leurs cousins, les Bulgares de la Volga. Quel que fût le résultat de la mission des deux frères parmi les Khazars et même si l'on sait que ce peuple poussait ses incursions jusqu'à la région du Dniepr, il reste fort improbable que l'évangélisation de Kiev ait emprunté ce canal.

Après cette brève équipée missionnaire chez les Khazars, Constantin, accompagné de Méthode consacra tout son apostolat aux Moraves. Et lorsque après la mort de Constantin-Cyrille à Rome en 869, Méthode repart seul pour continuer sa mission, c'est d'abord en Pannonie, où il rencontra d'ailleurs un accueil assez froid de la part du clergé latin déjà en place, puis en Moravie dont il sera nommé archevêque, que se déploiera son activité pastorale.

Il faut néanmoins mettre à l'actif des saints Cyrille et Méthode un élément

décisif dans l'évangélisation des Slaves russes, c'est l'introduction de l'écriture dans le domaine slave et la traduction de la Bible et des textes liturgiques. Les deux frères appartenaient à l'une de ces familles grecques de Salonique, que leurs affaires commerciales amenaient à entretenir des relations suivies avec les populations bulgares de Macédoine. La langue du pays leur était familière, ce qui les désignait pour une mission parmi les Slaves. Et pour mettre à la portée des néophytes les textes sacrés, Constantin et Méthode inventèrent un alphabet qui permit de transcrire les sons du slave. Ils utilisèrent pour cela toutes les lettres de l'alphabet grec qui trouvaient un équivalent dans le système slave, glanèrent dans d'autres alphabets – copte et samaritain – les signes correspondant aux sons étrangers à la langue grecque ou les forgèrent eux-mêmes. Ce tour de force témoigne d'une intelligence et d'une culture peu commune.

La langue dans laquelle Cyrille et Méthode traduisirent les textes sacrés devait être le parler bulgare de Macédoine. On ne possède aujourd'hui aucun texte qui soit sûrement de leur main, mais il est très certain que leurs traductions se sont largement répandues parmi les Slaves d'autres nations. Au IX^{ème} siècle, en effet, les différents parlars slaves étaient très voisins. A. Meillet a pu émettre l'hypothèse selon laquelle un slave « commun » était parlé jusqu'au VI^{ème} ou au VII^{ème} siècle et sa reconstitution minutieuse de ce qu'avait dû être le slave commun garde aujourd'hui encore une autorité incontestée. Cette proche parenté du slavon bulgare avec les autres langues slaves assure précisément la diffusion des textes traduits par Cyrille et Méthode et par leurs continuateurs immédiats.

Suivant les progrès de l'évangélisation, les nouveaux peuples slaves convertis au christianisme trouvaient à leur portée en une langue légèrement différente de la leur, mais qu'ils comprenaient aisément, les documents fondamentaux de leur foi. Nous savons qu'un courant existait qui de Bulgarie amenait vers la Russie de Kiev les manuscrits traduits du grec. C'est par ce chemin surtout que l'influence de Cyrille et Méthode s'exerça dans le pays.

Mais quand on sait la place que tient la lecture de la Bible dans la Russie des origines et le rôle que joua la liturgie dans la catéchèse, on doit reconnaître le mérite qui revient à Cyrille et Méthode dans la christianisation de la Russie, bien qu'ils n'y aient jamais prêché de vive voix.

La « Chronique des temps passés »

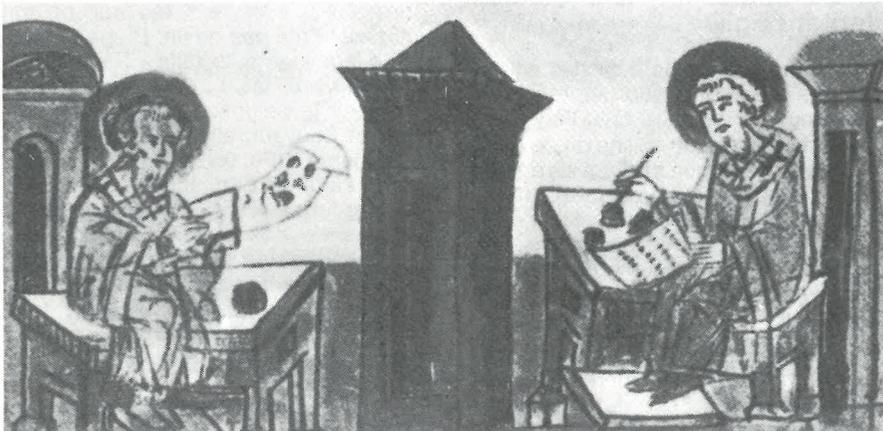
La Chronique des temps passés date de 988 le baptême du peuple de Kiev.

Il est à vrai dire difficile d'évaluer le nombre des Kiéviens qui reçurent le baptême à ce moment-là. Le récit laisserait croire qu'il n'y avait que des païens dans le peuple, ce qui est certainement inexact. En tout cas, la décision de Vladimir semble n'avoir pas rencontré de sérieuses résistances parmi les païens. Seuls quelques réfractaires auraient préféré fuir la ville que de devenir chrétiens.

Après Kiév vint le tour d'autres villes russes, mais les choses n'allèrent pas toujours aussi facilement que dans la capitale. A Novgorod, la population s'ameuta ; l'oncle de Vladimir, Dobrynia, dut mettre le feu aux temples païens et Poutiata, autre envoyé du grand-prince, appuya de son glaive le mouvement de conversion. Les contemporains de Vladimir, pas plus que ses descendants, ne songèrent à lui reprocher d'avoir joint « la force à la foi », comme s'exprime Hilarion dans son célèbre Sermon sur la loi et la grâce où il fait l'éloge du prince « égal aux apôtres ».

Pour consolider cette œuvre un peu hâtive de conversion en masse, Vladimir établit ses fils dans les villes les plus importantes et plaça des prêtres à leurs côtés ; les résidences des princes devinrent en général villes épiscopales.

Le récit du « Baptême de la Russie » présente un caractère schématique assez accentué ; destruction des idoles,



Saints Cyrille et Méthode traduisent la Sainte Ecriture en slavon (miniature du manuscrit Radziwill, XIV^{ème} siècle)

baptême massif du peuple, premiers fondements d'une éducation religieuse des hautes classes, tous ses faits, qui ont pu s'étendre sur une période assez longue, sont regroupés un peu artificiellement dans la **Chronique** sous l'année 988. Par un procédé assez courant dans ce genre littéraire, le narrateur épuise le sujet avant de passer à l'année suivante. Le récit proprement dit s'élargit ensuite en une longue méditation d'action de grâces, qui mesure la portée spirituelle du geste de Vladimir.

La fin des idoles

Quand Vladimir arriva à Kiev [en l'an 6496 (988)], il fit renverser les idoles, tailler les unes en pièces et livrer les autres au feu. Pour ce qui est du Péroun, il ordonna de l'attacher à la queue d'un cheval et de le traîner depuis la hauteur jusqu'à la rivière en passant par le défilé du Borytch et il enjoignit à douze hommes de le battre avec des bâtons. Ce n'était point dans l'idée que le bois le ressentit, mais pour faire affront au démon qui, sous cette forme, trompait les hommes, afin qu'il reçût des hommes son châtement. « Tu es grand, Seigneur, et admirables tes pauvres ! ». Hier honoré par les hommes et aujourd'hui insulté.

Tandis qu'on le traînait le long du ruisseau jusqu'au Dniepr, le peuple le pleurait, païen, car ils n'avaient pas encore reçu le saint baptême. Et quand on l'eut traîné, on le jeta dans le Dniepr. Et Vladimir plaça là des gens avec cet ordre : « S'il aborde quelque part, repoussez-le du rivage, jusqu'à ce qu'il ait passé les cataractes (1) ; alors vous le laisserez ». Ils firent ce qu'il avait ordonné. Quand ils l'eurent lâché et qu'il eut franchi les cataractes, le vent le rejeta sur une grève, qu'on appela depuis la grève de Péroun, nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

Baptême dans le Dniepr

Ensuite, Vladimir fit répandre l'annonce suivante dans toute la ville : « Quiconque ne se trouvera pas demain au bord du fleuve, riche ou pauvre, misérable ou artisan, il sera mon ennemi ». Entendant ces paroles, le peuple vint avec allégresse, se réjouissant et disant : « Si ce n'était pas quelque chose de bien, notre prince et les boïars ne l'auraient pas embrassé ».

Le lendemain, Vladimir se rendit avec les prêtres de l'impératrice et ceux de Cherson (2) sur les bords du Dniepr, et un peuple innombrable se rassembla. Ils descendirent dans l'eau, les uns en avaient jusqu'au cou, les autres jusqu'à la poitrine, les petits sur le bord, dans l'eau jusqu'à la poitrine, d'autres portant leurs enfants, les adultes allaient et venaient et les prêtres, debout, disaient



Le baptême des Kieviens en 988

les prières. Et c'était une joie au ciel et sur la terre de voir cela, tant d'âmes sauvées. Mais le diable gémissant, disait : « Malheur à moi, me voilà chassé d'ici. Je pensais avoir ici ma demeure, parce que les apôtres n'y ont point enseigné, on n'y connaissait pas Dieu, et je me réjouissais du culte dont ils m'entouraient. Et me voilà vaincu par des ignorants, non par les apôtres ou par les martyrs. Je ne régnerai plus dans ces contrées ».

Quand le peuple fut baptisé, chacun rentra dans sa maison. Vladimir se réjouit d'avoir connu Dieu, lui et son peuple, et levant son regard vers le ciel, il dit : « O Christ Dieu, qui as créé le ciel et la terre, regarde ces hommes nouveaux et donne-leur, Seigneur, de te connaître, Dieu véritable, comme t'ont connu les pays chrétiens. Affermis en eux une foi droite et sans retour, et prête-moi ton secours, Seigneur, contre l'adversaire, l'ennemi, afin que, me reposant sur toi et sur ta puissance, je triomphe de sa ruse. ».

Planter l'Eglise

Cela dit, il ordonna de bâtir des églises et de les établir aux endroits même où s'élevaient les idoles. Il bâtit l'église de Saint-Basile (3) sur la colline où se dressait l'idole de Péroun et d'autres encore là où le prince et le peuple faisaient des sacrifices. Et il commença à établir dans toutes les villes des églises et des prêtres et à amener le peuple au baptême dans toutes les villes.

Puis il envoya chercher les enfants des familles les plus en vue et les fit instruire dans les livres. Les mères de ces enfants pleuraient sur eux, car elles n'étaient pas encore affermies dans la foi ; aussi pleuraient-elles sur eux comme sur des morts.

Quand on les eut mis à l'étude des livres, c'est alors que se réalisa sur la terre russe la prophétie qui disait : « En ces jours-là, les sourds entendront les paroles du Livre et claire sera la langue des bègues » (Is., 29, 18 et 35, 6). Car auparavant ces gens n'avaient pas entendu les paroles du Livre, mais selon le plan divin et par sa miséricorde, Dieu les prit en pitié comme a dit le prophète : « Je prendrai en pitié qui je veux » (Ex., 33, 19). En effet, il nous a fait miséricorde par le bain de régénération et le renouvellement de l'esprit, selon sa divine condescendance et non d'après nos œuvres.

Louez Dieu tous les peuples

Béni soit le Seigneur Jésus Christ qui a aimé un peuple nouveau, la terre russe, et qui l'a illuminée par le saint baptême. Aussi nous tombons devant lui, en disant : « Seigneur Jésus Christ ! que te rendrons-nous pour tout ce que tu nous as donné, pécheurs que nous sommes ! Nous ne savons pas quel bien t'offrir en retour de tes dons. Car tu es grand, admirables sont tes œuvres et ton immensité n'a pas de fin. D'âge en âge, on louera tes hauts faits » (Ps. 145, 3). Je dirai avec David : « Venez, crions de joie pour le Seigneur, acclamons notre Dieu et Sauveur, allons devant sa face en le louant » (Ps. 95, 1), « en lui rendant grâce, car il est bon, car sa miséricorde est éternelle » (Ps. 136, 1), car il nous a délivrés de nos ennemis, c'est-à-dire des vaines idoles. Et disons encore avec David : « Chantez au Seigneur un chant nouveau, chantez au Seigneur, terre entière, chantez au Seigneur, bénissez son nom, annoncez jour après jour son salut, proclamez sa gloire parmi les nations, dans tous les peuples ses merveilles, comme est grand le Seigneur et digne de toute louange (Ps. 96) ; et son immensité n'a pas de fin ».

CHRONOLOGIE

Quelle grande joie ! Ce n'est pas un, ce n'est pas deux qui sont sauvés. Le Seigneur a dit : « Il y a de la joie dans les cieux pour un pécheur qui se repent » (Lc, 15, 7). Ce n'est pas un, ce n'est pas deux, mais une multitude innombrable qui s'est approchée de Dieu, illuminée par le saint baptême. Comme dit le prophète : « Je verserai sur vous une eau pure et vous serez purifiés de vos idoles et de vos péchés » (Ez., 36, 25). Un autre prophète dit encore : « Qui, comme Dieu, enlève les péchés et passe sur les injustices, et de bon gré fait miséricorde ? Lui nous convertit, prend pitié de nous et engloutit nos péchés dans l'abîme » (Mi., 7, 18-19). Car l'apôtre Paul dit : « Frères, nous tous qui avons été baptisés dans le Christ, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés, et nous avons été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort ; afin que comme le Christ s'est levé d'entre les morts par la gloire du Père, nous aussi nous entrons dans une vie renouvelée » (Rm., 6, 3). Et plus loin : « Les choses anciennes ont passé et voici les nouvelles (2 Co, 5, 17). Maintenant notre salut s'est approché. La nuit est parvenue à son terme et le jour est tout proche » (Rm., 13, 11). « Par lui, nous avons trouvé accès à cette grâce, par la foi, en lui nous nous glorifions et nous tenons debout » (Rm., 5, 2). « Maintenant affranchis du péché et devenus les serviteurs du Seigneur, vous fructifiez pour la sainteté » (Rm., 6, 22). Aussi devons-nous servir le Seigneur, nous réjouissant en lui. Comme le dit David : « Servez le Seigneur avec crainte, réjouissez-vous en lui avec tremblement » (Ps., 2, 11). Et nous clamons vers le Seigneur notre Dieu : « Béni soit le Seigneur qui ne nous donne pas en proie à leurs dents. Le filet se rompit et nous étions délivrés de la ruse du diable » (cf. Ps. 124, 7). « Et sa mémoire a péri avec fracas et le Seigneur demeure dans les siècles, loué par les fils de Russie, chanté en sa Trinité, et les démons sont maudits par les hommes croyants et par les femmes croyantes, qui ont reçu le baptême et la pénitence pour la rémission des péchés, ce nouveau peuple chrétien choisi de Dieu ».

Ainsi fut illuminé (4) Vladimir, lui et ses fils et sa terre.

(1) Détail invraisemblable. Les cataractes se trouvent à plus de 200 kilomètres de Kiev, entre les villes de Dniepropetrovsk et de Zaporozjé.

(2) Ville de Crimée, dont il ne reste aujourd'hui que des vestiges. Elle était occupée par les Grecs quand Vladimir s'en empara par trahison (989). Il y reçut peut-être le baptême.

(3) Vladimir avait reçu au baptême le nom de Basile.

(4) Par le baptême.

OCCIDENT

826 - Saint Ansgar de Hambourg envoie des missionnaires en Scandinavie.

867 - Mort du pape saint Nicolas 1er.

869 - Mort de saint Cyrille à Rome.

896 - Installation définitive des Normands à l'embouchure de la Seine.

902 - Les Arabes achèvent la conquête de la Sicile.

910 - Fondation de l'abbaye de Cluny.

936-973 - Règne d'Otton 1er le Grand.

948 - Hambourg, métropole des pays scandinaves.

962 - Otton 1er, empereur romain d'Occident.

987 - Avènement d'Hugues Capet.

999 - Otton III installe sa capitale à Rome.

1046 - Henri III chasse de Rome Benoît IX, Grégoire VI et Sylvestre III.

Début du pontificat de Clément II.
1048-1053 - Pontificat de Léon IX.

ORIENT

860 - Attaque de Constantinople par les Varègues d'Askold. Homélies de Photius sur les incursions des Rhôs.

Fin 860 ou début 861 - Mission de Constantin et Méthode chez les Khazars.

Vers 862-864 - Le prince Morave Rostislav demande des missionnaires à l'empereur byzantin Michel III. Origine de la mission des saints Cyrille et Méthode.

864 - Conversion du tsar des Bulgares, Boris, qui prend au baptême le nom de Michel.

867 - Lettre encyclique de Photius annonçant le début de l'évangélisation des Rhôs. Début du règne de Basile 1er le Macédonien.

869-870 - VIIIème Concile œcuménique à Constantinople.

874 - Traité varégo-grec à Constantinople, puis envoi d'un archevêque à Kiev (Michel de Corcyre ?).

910 - Expédition russe contre Constantinople. Traité entre Oleg et les empereurs Léon VI et Alexandre.

913-945 - Igor, grand-prince de Kiev.

926 - L'Eglise bulgare devient autocephale.

941 - Igor attaque Constantinople.

944 - Traité russo-grec entre Igor et Romain Lécapène. Mention de chrétiens parmi les Varègues.

957 - Baptême d'Olga à Constantinople ? Réception d'Olga par Basile et Constantin les 9 septembre et 18 octobre.

963 - Saint Athanase fonde la Laure de l'Athos.

967 - Alliance de Nicéphore Phocas et Sviatoslav de Kiev contre les Bulgares.

976-1025 - Règne de Basile II à Constantinople.

987 - 15 août : à Constantinople, rébellion de Bardas Phocas. Basile II et Constantin VIII font appel à Vladimir.

988 - Mariage de Vladimir avec Anne de Byzance.

1009 - Al-Hakim détruit l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

1054 - Humbert de Moyenmoutier excommunique Michel Cérulaire : « Schisme d'Orient ».

RUSSIE

862 ? - Rurik s'installe à Novgorod.

882 - Oleg fait assassiner Askold et Dir et s'installe à Kiev.

946-972 - Sviatoslav, grand-prince de Kiev.

959 - Ambassade d'Olga à Otton 1er pour demander un évêque : Adalbert de Trèves passera deux ans à Kiev.

972-978 - Iaropolk, grand-prince de Kiev.

978-1015 - Saint Vladimir, grand-prince de Kiev.

986 - Enquête religieuse de Vladimir ?

989 - Vladimir s'empare de Cherson. Jean XV envoie ses légats à Vladimir et lui fait don de reliques : le « chef » de saint Clément.

990 - Vladimir baptise les Kieviens dans le Dniepr.

991 - Arrivée à Kiev des légats du pape Jean XV. Vladimir envoie un ambassadeur au pape. Introduction du christianisme à Novgorod (évêché). Un autre évêché à Rostov.

992 - Fondation par Vladimir de la ville de Vladimir-Volhynsk, siège d'un évêché.

1000 - Le pape Sylvestre II envoie des ambassadeurs à Kiev, auprès de Vladimir.

1015 - Mort de Vladimir. Meurtre des saints Boris et Gleb.

1019-1054 - Iaroslav le Sage, grand-prince de Kiev.

1030 - A Novgorod, fondation de la première école pour 300 garçons, fils de boïars et de prêtres.

1037 - Fondation de la cathédrale Sainte-Sophie et érection du siège métropolitain à Kiev. Théopempte (Grec), premier métropolitain de Russie.

1043 - Guerre de Iaroslav contre Byzance.

1050 - Début de la construction de l'église Sainte-Sophie à Novgorod.

1051 - Anne de Kiev, fille de Iaroslav, épouse Henri 1er, roi de France. Le prêtre russe Hilarion devient métropolitain de Kiev. Débuts du monastère des Grottes à Kiev.

1054 - Mort de Iaroslav. Iziaslav, grand-prince de Kiev jusqu'en 1068, puis de 1069 à 1073 et de 1076 à 1078.

L'HÉRITAGE DE SAINT VLADIMIR

par Dimitri Schakhovskoy*

La signification du baptême de la Russie, son influence sur la société et la culture russes se manifestent dès l'apparition des premiers monuments de la littérature russe. Parmi ces derniers, deux textes ont une importance particulière pour la conscience spirituelle russe. C'est d'abord le « Sermon sur la loi et la grâce » du métropolite Hilarion (1), contemporain du prince Iaroslav le Sage, c'est ensuite l'œuvre du prince Vladimir le Monomaque (2). Témoignages de l'accomplissement de l'héritage de saint Vladimir, ils sont là pour rendre encore plus sensible son message exhortant son peuple à la fidélité aux voies de l'orthodoxie et à la mise en œuvre dans le temps du commandement d'amour de Notre Seigneur Jésus Christ.

La littérature concernant le métropolite Hilarion est abondante, (3) et il n'est pas de notre intention d'en rendre compte, mais surtout de souligner les aspects essentiels de son discours qui est avant tout un acte de joie devant la révélation du Christ. Au sortir du paganisme, la Russie a trouvé la lumière, « alors nous étions aveuglés, nous errions dans le mensonge de l'idolâtrie ». En trouvant la lumière, elle est entrée dans l'histoire comme peuple béni de Dieu, mais pas comme un peuple sans passé, il précise que le baptême a eu lieu « non sur une terre inconnue et pauvre, mais en terre russe qui est connue aux quatre coins du monde qui ont entendu parler d'elle ».

Par cet acte, son prince devient le souverain autocrate de son pays et s'identifie aux apôtres. Dès lors la louange de saint Vladimir se trouve justifiée et Hilarion insiste sur les qualités du prince « qui de tout son cœur voulut lui-même être chrétien », mais ce qui importe le plus, non seulement à titre personnel, mais aussi pour son peuple qu'il dédia à la Très Sainte Vierge, Mère de Dieu.

C'est cet exploit qui vaut à Vladimir le qualificatif de bienheureux : « Toi, ô bienheureux, tu es venu au Christ en comprenant seulement grâce à ta piété et ton intelligence qu'il y a un seul Dieu qui a envoyé dans le monde pour le sauver son Fils bien-aimé. En pensant à cela, tu es entré dans la Sainte Eau Baptismale. Et ce qui semble à d'autres folie, t'a donné la force de Dieu ».

Comment définir cette béatitude ? Ce n'est pas un hasard si le nom de baptême de Vladimir se trouve être Vassili (Basile). Ceci lui fait revêtir la dignité



impériale du basileus qui l'assimile au prestigieux Constantin et préfigure une symphonie réelle. Le grand prince « en se réunissant souvent avec nos nouveaux pères les évêques avec grande humilité réfléchissait avec eux quelle loi donner au peuple ayant découvert Dieu ». Si Vladimir est l'égal de Constantin, il est donc digne des mêmes honneurs et se trouve être canonisé et c'est pourquoi Hilarion lui adresse une prière mêlant le genre oratoire à l'art liturgique : « Réjouis-toi apôtre parmi les souverains, ayant ressuscité non des corps morts, mais nous dont l'âme était inerte... Prie, ô bienheureux, pour ton pays et ton peuple... que Dieu le conserve dans la paix et la piété, fidèle à toi, qu'y resplendisse la foi juste, qu'y soit condamnée toute hérésie, et que Dieu la garde de toute invasion et de toute captivité, de la famine et de toute peine et malheur ». La perspective définitive de ce discours est précisée dans les paroles qu'il adresse à Dieu : « A ton jugement dernier ne nous prive pas d'être debout à ta droite ».

Cette prière d'un ecclésiastique résonne jusqu'à maintenant puisqu'elle définit l'histoire et la vocation d'un peuple pour qui la fidélité à l'orthodoxie a tout primé et s'est manifestée dans le témoignage émouvant d'un laïc, son descendant direct, le petit-fils de Iaroslav le Sage, le neveu d'Anne de Kiev, Reine de France, le grand prince Vladimir le Monomaque qui nous montre quels ont été les fruits de ce baptême.

L'œuvre de ce prince comprend la fameuse « Instruction » qu'il laissa à ses enfants, une prière et une lettre à son cousin, datée en général de 1096 et dont le texte est d'une rare élévation. Rappelons les circonstances au cours d'une guerre fratricide entre le prince Oleg Sviatoslavitch de Tchernigov, surnommé à l'époque Gorislavitch (Héraut du malheur) (4) et son neveu issu de germain et filleul. Ce dernier est tué. Son père, malgré son deuil, lui envoie des mots de pardon et de paix arguant du souci de la Russie « Nous ne perdrons pas la terre russe », du salut de son âme et du nouveau commandement légué par la Seconde Alliance « Aimez-vous les uns les autres ». Ces mots en sont la preuve : « Tu luttas beaucoup avec mon cœur et tu triomphes, ô mon âme, car sachant que tu es immortelle, je pense que nous aurons à nous présenter au jugement dernier, si nous ne faisons pas pénitence et si nous ne nous réconcilions pas entre nous. Car si quelqu'un dit : « J'aime Dieu, mais je n'aime pas mon prochain, c'est un mensonge ». N'est-ce pas une illustration anticipée de l'affirmation de Berdiaev : « La conscience morale débuta par la

(*) Secrétaire de l'Exarchat du Patriarcat de Moscou, Professeur à l'Institut Saint-Serge - Paris.

FOYERS MIXTES

N° 79 : Avril 1988
FEMMES DANS L'EGLISE.

RAPPEL :

N° 77 : Mort, funérailles.
N° 78 : Nos prénoms et les saints.
FOYERS MIXTES : 2, place Gailleton - 69002 LYON.

ABONNEMENT JUMELÉ :

U.D.C. + Foyers Mixtes : 140 francs TVA incluse (au lieu de 185 francs)
= réduction de 25 %) pour 8 numéros durant l'année 1988.
C.C.P. U.D.C. 34611 20 C La Source.

question divine : « Cain qu'as-tu fait de ton frère Abel ? ». Elle s'achèvera par cette autre question : « Abel, qu'as-tu fait de ton frère Cain ? ». Somme toute pour Vladimir, il ne peut y avoir de foi sans amour.

Ce commandement d'amour est érigé en principe et le reste des écrits du prince permet de constater que pour lui la seule règle de vie possible doit s'inspirer de l'Évangile. En réfléchissant sur ses actes, sur ses rapports avec la société, parmi les soucis de ce monde, le prince cherche la voie vers le Royaume. Ses conseils ne sont pas l'expression d'une éthique, mais d'une quête salvatrice. Son propos commence par une prière : « O souveraine, Mère de Dieu, ôte de mon cœur l'orgueil et l'arrogance pour que je ne me laisse pas entraîner par la vanité de ce monde. Dans cette vie passagère, apprends ô fidèle à être pieux, apprends, d'après la parole de l'Évangile, à diriger tes yeux, à tenir ta langue, à modérer ton esprit, à soumettre ton corps, à dompter ta colère, à avoir une pensée pure ; applique-toi aux bonnes œuvres au nom du Seigneur. Dépouillé, ne vous vengez pas ; hai ou persécuté, souffrez, insulté, priez . . . »

La prière est le premier instrument du salut et doit être permanente. « En se déplaçant à cheval si vous n'avez affaire à personne, alors si vous ne connaissez pas d'autres prières, sans cesse dites en secret : « Mon Dieu, aie pitié de moi ! ». Car il vaut mieux avoir sur les lèvres cette prière, plutôt qu'au cours de son voyage des pensées vaines. Après avoir adressé à Dieu une louange matinale, ensuite dès le lever du soleil, en le voyant, il faut louer Dieu avec joie ».

Retenons quelques exemples, en



La Sainte Russie : M. V. Nestérov - 1906.

s'adressant à sa postérité, il dira : « Partout où vous passez dans vos domaines, ne permettez pas à vos serviteurs, ni à ceux des autres de faire des dommages, ni dans les villages, ni dans les champs, pour qu'on ne vous maudisse pas. Partout où vous allez, où vous vous arrêtez, donnez à boire et à manger au mendiant . . . Ne passez pas devant un homme sans le saluer et lui donner une bonne parole ».

En tout premier lieu, le prince condamne la paresse et préconise la contrition, la compassion et la charité, ses conseils sont des conseils pratiques car le salut est à la portée de tous et se mérite en ce monde : « Pour l'amour de Dieu ne soyez pas paresseux, je vous en supplie . . . Ce n'est ni par la solitude, ni les vœux monastiques, ni le jeûne . . . , mais par des petites choses que l'on peut obtenir la grâce de Dieu ».

Ainsi Vladimir le Monomaque tâche de

montrer par ces préceptes à sa postérité la voie à suivre. Ses conseils, nécessaires à ceux qui détiennent le pouvoir, concernent aussi bien le peuple. Malgré des hauts et des bas, s'efforçant d'être fidèle à ces principes, la société russe en symbiose avec son clergé, tout au moins jusqu'à la sécularisation, poursuivra sa quête au long des siècles dans sa tentative de ne pas dissocier le spirituel du temporel, de résoudre les solutions de continuité.

Dans cette présentation trop sommaire de deux textes essentiels, nous nous sommes attachés à laisser parler les auteurs eux-mêmes car leur parole vivante est la meilleure expression de l'idéal que se fixent d'ores et déjà la société et l'Église russes. A travers les vicissitudes de l'histoire, ce sera celui de la Sainte Russie, de l'attente du Royaume de Dieu, pour lequel le premier millénaire du baptême de Vladimir et de son peuple, le deuxième millénaire de notre ère chrétienne ne sont qu'une préparation vers l'unité finale dans l'amour.

« La longue nuit de Soloviev »

On se rappelle l'anecdote, que conta Paul VI, à Saint-Paul-Hors-les-Murs, lors d'une assemblée œcuménique, au temps du Concile, le 4 décembre 1965. Voici « la longue nuit de Soloviev » racontée par Paul VI en conclusion de son allocution :

« On nous a raconté, il y a bien des années, un épisode gracieux et symbolique de la vie d'un des grands penseurs orientaux des temps modernes ; et Nous le rapportons comme notre mémoire l'a conservé. Il s'agit, Nous semble-t-il, de Soloviev. Il était un jour l'hôte d'un monastère et avait prolongé jusqu'à une heure tardive sa conversation spirituelle avec un pieux moine. Voulant, à la fin, faire retour à sa cellule, il sortit dans le couloir, sur lequel donnaient les portes, toutes pareilles, et toutes également fermées, des cellules. Dans l'obscurité, il n'arrivait pas à identifier la porte de la cellule qui lui avait été assignée ; impossible, d'autre part, dans cette obscurité, de revenir à celle du moine qu'il venait de quitter, et il ne voulait pas non plus déranger quelqu'un durant le rigoureux silence monastique de la nuit. Et ainsi le philosophe se résigna à passer la nuit en se promenant lentement, absorbé dans ses pensées, le long du corridor du monastère devenu soudain mystérieux et inhospitalier. La nuit fut longue et pesante ; mais à la fin elle passa, et les premières lueurs de l'aube permirent finalement au philosophe fatigué d'identifier sans peine la porte de sa cellule, devant laquelle il avait passé tant et tant de fois sans la reconnaître. Et il commentait : il en est souvent ainsi de ceux qui cherchent la vérité ; ils passent tout près d'elle au cours de leurs veilles, sans la trouver, jusqu'à ce qu'un rayon du soleil de la divine sagesse vienne leur rendre aussi facile qu'heureuse la consolante découverte. La vérité est proche. Puisse, Frères aimés, ce rayon de la divine lumière nous en faire à tous reconnaître la porte bénie ! ».

BIBLIOGRAPHIE

- 1) Le Baptême de la Rouss. Discours sur la loi et la grâce de Hilarion de Kiev. Milan, Centro studi Russia Cristiana, 1987 / Calendrier pour 1988.
- 2) Chronique dite de Nestor, traduite sur le texte slavon-russe avec introduction et commentaire critique par Louis Léger. Paris, Leroux, 1884, pp. 243-262.
- 3) Actes du 1er congrès international pour le millénaire du baptême de la Russie. Kiev 1986. (Communications de G. Schultz, H.-D. Döpman, D. Schakhovskoy). Vodoff, V. Naissance de la chrétienté russe. Paris, Fayard, 1988.
- 4) Ce surnom dont la traduction est de V. Vodoff lui est donné à titre de patronyme dans le « Dit d'Igor ».

Le baptême d'une nation au haut Moyen Age

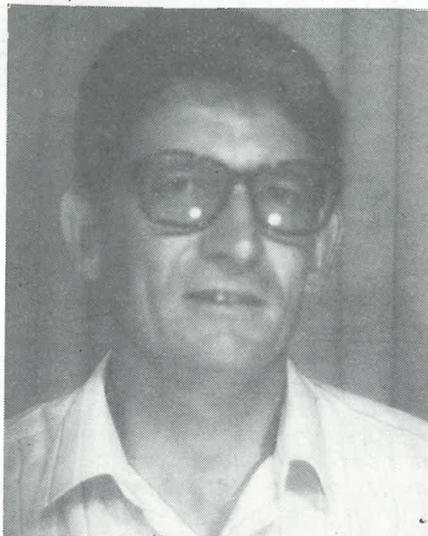
par Jean-Pierre Arrignon*

La conversion de Vladimir et de la Russie dont nous célébrons universellement le millénaire, ne constitue pas un événement exceptionnel en cette fin du Xème siècle. Elle doit être replacée dans le grand effort de *dilatatio christianitatis* qui, du IXème siècle au XIème siècle, voit la diffusion du christianisme parmi toutes les populations de l'Europe centrale, méridionale et orientale, à partir des deux pôles d'attraction politique, culturelle et religieuse que sont alors Rome et Constantinople. Il suffit de rappeler les baptêmes de Boris/Michel de Bulgarie en 864, de Wenceslas de Bohême en 883/884, de Mieczko I de Pologne en 966, de Vladimir de Russie en 988/989, d'Etienne de Hongrie, enfin, en l'an 1000.

Comment expliquer l'entrée de tous ces peuples dans la communauté spirituelle européenne en cette fin de haut Moyen-Age ? Trois éléments nous paraissent avoir joué un rôle déterminant : l'élaboration d'une véritable théorie de la mission tant à Rome qu'à Constantinople ; l'intérêt que présente alors ces peuples qui parviennent à une forme d'organisation politique stable ; enfin, la conception de l'origine divine du pouvoir comme élément favorisant la mise en place d'un pouvoir dynastique centralisé et sacralisé.

C'est sous le pontificat de Nicolas Ier (858-867) que la papauté affirme avec force, sa conception de la primauté pontificale. Se proclamant juge suprême de tous les conflits qui divisaient la chrétienté universelle, Nicolas Ier entend aussi contrôler et diriger l'action missionnaire des clercs qu'ils fussent byzantins ou francs, afin de placer les jeunes nations chrétiennes sous l'autorité directe de Rome. C'est dans cette perspective qu'il convient de placer l'invitation transmise à Constantin/Cyrille et à son frère Méthode, de se rendre à Rome où ils furent reçus en 868 par le successeur de Nicolas Ier, le pape Hadrien II (867-872) qui approuva leurs initiatives et autorisa l'usage de la liturgie slavonne, reprenant ainsi à son propre compte la ligne politique de son prédécesseur.

Dans le même temps, l'arrivée de Photios sur le trône patriarcal (858-867, puis 877-886) en remplacement du patriarche Ignace (847-858, puis 867-877), déposé, traduit la volonté de Constantinople de promouvoir une active propagande missionnaire dans le but de cons-



tituer une solide communauté d'Etats chrétiens, présidée par l'empereur. Rappelons seulement cette phrase de l'empereur Michel III à Constantin/Cyrille avant de l'envoyer en mission chez les Khazars : « *Tu connais la puissance et l'honneur de l'empire : va avec honneur et avec l'appui de l'empire* ». Ainsi, en cette seconde moitié du IXème siècle, Rome et Constantinople font de la *dilatatio christianitatis* un élément essentiel de leur politique en direction des peuples installés entre les Vème et VIIIème siècles tout au long du *limes byzantin* et germanique.

L'activité dont témoignent les deux capitales du monde chrétien s'explique par les profondes mutations politiques qu'étaient en train de vivre ces peuples. Réparties jusque là en tribus aux structures sociales et politiques très faiblement hiérarchisées, ces populations vivant pour l'essentiel de l'agriculture, ne présentaient pas d'intérêts particuliers tant qu'elles demeuraient dans un cadre inorganisé. Il en fut tout autrement quand, au cours du IXème siècle, apparurent les premiers embryons d'Etats centralisés dont les princes devinrent très rapidement un enjeu des relations diplomatiques que tissaient les grands empires. Il suffit de rappeler ici le jeu subtil que le prince Boris/Michel de Bulgarie mena entre Rome et Constantinople, ainsi que l'accueil exceptionnel que l'empereur byzantin Constantin VII réserva à la princesse russe Olga, encore païenne, lors de son séjour à Constantinople en 957. Cette réception grandiose n'empêcha pas la princesse russe, régente au nom de son fils Svjatoslav,

de prendre ultérieurement des contacts avec le roi de Germanie Otton Ier. Désormais, les princes des jeunes Etats païens en formation devenaient les enjeux des grands empires qui cherchaient à se constituer de véritables communautés d'Etats dont Rome et Constantinople prendraient la tête.

L'intérêt porté par les deux centres de la chrétienté envers les princes païens trouva chez ces derniers un écho favorable. Ces princes, installés à la tête de fédérations de tribus, rencontrent des difficultés quasi insurmontables pour établir un pouvoir dynastique centralisé. Le paganisme qui favorise le maintien des vieilles structures tribales constitue en effet une force centrifuge dont l'effet freine la formation d'un Etat centralisé. Le christianisme apporte une notion nouvelle, celle d'un pouvoir concédé par Dieu à une famille pour assurer tant le développement économique que la protection militaire du pays. Le christianisme consacre une famille et la distingue ainsi du reste de l'aristocratie païenne ; il facilite la mise en place d'un pouvoir dynastique sacralisé : au XIème siècle, le Duché de Bohême n'est-il pas défini comme *familia sancti Wenceslavi*. Enfin, seule l'adoption du christianisme permettait l'entrée d'une jeune nation dans la communauté des Etats civilisés, c'est-à-dire chrétiens.

C'est à la lumière de cette triple démarche qu'il convient d'analyser le baptême de Vladimir et la christianisation de la Russie qui a suivi. Cet événement n'est pas un acte isolé ; il s'intègre parfaitement dans le long processus qui devait conduire les peuples slaves, hongrois et scandinaves, à entrer dans la *respublica christiana* entre le milieu du IXème siècle et l'an Mil. Ainsi s'effondrait le rêve islamique de la conquête de l'Occident par l'Orient !

BIBLIOGRAPHIE

La conversione al cristianesimo nell'europa dell'alto medioevo, *Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo*, XIV, Spolète, 1967, 865 p.

A. GEYSZTOR, La diffusion du christianisme et l'unité spirituelle des cultures : l'Europe du Centre-Est du VIIIème au XIème siècle, *The Common Christian Roots of the European Nations*, Le Monnier-Florence, 1982, pp. 95-104.

(*) Maître de conférence, Université de Poitiers.

LA RUSSIE DEVIENT CHRÉTIENNE

par Nikita Struve*

La Russie, en tant que pays et nation, doit son existence au christianisme. Chaque peuple s'est choisi ou a reçu un nom qui prétend caractériser son essence : douce ou belle France, savante Allemagne, vieille ou joyeuse Angleterre. Le peuple russe s'est choisi le nom de sainte Russie. Cette appellation, bien décriée aujourd'hui car on la prend à tort pour un jugement de valeur, exprime un aspect essentiel de la vocation russe. Christianisme orthodoxe et Russie : cette dualité est inséparable pour qui veut comprendre l'âme russe. Aujourd'hui la Russie tourne le dos à cette vocation initiale ; non contente de l'ignorer, elle cherche à en détruire les traces et le souvenir. Dans quelle mesure l'U.R.S.S. athée pourra-t-elle se considérer comme l'héritière légitime, la continutrice de la Russie chrétienne ? (..)

La formation de l'Etat russe coïncide avec l'introduction du christianisme. Les Slaves de l'Est, encadrés et dirigés par les Varègues ou Normands descendus de Scandinavie, entrèrent en contact avec le christianisme byzantin par l'entremise des Slaves bulgares, au VIIIème siècle, bien avant l'unification politique de l'Etat russe. La christianisation de l'élite normande accélère sa slavisation et son union avec le peuple. Une première conversion massive a lieu vers 860, après l'échec du blocus de Byzance par la flotte russe. C'est là un trait de l'époque : Byzance ne repousse les assauts répétés des peuplades slaves qu'en convertissant ces peuplades au christianisme. Inversement l'adoption de la nouvelle foi permet à ces peuples d'affirmer leur personnalité nationale. On peut dire en toute objectivité que c'est grâce au christianisme que les peuples slaves, et les Slaves de l'Est en particulier, ont acquis et conquis leur nationalité. Plus tard, les Slaves polabes (baltiques) disparaîtront en tant que nation et seront totalement assimilés par les Germains, car ils opposeront une résistance opiniâtre à se laisser convertir et garderont, au prix de leur existence, fidélité au paganisme.

Aux IXème et Xème siècles, il y a déjà deux Russies, l'une chrétienne, l'autre païenne, toutes les deux représentées dans les actes juridiques. La conversion en 955 de la veuve d'Igor, Olga, reçue en princesse chrétienne à Constantinople, n'entraîne pas celle de la nation entière, mais montre la lente mais sûre progression de la foi chrétienne qui pénètre et se répand par les classes

supérieures. Après avoir tenté de rétablir le paganisme et versé le sang des premiers martyrs russes, le prince Vladimir, à la fois par conviction personnelle et par calcul politique - il demande en échange la main de la sœur des basileus byzantins, la princesse Anne - se convertit en février 988 et donne l'ordre au peuple d'imiter son exemple : les anciens dieux sont renversés et jetés dans les fleuves sans que l'on rencontre de résistance, si ce n'est dans le Nord : à Novgorod, où il faut employer la force : à l'aube du second millénaire de l'histoire moderne, le christianisme, en quelques années, devient la religion nationale des Russes. Ce qui frappe l'historien dans ce qu'il est convenu d'appeler « le baptême de la Russie », c'est l'extrême facilité avec laquelle cette conversion générale s'est produite. Les Russes ont absorbé le christianisme comme une éponge absorbe l'eau, montrant une âme naturellement chrétienne ou du moins une indéniable prédisposition au christianisme.

La réussite de la christianisation de la Russie kiévienne fut extraordinaire. Il a fallu moins d'un siècle pour que la Russie, de Kiev à Novgorod, se couvre de



Saints Boris et Gleb.
Milieu du XIVème siècle.
(ACER - Photo J.-L. Charmet)

magnifiques églises et de monastères rayonnants. (..)

De même dans la savoureuse Chronique du moine Nestor, on sent la Russie prendre conscience de sa vocation universelle. Aux XIème et XIIème siècles, la Russie kiévienne est l'un des pays les plus propices et les plus éclairés d'Europe : le Moyen-Age russe, si Moyen-Age il y a, est tout de clarté. Vladimir le Grand était encore inculte : son fils Iaroslav sera surnommé le Sage pour ses efforts en vue de promouvoir une civilisation chrétienne et son petit-fils, Vladimir Monomaque, sera à la fois un prince modèle et un écrivain de premier ordre. Des cathédrales dédiées à sainte Sophie s'élèvent à Kiev, à Novgorod : la Russie kiévienne se veut non seulement l'héritière, mais aussi l'égale de Byzance.

L'Evangile humanise le jeune Etat, naguère barbare, les mœurs, pénètre profondément dans les couches populaires : le nom du paysan russe : krestianin, est une déformation du mot chrétien : chrétien.

Et lorsque, moins de deux cent cinquante ans après le baptême de la Russie, l'invasion mongole submergera le pays et l'isolera de l'Occident, la masse du peuple s'opposera comme chrétienne à l'envahisseur païen.

Mais dès avant cette catastrophe historique, s'élabore un christianisme orthodoxe spécifiquement russe, distinct du christianisme grec, bulgare ou serbe, avec lequel il est et reste en communion totale.

Les premiers saints vénérés par le peuple et canonisés par l'Eglise sont les princes Boris et Gleb, traitreusement assassinés par leur frère : martyrs, non de la foi, mais de la justice, ils sont chers au cœur du peuple pour leur humilité, leur résignation devant la mort, acceptée comme une participation aux souffrances du Christ. Saint Théodosie, fondateur de la lauré des grottes de Kiev et du monachisme russe (1051), rejette les excès ascétiques pour les remplacer par le travail et la prière continus, et cherche à développer les vertus d'humilité, de pauvreté et de charité active. Humilité et renoncement, illuminés par la joie pascale et la promesse d'une transfiguration générale du monde, sont, dès ces siècles lointains, les vertus préférés du peuple russe. (..)

(*) Ce texte est extrait du livre de Nikita STRUVE, **Les chrétiens en U.R.S.S.**, Seuil, 1963.

LA FOI DU PEUPLE RUSSE

par le Père Bernard Dupire*

La Russie est née le jour de son baptême, quand le prince Vladimir de Kiev, en 988, en se faisant baptiser dans le Dniepr avec tout son peuple, fit du christianisme le principe unificateur, l'âme de la nation naissante. L'historien moderne peut légitimement s'interroger sur la valeur de ce « baptême forcé » de tout un peuple par la volonté de son prince régnant. Il n'en demeure pas moins que les conséquences de cet événement seront incalculables et se feront sentir jusqu'à nos jours. Parce qu'elle est chrétienne dès son origine et dans toutes les fibres de son histoire et de sa culture, la Russie sera l'un des rares pays où l'histoire religieuse de son peuple s'identifiera totalement avec son histoire tout court.



La splendeur du christianisme byzantin

La pénétration rapide et profonde du christianisme dans toutes les couches sociales de la Russie naissante est à l'image de la façon dont elle fut baptisée : l'eau baptismale n'a pas coulé sur le peuple, mais le peuple a été plongé, immergé dans les flots majestueux d'un fleuve. Et quel fleuve ! Celui d'un christianisme ruisselant de splendeur et de vitalité : le christianisme de Byzance ! N'oublions pas que lorsque l'Évangile avait commencé à se propager dans l'Empire Romain, tant à Byzance qu'à Rome, il avait affronté des pays aux traditions politiques, culturelles et religieuses hautement établies. Cette nouvelle religion aux prétentions universalistes provenait, de plus, d'un tout petit pays et d'un peuple méprisé, le peuple juif. Au contraire, dix siècles plus tard, le christianisme qui se présente à la Russie est une religion triomphante, celle de l'État le plus civilisé de l'époque. La splendeur du culte byzantin dépassait de loin ce que le Russe primitif pouvait concevoir. La vision chrétienne du monde lui faisait toucher du doigt combien grossière était la sienne, combien rudimentaires étaient ses pratiques religieuses autochtones. Architectes, peintres et surtout moines byzantins apportèrent à cette chrétienté naissante assoiffée d'absolu et de beauté, leur art et leur technique. Mais bien vite, le génie slave, avec son exquise sensibilité, va non seulement conserver, mais transposer, rehausser et embellir cet héritage culturel et religieux byzantin.

Sans abuser de ce cliché commode de l'« âme slave », reconnaissons que les époussailles entre le peuple russe et le christianisme byzantin furent particulièrement réussies et que le fruit de cette union, à savoir le christianisme russe, a été et demeure un des plus beaux bijoux du christianisme mondial. A tel point que l'on donnait à cette nation l'épithète la plus enviée, celle de « sainte Russie » et que, pendant un millénaire, l'identification entre peuple russe et peuple chrétien y fut totale. Est-ce à dire que cette légende dorée d'une Russie sinon sainte, du moins profondément chrétienne, correspondait bien à la réalité ? Pour l'historien scrupuleux qu'il nous faut être, il importe de rejeter autant les thèses que les antithèses, pour nous en tenir aux faits indiscutables.

L'omniprésence de l'orthodoxie

Et d'abord, il y avait la difficile séparation, dont nous avons déjà parlé, entre l'histoire religieuse et l'histoire profane, entre la vie religieuse et la vie profane. L'orthodoxie était omniprésente dans toutes les instances, toutes les structures politiques, sociales, économiques et administratives du pays. Elle imprégnait tous les secteurs de la vie familiale, civique et professionnelle, de la ville comme à la campagne. Elle était religion d'État, non seulement parce que le tsar et son administration étaient orthodoxes, mais aussi parce que tout l'état-civil de la Nation (enregistrement des

naissances, des mariages, des décès, etc.) était assuré par l'Église. Sans être vraiment persécutés, les non-baptisés (et même les non-orthodoxes) étaient de fait des marginaux, étrangers à la Nation. Quant aux orthodoxes dûment baptisés et enregistrés, ils n'étaient pas forcément des croyants conscients et convaincus. Le danger de formalisme, d'opportunisme et même d'hypocrisie était donc certain. Enfin, si la symphonie des pouvoirs était théoriquement proclamée entre le patriarche et le tsar-très-chrétien, en fait la rivalité et les conflits étaient permanents, car la frontière entre le « temporel » de César et le « spirituel » de Dieu n'était pas toujours clairement définie, ni définissable.

Pierre le Grand « casse » la Russie chrétienne

C'est Pierre le Grand (1672-1725) qui le premier réussit à instaurer une certaine distinction et indépendance dans la bicéphalie des pouvoirs. Réformateur audacieux, violent et intransigeant dans tous les autres domaines (politique, économique, social et culturel), il agit au contraire avec une extrême prudence et une étonnante pondération dans son attitude vis-à-vis de l'Église et de la religion. C'est dire combien ce politicien éclairé était conscient de l'importance spécifique que représentait, dans l'écheveau de la nation, la fibre religieuse du peuple russe : une fibre particulièrement sensible et tenace. Ainsi, pour supprimer son rival, le patriarche de toutes les Russies, Pierre aura l'élégance d'attendre sa mort, mais il substituera aussitôt au patriarcat un Saint-Synode de neuf membres, surveillés par un haut-procureur laïc. Le texte du Règlement ecclésiastique qui désormais va régler les relations entre l'Église et l'État est un chef-d'œuvre de modération. Enfin, tandis que le tsar ne craint pas de heurter de front les masses populaires en s'attaquant aux traditions et aux coutumes qui leur sont chères (le port des barbes, les usages, les vêtements, etc.), il respecte entièrement les rites et les traditions religieuses. Lui-même, qui ne cache pas ses idées libérales et voltairiennes, se soumet au protocole des dévotions inhérentes à sa fonction impériale.

Pourtant, s'il sauve les apparences et s'il ne s'attaque pas de front à la religion, Pierre le Grand est bien celui qui

va provoquer la première cassure dans ce bloc monolithique qu'était la Russie chrétienne. C'est en effet par le biais de la culture, de la littérature et des idées que Pierre a importé d'Occident un souffle de laïcisation inconnu – ou interdit – jusqu'alors.

Mais il est très important de noter que cette laïcisation gagna presque exclusivement les sphères intellectuelles, aristocratiques et bourgeoises du pays, et qu'elle n'entama guère les couches populaires. De plus, *l'intelligentsia* elle-même se scinda vite en deux courants, l'un favorable à l'ouverture vers l'Occident et donc à la laïcisation, l'autre au contraire farouchement fidèle aux valeurs nationales et donc religieuses de la terre russe. Ainsi donc, la Russie tsariste d'après Pierre le Grand nous offre le paradoxe d'un pays officiellement et toujours orthodoxe, mais dans lequel certaines élites intellectuelles et certains membres de l'administration impériale vont tolérer, sinon prôner, toutes les formes d'idées libérales : anticléricalisme, laïcité, athéisme, nihilisme, etc. On comprend dès lors la farouche réaction des slavophiles contre les occidentalistes qui, inconsciemment peut-être, mais dangereusement, menaçaient les racines mêmes de l'unité nationale, à savoir l'âme chrétienne de la Russie.

La culture russe est d'inspiration religieuse

L'identité entre nation russe et christianisme ne fit que s'accroître au cours des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles. Ce qui fit dire à Nicolas Berdiaev : « Notre culture du XIX^{ème} siècle n'a été nationale que dans la mesure où elle fut d'inspiration religieuse ». Vladimir Soloviev sera encore plus catégorique. Selon lui, tout ce que les Russes font de grand rejoint toujours le domaine religieux ; les philosophes russes aboutissent toujours à la philosophie religieuse ; les plus grands poètes et écrivains sont hantés par les grands thèmes d'inspiration évangélique ; enfin, les plus belles productions de l'art russe, ce sont les icônes...

Quant aux couches populaires, dont la majorité était rurale, elles étaient slavophiles sans le savoir, c'est-à-dire farouchement attachées à leur terre russe, méfiantes envers l'« étranger » et toutes ses idées néfastes. Elles étaient donc massivement attachées au christianisme. Or, quelle était la valeur de ce christianisme « populaire » de la Russie tsariste ? On ne peut aborder la vie religieuse dans l'U.R.S.S. actuelle sans examiner brièvement cette difficile question. (...)

Une terre de chrétienté

La Russie pré-révolutionnaire était bien, nul ne le conteste, une terre de chrétienté, dont les caractéristiques visibles nous sont suffisamment connues. Constellée de coupôles d'églises et de monastères, imprégnée jusqu'en sa vie la plus quotidienne de rites et de coutumes religieuses, cette Sainte Russie était-elle vraiment une réussite chrétienne, ou au contraire ce christianisme archi-populaire n'était-il qu'un magnifique mais fragile décor ? A l'écroulement des structures vétustes du pouvoir impérial et de la monarchie, n'a-t-il pas correspondu l'écroulement des structures archaïques de l'Eglise et de la foi chrétienne ?

Ce cliché simpliste et stéréotypé a été l'un des leitmotiv de la propagande bolchevique, dans sa tentative de justifier aux yeux du monde entier la brutale liquidation de la religion en U.R.S.S. Mais il est étrange que certains historiens occidentaux, bien intentionnés, mais mal éclairés, aient repris ce schéma manichéen d'un christianisme russe tellement décadent, formaliste et superstitieux qu'il fut incapable de résister à la poussée victorieuse de l'athéisme communiste.

Il ne s'agit pas, encore une fois, d'idéaliser la vie religieuse dans la Russie pré-révolutionnaire, mais de rétablir des faits sans lesquels la renaissance religieuse dans l'U.R.S.S. actuelle devient incompréhensible. Car si soixante ans plus tard on constate la fausseté des pronostics de tous ceux qui, communistes ou non, avaient prédit la « mort » de Dieu en Union Soviétique, n'est-ce pas parce qu'appliquant à cette réalité spécifique des critères intellectuels purement occidentaux, ces observateurs avaient ignoré ou mésestimé la force cachée d'un christianisme apparemment fragile et suranné ?

C'est finalement une méconnaissance du christianisme oriental, une méconnaissance de l'orthodoxie qui, dès le début a pu fausser les estimations et les prévisions des historiens et des sociologues occidentaux. Pour un esprit occidental, moderne et rationnel, les formes extérieures de l'orthodoxie ont toujours paru touchantes certes, mais désuètes et surannées. Bien plus, on s'est plu à accentuer les ombres et les faiblesses de ce christianisme russe : le bas niveau culturel du clergé ; la dégradation de la vie monastique ; la « religiosité » quasi-superstitieuse des fidèles ; la richesse foncière de l'Eglise ; son asservissement au pouvoir tsariste, etc. Or tout ceci, parfois exagéré, parfois réel, a souvent caché aux observateurs occidentaux les forces vives et profondes du christianisme orthodoxe qui,

après un rigoureux hiver et une mort apparente, resurgissent actuellement en U.R.S.S.

La foi « sentie » du peuple russe

Contrairement au catholicisme et au protestantisme dont la différenciation est doctrinale, l'orthodoxie se définit, par rapport aux autres confessions chrétiennes, moins par sa doctrine que par sa mentalité, son mode d'expression, son rite. Car pour un Oriental, la notion de rite a une signification beaucoup plus large que pour le chrétien occidental. Ce n'est pas seulement un ensemble de rubriques, de règles liturgiques, mais c'est toute une attitude, un comportement spirituel, dont la liturgie n'est qu'un élément important, mais pas unique. Ce qui caractérise l'attitude du chrétien orthodoxe, c'est une foi beaucoup plus « sentie » que pensée ; une connaissance plus intuitive que spéculative ; en un mot, une perception du cœur, plus que de l'intellect. Quand, en Occident, nous disons « c'est du sentiment », cela veut dire « ce n'est pas sérieux, ce n'est pas solide ». Pour le



Saint Serge de Radonège (1314-1392), le plus grand saint de la Sainte Russie. (voile brodé vers 1422).



*Saint Séraphin de Sarov,
le meilleur représentant de la Sainte Russie
au XXème siècle.
Icône de Pierre Krug.
(ACER - Photo J.-L. Charmet)*

chrétien oriental au contraire ce qui est senti, ce qui est sensible, est vrai, alors que le monde des idées et des concepts est toujours sujet à caution.

Ainsi donc, le sentiment religieux, loin de s'opposer à la foi, est considéré comme un mode valable de connaissance religieuse, laquelle ne peut se limiter à la seule perception intellectuelle. Quant à la méfiance du chrétien d'Orient envers la connaissance rationnelle, elle provient d'une constatation simple mais fondamentale : déjà très limitée par rapport à l'Esprit de Dieu, notre intellect a été l'épicentre de ce

gigantesque séisme, le péché, qui a faussé et ébranlé d'abord notre esprit, puis par voie de conséquence notre corps, pour polluer ensuite tout notre environnement humain.

Le christianisme russe rejoint donc la démarche de Pascal dénonçant l'inutilité du Dieu des philosophes, depuis que s'est manifesté le Dieu de la Révélation. C'est finalement l'Esprit-Saint qui seul peut suppléer la carence de notre esprit. C'est lui seul qui peut redresser et illuminer notre connaissance de Dieu, des autres, de nous-mêmes et du monde. La foi est donc un don que nous pouvons sans cesse inventorier, mais elle n'est pas une recherche. La seule recherche, la seule progression consiste à nous appliquer un « donné révélé » et à en vivre.

Nous sommes loin du rationalisme qui a toujours caractérisé le mode de pensée occidental et qui, par conséquent, marque profondément l'attitude religieuse du chrétien en Occident. La condescendance sinon le mépris avec lesquels nous taxons de « foi du charbonnier » tout comportement chrétien qui n'est pas pensé et réfléchi indique bien la différence essentielle de nos critères de jugement. Elle explique en partie notre incapacité de comprendre dans toute son ampleur le phénomène religieux du peuple russe d'hier et d'aujourd'hui. Elle, explique surtout les erreurs d'appréciation que d'éminents historiens et sociologues occidentaux ont pu commettre, ou sont sur le point de commettre, quand ils appliquent leurs cadres de pensée à cette réalité beaucoup plus complexe qu'il ne paraît au premier abord.

Un christianisme millénaire. Un christianisme populaire, à peine entamé par certains courants de laïcisation et de libéralisme. Un christianisme profondément enraciné et imbriqué dans tous les domaines de la vie privée et publique de l'ancienne Russie. Telles étaient les forces et les faiblesses de la religion du peuple russe à la veille de la Révolution. Il était prévisible qu'en s'attaquant à l'Ancien Régime, la Révolution s'attaquerait donc aussi à la Sainte Russie. D'autant plus que cette Révolution s'affirmait porteuse d'une idéologie ouvertement anti-religieuse. Ce qui n'était pas prévisible après la liquidation totale de toutes les structures de l'Ancien Régime et l'intensité des moyens employés dans la guerre anti-religieuse, c'est la survie voire la renaissance religieuse de l'U.R.S.S. actuelle.

Ce texte est extrait du livre en deux tomes, « **HISTOIRE VECUE DU PEUPLE CHRETIEN** », sous la direction de Jean DELUMEAU (Ed. Privat, 1979).

SESSION DU CENTRE « LES FONTAINES » A CHANTILLY

**SAMEDI 14 (9 h 30)
DIMANCHE 15 MAI 1988 (17 h)**

Rencontre JUIFS - CHRETIENS -
MUSULMANS.

JUDAISME, CHRISTIANISME ET
ISLAM devant les SPIRITUALITES
EXTREME-ORIENTALES.

A.E.C.E.F. (Association des Ecri-
vains Croyants d'Expression Fran-
çaise).

Pour tout renseignement : **Les Fon-
taines - BP 205 - 60501 Chantilly
Cedex - Tél. (16) 44.57.24.60.**

Comment la Russie s'est-elle convertie au christianisme ?

L'ouvrage de Vladimir Vodoff

par Bernard Dupuy

Fruit de vingt années de recherches et paraissant à la veille des célébrations du millénaire, l'ouvrage de Vladimir Vodoff, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, fait le point de tous les débats et de toutes les questions controversées relatives à la conversion de la Russie au christianisme. (1)

Une chose est certaine. Ces régions qui constituaient au Xème siècle l'extrémité orientale de l'Europe connurent alors un grand développement économique et culturel. Au-delà, c'était ce que l'historien René Grousset a appelé « l'Empire

des steppes » avec ses peuplades arrivées récemment de la Mongolie ou de la Chine du Nord. Comme au XIXème siècle le percement du canal de Suez a accru les relations avec l'Extrême-Orient, de même au Xème siècle, l'ouverture de la grande route fluviale allant du Golfe de Finlande à la Mer Noire, en suivant les cours d'eau, le Volkhov, la Lovat' et le Dniepr, permit aux marchands venant de Scandinavie de se rendre jusqu'en Crimée et à Byzance. Cet essor commercial faisait la fortune et la grandeur des nouvelles cités, Novgorod, Smolensk et Kiev. Les princes qui régnaient sur les villes étaient

des Varègues, que nous appelons aussi les Vikings ou les Normands. Dès le IXème siècle, certains de ces Varègues étaient devenus chrétiens, comme le prouve une lettre du patriarche Photius (860-867) annonçant l'année même où Constantin et Méthode partent évangéliser la Moravie, la conversion des « Rhôs » à la foi chrétienne. Ainsi, ce sont les Varègues qui semblent avoir donné aux Russes et leur nom et leur foi.

Mais la conversion de ces pirates venant du froid, arrivés devant Constantinople sur deux cents navires, le 18 juin 860, et en qui les Byzantins avaient aussitôt

reconnu « Gog, du pays de Magog, grand prince de Rosh » (Ezéchiel 38-39), n'a rien à voir avec celle des Slaves de Kiev, qui se produira un siècle plus tard. Le terme de « Rhôs » prend alors une valeur géographique différente. L'adoption par une ethnie du nom d'un groupe momentanément dominant est historiquement chose courante : les Francs ont donné leur nom à la Gaule, les Normands à cette partie de la Neustrie que leur abandonna Charles le Simple en 911, les Bulgares aux tribus slaves installées sur le Bas-Danube. Cependant, au même moment, c'est la langue du pays qui accède au rang de langue de culture, surtout si de plus une écriture nouvelle lui sert de support. Les chrétiens russes adoptèrent alors l'écriture vieux-slave - cyrillique -, calquée sur le grec, tandis que les Slaves de Croatie adoptèrent comme écriture, et pour leur liturgie, le latin, pourvu de signes diacritiques.

Qu'est-ce qui a déterminé, dans ces conditions, le choix des Slaves de Kiev et de Novgorod entre le christianisme grec ou le christianisme latin, se demande alors V. Vodoff ? « Ce fut un choix de nature politique et culturelle, et non pas dogmatique », répond-il. Même si le schisme de Photius avait déjà fait apparaître des divergences entre les deux centres de la chrétienté, les liens de l'Etat kiévien avec ces derniers furent commandés avant tout par sa situation géographique. « L'influence latine n'atteignait la Russie que sporadiquement à travers une Pologne à peine convertie et des pays scandinaves dont l'un des plus proches, la Suède, ne l'était pas encore. En revanche, les relations, pacifiques ou belliqueuses, avec Byzance, avaient, depuis un demi-siècle, largement ouvert la voie au christianisme grec » (pp. 60-61).

On ne possède aucune relation historique contemporaine du baptême de Vladimir. Les premiers récits, le « Sermon sur la loi et la grâce » rédigé par le moine Hilarion vers 1050 et le sermon « Mémoire et louange à Vladimir » de Jacques d'Alta (fin du XI^{ème} siècle) sont, comme les titres l'indiquent, hagiographiques. Les sources byzantines, étrangement, sont muettes, peut-être parce qu'on n'était pas tellement satisfait à Byzance des tendances autonomistes de cet Etat qui renforçait les attitudes centrifuges des Bulgares. C'est vers 1120, avec le recul de plus d'un siècle, que sont rédigés les deux premiers écrits à partir desquels nous pouvons acquérir une vision historique de ce que fut cette conversion aux conséquences incalculables. D'abord la « Vie du bienheureux Vladimir », composée par un autre auteur inconnu au début du XII^{ème} siècle, qui se propose, dans le genre littéraire lancé avec succès par la **Vie de Constantin** de Clément d'Okhrid, d'expliquer comment le prince sut choisir entre le judaïsme, le

christianisme et l'islam. Vladimir aurait pu devenir juif, comme fit le prince Khazar Boulan en 730, ou musulman, comme les Bulgares de la Volga, un peu avant lui. Il choisit, comme les Slaves de Moravie et de Bulgarie, la foi en Christ. A la même époque, la **Chronique des temps passés** des moines Nestor et Sylvestre, moines du monastère des Grottes, présente la conversion de Vladimir en la situant dans une historiographie que partageaient tous les princes chrétiens du Moyen-Age. La « Rhôs » était un nouveau peuple élu appelé à prendre sa place dans l'histoire des nations sous l'égide du Christ, en vue d'accomplir une mission providentielle.

L'unification de la « Rhôs » se fit donc sous le signe de la religion, mais, selon V. Vodoff, elle avait commencé de se réaliser d'abord sous le signe du paganisme. Mais, à cette époque, le monothéisme gagnait du terrain dans la région des steppes. Quelle raison a donc orienté Olga, Sviatoslav et Vladimir vers le christianisme ? La tradition rapportée par la **Vie** de Vladimir et par la **Chronique des temps passés** dira : la beauté de la liturgie célébrée à Byzance. C'est là une légende, évidemment, mais, comme bien des légendes, plus vraie et plus significative que l'histoire elle-même. En réalité, il y eut certainement d'abord un problème d'instauration du pouvoir souverain sur tout le pays de « Rhôs » et de garantie conférée à celui-ci par une référence religieuse. En face de Byzance, qui représentait l'ennemi plus que l'alliée, Vladimir, à l'instar des Bulgares, trouva dans le christianisme une référence plus généreuse, plus grandiose et moins fragile, moins récente que dans le dieu naturel Peroun, dieu de la foudre et du tonnerre. L'héritage de Peroun qui se célébrait en juin-juillet, époque des orages bénéfiques, pouvait d'ailleurs être recueilli par Elie, le prophète, qui avait fait descendre le feu du ciel et qui y était remonté, et dont la fête se célébrait à Byzance en juillet. Peut-être même Vladimir lui-même, en tout cas son descendant Iaroslav le Sage (1019-1036), découvrirent vite la portée de la conception chrétienne de l'histoire, héritée d'Eusèbe de Césarée, fondée dans la Bible et partagée par toute l'Europe médiévale. Ils pressentirent la place que la Russie chrétienne devrait pouvoir prendre dans l'histoire du salut.

Comme le confirme la légende elle-même, il n'y eut pas de prédication du christianisme en Russie, à l'époque de sa « conversion ». Le moine Hilarion le dit tranquillement dans le **Sermon sur la loi et la grâce** : « Tout le monde se soumit au pieux commandement » de Vladimir, « lui dont la piété s'alliait à l'autorité ». On ne saurait mieux dire, car il ne semblait pas avoir toujours été si pieux.



Kiev Kievo-Petcherskaïa
(Laure des Catacombes de Kiev) :
Eglise de la Trinité-sur-les-Portes
XII^{ème} siècle
(Photo ACER)

D'autre part, la liturgie adoptée au temps de Vladimir ne pouvait encore être que celle des prêtres de Byzance, qui la célébraient en grec. La **Chronique des temps passés** situe l'apparition de la liturgie slave, qui pouvait être comprise du peuple, seulement sous Iaroslav. « Vladimir, dit la **Chronique des temps passés** sous l'année 1037, fut comme le labourer qui a retourné la terre, l'a arrosée et l'a illuminée par le baptême ; Iaroslav a ensemencé les cœurs grâce aux paroles des livres ». C'est alors que la Rhôs est vraiment devenue chrétienne.

J'arrêterai ici ma présentation du tableau très instructif que donne V. Vodoff des origines du christianisme en Russie. Ce magnifique ouvrage a bénéficié des recherches de l'historien polonais A. Poppe, de G. Podskalsky, du chercheur soviétique D. S. Likhatchev et de beaucoup d'autres. On peut donc se faire aujourd'hui une idée plus juste, un peu moins légendaire, certes, mais plus éclairante que par le passé de la façon dont les Slaves de l'Est - pas encore « Slaves », pas encore « Russes », mais qui le seront bientôt à la faveur de l'introduction du christianisme dans leur pays - devinrent chrétiens. Et, comme le montre aussi avec beaucoup de ferveur Maryse Dennes, la Russie allait, de Byzance, recevoir la Bible (avec ses importants et énigmatiques apocryphes), la liturgie, le monachisme et les Pères de l'Eglise. Elle allait découvrir, à l'école de Maxime le Confesseur, de Grégoire de Nazianze et de Jean Damascène, que la foi est une illumination, une participation à la lumière divine. (2)

(1) Vladimir Vodoff, **Naissance de la chrétienté russe**, Paris, éd. Fayard, 1988, 494 pages.

(2) Maryse Dennes, **La baptême de la Russie**, Paris, éd. Nouvelle Cité, 1987, 224 pages.

LE MILLÉNAIRE AUJOURD'HUI

TABLE RONDE ENTRE :

Monsieur Nicolas LOSSKY, Professeur à PARIS X - NANTERRE.

Monsieur Yves HAMANT, Enseignant à PARIS X - NANTERRE.

Le Père Bernard DUPUY, Directeur du Centre d'Etudes IISTINA.

« Unité des Chrétiens » est heureuse de vous recevoir pour nous parler de ce que le Millénaire, qui est en train de se célébrer en 1988, représente soit pour l'Eglise russe dans son ensemble et les chrétiens vivant en Russie, soit par rapport à nous en France. Comment accueillir cet événement ?



Bernard DUPUY

Le millénaire du baptême de Vladimir éveille un écho profond en nous, catholiques. D'une part, parce que la tradition de la Russie représente une importante partie de notre patrimoine chrétien. Nous sommes

comme frustrés depuis plus d'un demi-siècle par cette coupure qui fait que nous ne recevons de nouvelles de nos frères chrétiens de Russie que de façon épisodique et à travers des témoignages filtrés, surveillés, qui sont extrêmement difficiles à décrypter et à comprendre.

L'espérance de pouvoir communiquer avec les chrétiens de Russie, que nous donne cette célébration du Millénaire, représente donc pour nous une espérance de changement. L'expérience propre que des chrétiens de Russie faisaient pour rebâtir l'Europe est ce dont nous avons le plus besoin.

Jé dirais, d'autre part, que si ce Millénaire retentit profondément en nous, c'est parce qu'il nous ramène au temps de l'Eglise indivise. L'accès à la foi de Vladimir et des Russes s'est produit en un temps où l'Eglise n'était pas séparée en deux ou en trois parties. Puisse donc ce Millénaire être célébré dans une perspective commune d'indivision chrétienne retrouvée ou de réunification.



Nicolas LOSSKY

Je ne peux que souscrire d'une façon absolue et sans la moindre réserve en ajoutant simplement que, pour moi personnellement, étant membre de cette Eglise qui est issue du baptême de Vladimir, vivant en France,

en Occident par conséquent, ici et maintenant, je ressens précisément ce retour à l'Eglise indivise, en relation avec les événements du XXème siècle qui ont atteint cette Eglise, et qui ont forcé un certain nombre de ses fils à quitter le sol de la Patrie pour se trouver dans le monde où il y a eu division pendant des siècles. C'est là que je vois un sens particulier à ce Millénaire dans le contexte de la rencontre entre l'Orient et l'Occident, et la redécouverte de l'Eglise indivise

qui pour moi, dans mon espérance, n'est pas simplement un passé, mais quelque chose vers quoi nous allons.

U.D.C. - Quant à vous, M. Hamant, comment voyez-vous ce Millénaire ?



Yves HAMANT

J'espère surtout que ce Millénaire ne sera pas seulement marqué par quelques cérémonies solennelles et des manifestations officielles qui resteraient sans lendemain. Je crois qu'une telle commémoration peut avoir

d'importantes conséquences. Certes, il faut se garder de certaines comparaisons, mais nous pouvons penser au rôle du Millénaire de la Pologne en 1966. La manière dont l'événement y a été préparé et célébré a, sans doute, très largement contribué à l'affirmation du christianisme polonais dont Lech Walesa et le père Popieluszko sont des figures. Certes, en Russie, nous nous trouvons en présence d'une tradition et d'une situation très différentes. Cependant, ce Millénaire peut permettre aux chrétiens de Russie, d'Ukraine, de Biélorussie de faire un retour sur eux-mêmes, de reprendre conscience de ce qu'ils sont, de ce à quoi ils sont appelés. Cet anniversaire amène les uns et les autres à un certain nombre d'actes. Même l'Etat soviétique ne peut se tenir à l'écart. Des cercles chrétiens remettent à plat des problèmes cruciaux, en particulier celui des relations entre l'Eglise et l'Etat. Enfin, il s'agit d'une occasion propice à des gestes dont la signification nous dépasse, des gestes prophétiques que l'on ne peut poser dans le contexte quotidien.

Ici, nous voyons déjà les effets bénéfiques de cette commémoration. J'avoue être étonné par l'intérêt qu'y portent les chrétiens d'Occident. Si ce Millénaire contribue à resserrer leurs liens avec les chrétiens d'URSS, ce sera déjà un résultat très important.

U.D.C. - Evoquer le Millénaire dans l'« aujourd'hui », c'est certainement quelque chose de très important. Dans les pages précédentes, notre revue vient de rappeler le passé historique, mais pour cette actualité du Millénaire, ne serait-il pas intéressant de voir comment (soit du côté de l'orthodoxie, soit du côté du catholicisme), cela pourrait

se traduire et être une interpellation pour les lecteurs français d'une revue œcuménique ?

B. DUPUY - Il y a en nous un grand désir de pouvoir rencontrer un jour nos frères chrétiens de Russie, de connaître ce qui a été leur expérience propre en ce vingtième siècle. Nous connaissons le christianisme russe à travers ces grands noms qui s'appellent Dostoïevsky, Soloviev, Berdiaev, Boulgakov, Evdokimov. Mais nous connaissons mal le chrétien qui a traversé l'époque soviétique. Nous ne pouvons pas considérer comme peu de chose le fait d'avoir vécu pareille époque. Peut-être l'histoire de la Russie permet-elle de comprendre comment les chrétiens de Russie ont pu supporter tant d'années de joug athée et un système idéologique aussi étouffant que celui imposé par le régime communiste. Pendant deux siècles, la Russie avait connu le joug mongol, le joug tartare, et de là était sortie une Russie liturgique, vivante, parsemée de monastères, à laquelle tous les historiens de la Russie rêvent toujours un peu. L'âme russe, grâce à la flamme chrétienne, avait survécu. Le joug communiste a été infiniment plus dur à supporter que le joug tartare. Car ce dernier n'avait retiré aux Russes que l'usage du pouvoir ; il n'avait pas visé à extirper la foi de l'âme russe. Or cette foi a triomphé quand elle a été persécutée. Elle est sortie éprouvée, mais renforcée, pour être passée « au creuset du doute » comme disait Ivan Karamazov dans Dostoïevski.

Le renouveau chrétien qui nous vient de Russie peut être très important aussi pour l'Occident.

U.D.C. - M. LOSSKY, vous qui êtes né dans l'émigration, mais dont le père si célèbre venait de Russie, ainsi que toute votre famille, comment appréciez-vous la perception qu'a l'Occident d'aujourd'hui de ce christianisme après les 70 ans qui viennent de s'écouler ?

M. LOSSKY - Ce qui me frappe avant tout, c'est que ce christianisme n'a pas cessé malgré toutes les « tentatives » (c'est peu dire) de le supprimer complètement, de renaître de diverses façons, de manière tout à fait différentes selon non seulement les époques, mais aussi les personnes. Il y a des martyrs, des témoins (au sens propre du mot martyr) qui ne sont pas nécessairement pareils les uns aux autres à toutes les époques, et surtout à partir des époques où une apparente libération semble se faire jour vis-à-vis de l'Eglise. Cette libération est toujours ambiguë d'ailleurs, chaque fois que pour une raison ou une autre, il a été ressenti comme un besoin de faire appel au sentiment national que l'Eglise représente (je pense à Staline au moment de la guerre par exemple), le témoignage a été divers. Les Soviétiques vivent leur christianisme dans un contexte athée, et non pas athée au sens connu des Occidentaux, celui d'un athéisme synonyme d'indifférentisme, d'agnosticisme : il s'agit d'un athéisme tout à fait militant, c'est-à-dire « religieux » ; religieux sans tolérance ; d'une religion étroite qui exclut nécessairement toute autre. Dans ce contexte-là, les témoi-

gnages ont toujours été complémentaires les uns des autres. Certains disaient : il faut aller au martyre au sens extrême du terme, et par conséquent, parler sur la place publique et en subir les conséquences, et d'autres prenaient sur eux de dire : il faut se taire, se taire d'une façon quelque fois non silencieuse, c'est-à-dire ce que l'Etat oblige à dire afin que l'Eglise puisse exister. Je crois personnellement que ces deux types de témoignage que je simplifie, bien entendu, sont complémentaires. Cela, c'est pour la Russie intérieure durant les 70 années qui viennent de s'écouler. En ce qui concerne l'autre aspect, celui de l'émigration russe, c'est très différent. La Révolution russe fut un coup porté à la situation que connaissait l'Eglise en Russie, mais aussi à travers le monde, parce que la Russie était une sorte de leader de l'orthodoxie en 1917. Il ne faut pas oublier cela.

Des questions très fondamentales ont été posées à ceux qui ont été expulsés, amenés à quitter leur pays. Ma famille a été expulsée, d'autres sont partis d'eux-mêmes. Se trouvant dans un monde non orthodoxe au sens confessionnel du terme, ils ont dû faire face à la question : « Quel est en fait la véritable identité de l'orthodoxie ? est-elle culturelle ? linguistique ? liturgique, ... ? ». C'est une question qui continue à être posée. Elle nous est posée à tous d'ailleurs par la même révolution. La Révolution de 17 a posé cette question à tous les chrétiens. Les Russes étaient au premier rang, mais en fin de compte, analysons nos propres situations. Demain nous pouvons changer complètement. En fait, c'est cela la question : le christianisme, quelle est sa véritable identité ? est-elle culturelle ? Un certain nombre de ces expulsés, émigrés en sont venus à rechercher l'identité orthodoxe, non pas dans une identification à une culture, à un lieu, à une période de l'histoire, mais dans ce qui est finalement « l'unique nécessaire » de l'Evangile. Cela les a amenés eux, à la suite de ce qui les a précédés en Russie, (car depuis 1850 à peu près, il y avait un début de renaissance patristique en Russie). Cela les a amenés à retrouver l'identité de l'orthodoxie dans l'Eglise indivise comme vous disiez précisément, c'est-à-dire ce qui nous est commun à tous.

U.D.C. – Est-ce que vous ne touchez pas là à un sens précis : on célèbre le « baptême » ? Est-ce que cela ne serait pas une sorte de redécouverte des implications et du sens même du baptême chrétien au travers de toute cette histoire évoquée à l'occasion de ce Millénaire ?

N. LOSSKY – Absolument ! C'est pourquoi, pour moi, la célébration du baptême de Vladimir, du Millénaire, en gros du christianisme sur la terre de Russie, multiforme, c'est cela.

B. DUPUY – Oui, la foi devient trop souvent chez nous un objet de défense d'apologétique. Les Russes, eux, ont du revenir tout simplement aux racines mêmes de la foi qui sont confessées dans le baptême. La Russie d'aujourd'hui, est une Eglise où l'acte décisif, pour le plus grand nombre, redevient le baptême. Beaucoup ont été baptisés à l'âge adulte. Se faire baptiser en Union Soviétique est une décision pleine de conséquences, qui souvent ne va pas sans risques. Je me souviens avoir entendu un chrétien soviétique me dire : « Vous ne pouvez vous imagi-

ner ce que cela a été pour moi de faire pour la première fois sur moi le signe de la croix. C'était un changement d'univers. C'était la remise en cause de toute l'éducation, de toute l'instruction que j'avais reçue. C'était changer complètement et tout à coup découvrir l'univers chrétien que je professe maintenant dans ma foi ». Cette expérience vive, que les chrétiens d'Union Soviétique nous apportent, nous la connaissons aussi, mais nous ne l'avons pas posée comme eux un jour dans un acte personnel, au cœur de notre vie, en face d'un monde officiel qui la nie.

Y. HAMANT – Je ne suis pas sûr que l'on puisse établir un parallèle entre le joug tatar et l'époque contemporaine. Lorsque les Tartars eurent établi leur domination sur le pays, ils ne s'attaquèrent pas à l'Eglise. Au contraire, ils la dotèrent de privilèges, notamment en exemptant le clergé du paiement de l'impôt. Sous le joug tatar, l'Eglise a été le pivot de la société. C'est sous l'occupation tatare que saint Serge a fondé son monastère, que Roubliov a peint sa fameuse icône de la Trinité, etc.

Ce qui me frappe dans le renouveau chrétien que l'on observe aujourd'hui en URSS, même si l'on discute de son ampleur réelle, c'est qu'il intervient après une rupture totale avec toute tradition religieuse, comme cela vient d'être évoqué. Les gens qui se convertissent n'ont généralement reçu aucune éducation religieuse, ils n'ont été initiés à la foi ni dans leur famille, ni dans leur milieu social, ni par la culture. C'est cela qui est extraordinaire : ces milliers de conversions d'adultes sont des conversions soudaines, inattendues, imprévues. Je crois qu'elles ne peuvent s'expliquer que par leur lien mystique avec les innombrables martyrs du XXème siècle. C'est là le témoignage de la liberté de l'Esprit, qui souffle où il veut, même sur un terrain qui a été entièrement débarrassé de tout signe religieux.

U.D.C – M. LOSSKY parlait tout à l'heure de témoins très divers avec un témoignage qui était sous-jacent à cette diversité de témoins. Les manifestations auxquelles le Millénaire prête occasion sont ressenties par des groupes très divers, soit en « Russie intérieure », soit en Occident, en France. Est-ce que par rapport à cette diversité de l'accueil de la célébration du Millénaire l'un ou l'autre aurait quelque chose à dire sur les aspects qu'on a évoqués jusqu'à présent ?

B. DUPUY – Il me semble que nous ne percevons pas toujours à l'Ouest ce qu'on pourrait appeler le paradoxe ou l'ambiguïté de cette célébration du Millénaire. D'abord le paradoxe : songeons un instant à la situation d'un chrétien d'URSS. S'il vit en kolkhose ou à la campagne, il n'a pas d'église à moins de 50 à 60 km, pas de communauté, pas d'échanges, pas de livres, peut-être même pas de Bible, pas d'évangile. Dans une très grande ville, il n'y a qu'une paroisse qu'il faut dénicher pour la trouver, mais la réalité de l'Eglise est une réalité qui n'a de place ni dans la radio ni à la T.V., sinon, et uniquement, pour des manifestations tout à fait formelles et officielles. L'acte de foi est un acte censuré dans la vie publique, caricaturé quotidiennement, jugé rétrograde. Il faut faire

enregistrer la demande du baptême pour ses enfants, et cela entraîne soupçon et absence d'avancement dans le cadre professionnel.

Ce chrétien russe apprend tout à coup que le pays célèbre le Millénaire de sa foi. Il y a là un paradoxe que nous ne sentons peut-être pas, mais cette annonce est pour lui comme une espèce de coup de souffle, porteur d'espoir. Mais en second lieu, il y a une ambiguïté. Il est bien évident que si le régime autoritaire, et même favorable, la célébration du Millénaire, c'est qu'il y trouve quelque intérêt. D'ailleurs on ne dit pas tellement le Millénaire du Baptême, mais le Millénaire de la Russie. L'ambiguïté de cette célébration, c'est que le régime ne se saisisse de cette occasion pour faire encore un acte de propagande. Dans le même instant, il montre combien il est un régime libre, ouvert et tolérant, et aussi il va présenter une fois de plus l'Eglise comme une réalité du passé, enfermée dans ce rôle qu'on lui fait jouer d'être gardienne de musée ou d'archives. Alors que l'espérance du chrétien est de pouvoir témoigner de sa foi, de montrer que l'Eglise est une promesse pour l'avenir, et même eschatologique, et que l'Eglise est un mystère qui se révèle dans l'histoire. L'enjeu du Millénaire est là et cet enjeu n'est pas encore acquis vraiment. Il s'agit de savoir si, eux là-bas en URSS, et nous ici, nous saurons montrer quelle est la signification de ce Millénaire pour la Russie non d'hier mais de demain.

U.D.C. – Que pensez-vous, N. LOSSKY, de cette attitude des chrétiens russes par rapport au contenu du Millénaire ?

N. LOSSKY – Je crois que le Père Dupuy vient de dire quelque chose de très fondamental. C'est un risque énorme, absolument indiscutable. C'est bien ce que je voulais dire quand je parlais d'utilisation de l'Eglise chaque fois qu'on a besoin de faire appel au sentiment national. On en fait une gardienne de musée, c'est précisément en cela que consiste le nationalisme. Je me dis que l'attachement à la Patrie, c'est autre chose. « L'attachement à la Patrie » et « nationalisme », ce sont deux choses différentes. Beaucoup de Russes, malheureusement, ont du mal à le comprendre. Notamment, beaucoup de Russes qui sont des chrétiens. Ils ont tendance à confondre les deux. Ils ont tendance à penser que l'attachement à la Patrie, c'est le sentiment nationaliste (non pas national), c'est-à-dire une espèce d'exaltation qui nécessairement débouche sur l'impérialisme - je n'ai pas besoin de préciser là - d'un grand russisme par rapport à d'autres nationalités ou l'inverse. Historiquement, cela s'est trouvé comme ça et cela comporte un danger très profond. Je crois qu'il y a quelques responsables d'Eglise peu nombreux, qui en sont conscients ; mais ils ne sont pas assez nombreux. C'est trop facile pour un Russe de tomber dans le piège qui lui est tendu lorsqu'il s'agit pour lui de représenter le gardien des valeurs anciennes, des choses traditionnelles - de la tradition comprise très mal -. Or, précisément, ce que l'aspect « missionnaire » de l'Eglise russe a apporté à travers les dispersions diverses et les missions tout court, c'est précisément le rappel que le christianisme est ce que vous disiez, Père Dupuy - c'est-à-dire, ce n'est pas une identification à une simple culture nationale, c'est la sanctification possible de toute culture nationale. J'en prends pour exemple la mission des moines russes chez les Aléoutiens.

Qu'ont-ils fait ? Ils ont traduit l'évangile et un certain nombre d'offices en dialecte indien. C'est-à-dire qu'ils ont été fidèles à ceux qui les ont évangélisés en leur temps, c'est-à-dire indirectement Cyrille et Méthode qui n'imposaient pas un système tout fait, mais essayaient de sanctifier une culture locale.

L'Eglise russe a porté un véritable témoignage qu'elle a encore besoin, comme on dit en rugby, de « transformer » parce que chaque fois on retombe dans la tentation de devenir gardienne de musée. C'est évident et humainement inévitable. Toute nouvelle situation est sanctifiable. Et par conséquent, il n'y a pas d'identification avec une culture quelle qu'elle soit.

U.D.C. – *Dans quel contexte va se dérouler la célébration de ce Millénaire ?*

Y. HAMANT – L'attitude du pouvoir face à cette commémoration est d'autant plus complexe que, avec Gorbatchev, la politique soviétique est plus ouverte, moins figée que par le passé. Il ne faut cependant pas considérer que, sans lui, les autorités n'auraient pas permis la célébration du Millénaire. L'Etat soviétique a commencé à s'y préparer avant l'accession de Gorbatchev au pouvoir. Ainsi est-ce en 1983 que le monastère Saint-Daniel à Moscou a été restitué (contre une forte somme d'argent) au Patriarcat.

Le pouvoir soviétique est mu par deux sortes de considérations.

D'une part, l'Eglise est un élément de son image de marque à l'étranger et interdire la célébration d'un tel événement porterait atteinte à cette image.

D'autre part, l'Eglise est intimement liée au patrimoine culturel national dans lequel la population tend de plus en plus à se reconnaître, et que le pouvoir s'efforce de récupérer, tandis que le marxisme a perdu tout pouvoir attractif.

En outre, les médias osent aborder un certain nombre de problèmes de société auparavant tabous. A la faveur de cette évolution, la religion peut dans tel ou tel article ou émission, être, à l'occasion, éclairée sous un jour positif.

Cependant, tout en permettant la célébration du Millénaire et en tentant d'en tirer même un certain profit, en particulier à l'étranger, les autorités s'efforcent d'allumer un certain nombre de contre-feux. Une campagne se poursuit, visant à minimiser le rôle du christianisme dans le développement de la culture russe. Une thèse nouvelle vient d'être avancée par un académicien, Boris Rybakov, spécialiste de l'histoire russe ancienne. Dans une interview récente à la revue « Naouka i religia » (« Science et religion », n° 1, 1988), il a affirmé que, en fait, le christianisme, dans la Rus, s'était inscrit dans la tradition païenne et que, par exemple, le monothéisme, dans la religion orthodoxe avait un caractère plutôt formel : la Trinité n'était-elle pas une déviation du monothéisme ? Sans compter « les anges qui commandaient l'un à la pluie, l'autre à la neige, un troisième à quelque chose encore ». Selon Rybakov, on était bien en présence d'un véritable polythéisme !

N. LOSSKY – Le christianisme russe, nous en parlons sur le plan noble, mais il y a tout le côté, disons superstitieux qui se prête facilement à ce genre d'interprétation même pour

un académicien de renom. C'est très facile de trouver des éléments, et même quelquefois chez des gens qui sont plus ou moins responsables dans l'Eglise. Ce qui fait que cela n'aide pas. Mais cela ne se trouve pas seulement chez les Russes. C'est vrai partout.

Y. HAMANT – Voyons maintenant comment le Millénaire peut être perçu non plus du côté du pouvoir, ni de celui des croyants, mais dans une partie de la population incroyante. La fameuse « glasnost », avec toutes ses limites, a cependant révélé combien était profonde la démoralisation de la société soviétique. Ceux qui en ont conscience attendent, cherchent une issue. Des intellectuels soviétiques qui ont même des positions officielles affirment, probablement sans être chrétiens, que le christianisme peut constituer une des sources de la morale; sinon sa seule source. On entend des Soviétiques, qui pourtant ne sont pas croyants, se demander si, dans la situation actuelle, ce n'est pas l'Eglise qui, seule, peut apporter des solutions. Cette reconnaissance du rôle positif du christianisme et de l'Eglise se dessine justement à l'approche du Millénaire. N'est-ce pas tout de même un signe ? Un écrivain soviétique a même dit récemment : « La seule chose qui puisse sauver l'humanité, c'est la morale chrétienne ».

B. DUPUY – Depuis cinquante ans, la vie chrétienne en Russie est réduite au culte. C'est la première fois que le christianisme russe sort de cet enfermement. Grâce au Millénaire, le christianisme redevient, en Russie, objet de débat public. Même si la discussion porte uniquement sur le rôle politique de l'Eglise au cours de l'histoire, voici qu'on reparle du christianisme comme d'une source possible d'inspiration de la société soviétique. Il y a là une espèce de retournement, imprévisible il y a seulement cinq ans. On peut donc espérer que le christianisme pourra, sinon retrouver une certaine liberté d'expression, obtenir la liberté religieuse (ce qui n'est pas le cas, il ne faut pas se faire d'illusions), mais redevenir un sujet de débat et faire entendre sa voix. Il y a actuellement un fait symptomatique. Les chrétiens de Russie tentent de constituer des groupes, de publier des revues qui pourraient sortir un jour de la clandestinité. Ils voudraient une sorte de... je ne trouvais pas le mot, une sorte de « glasnost », et bien oui, c'est-à-dire pas seulement ouverture ou transparence, ce qui ne veut rien dire, mais littéralement, une « vocabilité », la possibilité de se faire entendre, d'avoir droit à la parole. En particulier, ils voudraient pouvoir établir des liens avec la diaspora orthodoxe dans le monde, avec celle de France, avec les animateurs du « Messenger », de l'A.C.E.R. La vie chrétienne orthodoxe qui peut s'exprimer dans la diaspora est une expérience capitale pour eux aujourd'hui.

U.D.C. – *Je me demande si la « glasnost » dont on parle tant et surtout dans l'acception précise que vous venez d'en donner, si on ne peut pas y trouver quelque chose de la « Parrhésia » apostolique dont nous parlent si souvent les Actes des Apôtres, cette capacité de tout dire, ou ce désir de pouvoir parler : « On ne peut pas nous empêcher de parler ». Est-ce que vous verriez dans*

l'époque actuelle, dans la célébration du Millénaire, les uns et les autres - et cela pourrait nous servir de conclusion - plutôt des sources d'espérance ? ou, est-ce que c'est l'aspect risqué et craint qui est dominant ?

N. LOSSKY – En ce qui me concerne, je n'hésiterai pas à dire parce que je crois en Dieu, que l'espérance est véritablement première. Indiscutablement. Il faut s'adonner à cette espérance d'une façon active, mais avec vigilance. Je ne vais pas vous réciter la phrase de l'Evangile sur la prudence et la simplicité ; les deux sont indissociablement liées.

B. DUPUY – Il faut redire le prix que les chrétiens de Russie ont dû et doivent payer encore pour porter leur témoignage. Combien d'arrestations pour avoir voulu diffuser la Bible. Combien de soupçons, de surveillances, de tracasseries pour s'être simplement réunis pour réfléchir ensemble, pour avoir prié, pour avoir lu et commenté les évangiles. Combien de séparations familiales, combien d'années passées en détention il a fallu pour permettre ce renouveau d'aujourd'hui ! Cela, ne l'oublions pas.

Y. HAMANT – Je crois que les chrétiens de Russie, même dans les pires moments, n'ont jamais abandonné l'espérance. Il y a une citation de l'Evangile qui revient régulièrement dans leurs écrits : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle » (contre l'Eglise) - Matthieu, 16, 18.

Le renouveau religieux que nous avons évoqué tout à l'heure n'est-il pas la justification de cette espérance ?

L'espérance n'exclut cependant pas le discernement. Faut-il, à court terme, s'attendre à de grands changements dans le statut des chrétiens d'URSS ? Personnellement, je n'en attends guère et je crains que, une fois terminées les célébrations du Millénaire, les chrétiens ne se trouvent dans la situation antérieure. Une révision de la législation soviétique en matière religieuse est en cours, mais il ressort des échos qui nous en parviennent qu'il ne faut pas s'attendre à des transformations radicales.

Ce qui est plus important, c'est la prise de conscience qui se fait actuellement dans certains cercles, cette volonté affirmée de vivre le christianisme, non pas comme un simple culte, mais de le vivre totalement incarné dans la société. Un groupe d'orthodoxes a revendiqué pour l'Eglise le droit d'avoir des œuvres caritatives et sociales, d'ouvrir des hôpitaux : cette demande est bien peu réaliste dans la situation actuelle, mais elle est significative de cette volonté.

Cette évolution des esprits est, à mon sens, ce qu'il y a de plus significatif. Les changements politiques, eux, me semblent très hypothétiques.

N. LOSSKY – Je suis très d'accord avec ce que vous venez de dire et j'ajouterai simplement ce qui m'a frappé dans les contacts que j'ai pu avoir avec les étudiants en théologie qui se préparent à la prêtrise. C'est précisément leur désir à eux, extrêmement sympathique et débordant de préciosité servir la société, c'est-à-dire être présents auprès de leurs frères et sœurs du moment pour témoigner du christianisme et pour être des espèces de porteurs de vie. Ce qui m'a

beaucoup frappé lorsque j'ai eu des contacts d'une façon un peu approfondie en 1986 à Leningrad avec les étudiants, c'est que, véritablement, c'était leur question : comment peut-on faire, quelle est la formule pour que les études théologiques que nous « subissons » ici, maintenant, comment faire pour que cela devienne VIE dans un contexte paroissial ? Le désir de chacun de ceux que j'avais vus était de servir à la base auprès des gens qui en ont besoin. C'est là que se trouve effectivement l'espérance d'un changement d'une génération à l'autre.

Je ne dirai pas par là que je jette la pierre aux générations passées, ils ont vécu d'autres temps, ce n'étaient pas des temps faciles. Ils sont passés sous la lame du bulldozer alors que ceux de maintenant auraient tendance à être traités autrement, je ne dis pas qu'ils le soient nécessairement mieux. Mais le type de destruction au niveau de l'état est beaucoup plus subtil, et par conséquent pas toujours ressenti dans la chair directement comme l'était celui des années trente, par exemple, ou soixante.

Y. HAMANT – Chaque génération a eu sa part, son rôle, sa manière.

U.D.C. – *J'aurais envie comme rédacteur d'UDC et parce que j'ai devant moi avec M. Nicolas LOSSKY, le Père Bernard DUPUY, deux membres éminents de notre Comité Mixte Catholique-Orthodoxe, de vous demander si vous auriez un message pour nos lecteurs ?*

N. LOSSKY – J'aurais certainement quelque chose à dire. Je crois sincèrement et depuis pas mal de temps, que nous en France, nous vivons une situation très privilégiée parce que nous avons la possibilité, je l'ai déjà dit plusieurs fois à notre dialogue bilatéral, de parler théologie sans nous occuper d'une façon quotidienne et un petit peu terre à terre des problèmes « non théologiques ». Ce qui signifie que nous avons une responsabilité immense vis-à-vis du monde chrétien tout entier. Nous sommes les témoins, ou appelés à être les témoins d'une possibilité réelle de réunion entre nos églises et la réunion entre nos églises à laquelle nous sommes appelés à œuvrer dans ce dialogue, je crois, résoudre bien des problèmes précisément au niveau international du dialogue. Le dialogue international court le risque de piétiner d'avoir du mal à avancer pour des raisons que souvent, personnellement je qualifierai de non-théologiques ; par exemple : soyons clair, il y a le problème de l'uniatisme. Je l'ai écrit et le redis : je crois sincèrement que nous pouvons aller vers l'unité et y atteindre dans la vérité absolue, c'est-à-dire dans l'attachement absolu à l'unique critère de notre vérité qui est Jésus Christ. Et dans la mesure où nous sommes vraiment attachés à ce critère et en France, nous avons la possibilité de n'être attachés qu'à cela, nous pouvons témoigner de la possibilité réelle, concrète de la réunion de nos Eglises. Et à ce moment-là, il n'y aurait plus de problème, ni d'uniatisme, ni d'autres histoires territoriales ou autres. Voilà ce que j'aurais à dire à propos de notre dialogue.

B. DUPUY – Le dialogue entre catholiques et orthodoxes, peut-être ici faudrait-il dire plutôt le dialogue Occident/Orient, pour ne pas paraître en exclure les protestants, étant le plus ancien, est sans doute le plus profond.

La paradoxe douloureux, si on en juge par la littérature, souvent encore aujourd'hui, c'est que ce dialogue est parsemé de malentendus, et même parfois de ressentiment. Les facteurs non théologiques, mais qui parfois sont présentés comme hyperthéologiques, sont encore trop souvent haussés au premier plan. Je suis pourtant persuadé que quelque chose advient en notre temps. Nos savons bien que les conflits doivent être dépassés. Dans cette avancée, dans cette espérance, la voix de l'orthodoxie russe nous apparaît nécessaire. Elle est tout de même pour nous l'Eglise qui a vécu sous la croix et qui vient vers nous, elle qui ne peut témoigner en tant qu'Eglise témoignante. Cette rencontre attendue sera un événement considérable de notre époque, qu'on n'aurait pu ni imaginer, ni prévoir.

Y. HAMANT – En URSS, des chrétiens de traditions différentes se sont rencontrés au goulag, continuent à se rencontrer face à une même menace. Ils ont ainsi découvert tout ce qu'ils partageaient en commun. Cette rencontre a relativisé leurs différences, sans pour autant les occulter. Elle a fait tomber beaucoup de préjugés. Des chrétiens de confessions différentes se fortifient les uns auprès des autres dans l'approfondissement de leur foi.

Certes, cet état d'esprit n'est sans doute pas répandu dans la masse du clergé et des fidèles, mais c'est celui de la plupart des chrétiens les plus actifs, de ceux qui s'engagent le plus. N'est-ce pas là ce qui compte, n'est-ce pas là une de ces raisons d'espérer dont nous parlions tout à l'heure ?

La Lettre Apostolique « Euntes in mundum » de Jean-Paul II

La Table Ronde sur « Le millénaire aujourd'hui » s'est réunie avant la parution de la Lettre Apostolique « Euntes in mundum », datée du 25 janvier, mais arrivée en France le 22 mars alors que ce numéro d'U.D.C. était déjà sous presse. La Lettre, publiée par Jean-Paul II à l'occasion du millénaire de la christianisation de la Rus', comprend six parties d'à peu près égale importance. L'extrait que nous publions ici est pris dans la quatrième partie intitulée « Vers la pleine Communion », n° 11 :

« A l'heure du dialogue entre les Eglises et les Communautés ecclésiales, qui se développe et qui est en constant progrès, devant le millénaire solennel du baptême de la Rus' – un événement qui nous rappelle avec une grande nostalgie l'Eglise indivise comprenant toutes les Eglises particulières de l'Orient comme de l'Occident, et qui nous rappelle aussi la prière fervente du Christ au Cénacle pour l'unité de tous les croyants (cf. Jn 17, 20-23) – nous devons redire que la pleine communion est un don et ne sera pas seulement le fruit des efforts et des désirs purement humains, bien que ceux-ci soient indispensables et conditionnent tant de choses.

Le péché est entré dans le monde à cause de l'homme, mais la « grâce de Dieu et le don conféré par la grâce d'un seul homme, Jésus-Christ, se sont répandus à profusion sur la multitude » (cf. Rm 5, 12. 15). La fidélité « à l'enseignement des apôtres et à l'union fraternelle, à la fraction du pain et aux prières » (Ac 2, 42), est un don de Dieu parce qu'elle est un nouveau mode d'existence pour l'homme. C'est l'« être ensemble » plénier dans le Très Sainte Trinité. La source première de cette communion est la grâce du baptême : par le baptême, nous entrons dans l'unité de l'Eglise répandue dans le monde entier, dans l'unité voulue et établie par le Christ, qui est restée vivante substantiellement, malgré les différences et les difficultés, au cours des dix premiers siècles ; nous entrons dans l'unité dont nous parle aujourd'hui le baptême de la Rus'. Que tous les chrétiens y reviennent et deviennent une communauté d'hommes qui, restant en totale communion avec le Christ, offrent à tous les membres de l'humanité entière cette richesse qui est leur ! Nous demandons cela à l'Esprit Saint, lui qui répand les dons innombrables grâce auxquels les personnes et les communautés humaines entrent en communion avec le Christ. En lui, dans l'Esprit Saint, la vie de l'Eglise atteint une profondeur et des dimensions inattendues. Ressentir et vivre la présence du Paraclet et de ses dons, c'est une caractéristique propre de la tradition orientale dont la profonde doctrine pneumatologique constitue une richesse précieuse pour toute l'Eglise.

C'est à cette lumière que nous voyons se développer les contacts multiples, diversifiés et fructueux où s'est exprimé, en cette période post-conciliaire, notre engagement commun à obéir activement à la volonté de Dieu perçue dans son Esprit.

Que la riche expérience de la pleine communion, vécue au premier millénaire, mais oubliée pendant tant de siècles par les deux parties, soit pour nous, et pour nos efforts œcuméniques, une lumière, un encouragement et un appui constant ! ».

(Texte complet de la Lettre Apostolique dans l'O.R.L.F. du 22 mars 1988, pp. 5 à 8).

UN MILLÉNAIRE SOVIÉTIQUE

par Michaël BOURDEAUX*

« Mille ans à tes yeux sont comme un jour » : ces mots du psalmiste résonneront sans nul doute comme un chant de consolation et d'espérance pour les millions de croyants soviétiques, au cours de ces prochains mois, lorsqu'ils célébreront le millénaire. Quand un chrétien, russe ou ukrainien, du haut des rives du Dniepr à Kiev, contemple les lieux où s'est déroulé le baptême du prince Vladimir, il voit défiler dans son esprit un kaleidoscope d'évocations et de réflexions sur des temps de gloire et sur des temps de tragédie, sur des espoirs comblés et sur les occasions manquées.

Sans doute, les événements qui entourent le baptême sont-ils eux-mêmes environnés d'obscurité ; mais les siècles d'or que celui-ci a inaugurés ne le sont pas. Une partie de cet héritage, datant de l'époque où la Rus' médiévale (le mot « Russie » ne fera son apparition que bien des siècles plus tard) faisait partie du cœur de l'Europe, est encore là. Certaines des coupes resplendissantes de la Kiev médiévale ont échappé aux ravages de soixante-dix ans d'athéisme communiste et à l'invasion hitlérienne. D'autres, il peut l'observer,

ont souffert dans des proportions catastrophiques. Quant au fleuve lui-même, il est devenu zone interdite depuis sa pollution après le désastre de Tchernobyl.

UN DÉFI

Par rapport aux perspectives divines, ces soixante-dix dernières années, si l'on poursuit cette réflexion, ne sont qu'une période très courte. Certains les ont vécues de bout en bout, et sont encore en vie. Les ravages de l'invasion mongole, qui ont duré plus de deux siècles et ont ébranlé les frontières entre Kiev et l'Europe occidentale ont provoqué une aliénation dont les effets se font encore sentir aujourd'hui dans la division Est-Ouest. Mais lorsqu'un gouvernement, pour la première fois dans l'histoire, déclare formellement illégitimes toute religion et toute l'expérience métaphysique de l'homme, il s'agit d'un défi à l'humanité d'un genre tout à fait spécial.

Un défi aussi profond à la constitution psychologique fondamentale de notre espèce humaine doit être considéré comme un événement qui échappe au cours général de l'histoire, et même qui échappe à la thèse et à l'antithèse chères à la doctrine marxiste. Le traumatisme de ces soixante-dix dernières années a attiré certains croyants vers l'eschatologie : ils voient dans chacun des actes des dirigeants successifs du Kremlin autant de signes des derniers temps.

D'autres, comme leurs voisins polonais, cherchent refuge dans le bastion de l'expression la plus traditionnelle de la foi.

Pourtant, à l'aube du millénaire, le triomphe de l'athéisme communiste paraît plus lointain qu'il ne l'a jamais été au cours de ces soixante-dix ans. Peut-être notre promeneur se permet-il d'espérer, lorsqu'il regarde vers l'avenir, que M. Gorbatchev, dans son réalisme, sera plus enclin qu'aucun de ses prédécesseurs à reconnaître la présence de la foi religieuse dans son grand empire.

Lorsque l'historien de l'avenir se penchera sur ce siècle, il sera forcé de conclure que la tentative communiste d'imposer l'athéisme à de larges couches de l'humanité a échoué, et cet échec a prouvé que toute tentative systématique d'extirper Dieu de l'âme humaine est vouée à l'échec. Mais aucun historien ne pourra probablement

jamais inventorier la somme de souffrance que cette tentative avortée aura coûté à l'humanité.

Cela ne signifie pas que la bataille ne se poursuivra pas pendant le deuxième millénaire ; mais sa totale inefficacité est déjà prouvée et la fin est certainement en vue. On peut penser que la foi chrétienne continuera d'exercer son influence en Russie bien après que le communisme aura disparu.

Cela ne signifie pas non plus que le communisme n'aura pas laissé son empreinte sur le visage du christianisme. C'est une opinion à peu près universellement admise que l'Eglise russe aurait en un certain sens « mérité » la persécution qu'elle a subie ; elle se la serait attirée par son alliance avec le pouvoir tsariste, avec les puissances des ténèbres. Cette opinion est fautive. L'Eglise russe du XIXème siècle ne manquait pas de nombreux éléments de beauté, de vérité et même d'ouverture à l'avenir. Comme toute autre institution divine, aujourd'hui comme hier, elle était ternie par l'imperfection humaine ; mais les historiens russes de l'avenir auront à rétablir la vérité dans une large mesure.

L'Eglise d'avant la révolution n'était pas seulement capable de se réformer, elle s'y était activement engagée ; mais c'était plutôt en paroles qu'en actes, et la confiscation autoritaire par Lénine de tous ses biens – propriétés, œuvres d'éducation, et même bientôt le clergé lui-même – mit fin à ce processus. Lénine ne gouverna que six ans avant d'être terrassé par la maladie. Mais cette courte période inaugura et Staline amplifia encore la persécution la plus systématique que la foi chrétienne ait connue dans l'histoire (Néron avait moins de moyens de contrôle à sa disposition).

On se demande aujourd'hui comment une Eglise aussi forte que l'était l'Eglise orthodoxe russe peut avoir eu des dirigeants aussi faibles et conformistes ? Ceux qui se posent une telle question doivent se reporter à cette période où l'Eglise n'a pas été seulement décapitée, mais systématiquement détruite. Comme dans la Rome antique, l'Eglise a survécu dans les catacombes. L'équivalent russe en est la forêt, où trouvaient refuge des groupes entiers de croyants, ou même le camp de prisonniers en Sibérie.

Ces lieux de torture et d'exil ont été la pépinière d'une nouvelle génération de



Kiev, cathédrale Sainte-Sophie
du XIème siècle

(Photo ACER)

croyants. De 1918 à nos jours, les camps n'ont jamais été dépourvus de croyants soviétiques ; et il ne s'est pas passé un jour sans que, quelque part, quelqu'un y témoigne secrètement de l'évangile. Cette histoire ne sera probablement jamais écrite, faute de documents ; mais, à l'occasion, on découvre soudain un récit qui frappe par la certitude de la vérité.

On peut en trouver un exemple dans l'ouvrage merveilleux, mais trop peu connu, **La patrie inconnue** (1), œuvre littéraire russe qui mérite une place parmi les classiques. C'est la biographie anonyme, probablement écrite par un de ses parents, du « Père Pavel », prêtre de Saint-Petersbourg, arrêté au moment de la révolution et dont le véritable ministère ne commença qu'avec son exil en Sibérie. Arraché à un agréable milieu social, ce n'est que par la souffrance qu'il commença à exercer une profonde influence sur tous ceux qui l'entouraient.

Le paragraphe final de ce livre exprime parfaitement ce que fut la survie des chrétiens pendant la persécution de Staline : « Ainsi pris fin l'histoire du pasteur exilé. Mais, bien que la tempête souffle sur les tombes fraîches et anciennes et les recouvre de neige, bien que la tempête de neige tournoie sur le lointain cimetière et l'enveloppe d'un manteau blanc, bien que le temps passe et que les années s'écoulent, bien que personne n'y vienne plus et que la petite croix avec son inscription effacée se soit abattue sur le sol, pourtant, le cerisier va se parer de nouveau à chaque printemps de ses vêtements de noces, et le chemin du souvenir, de la prière et de la vénération qui conduit à ces tombes ne sera jamais effacé ».

Combien on aimerait, en cette année du millénaire, entendre parler de certains événements essentiels des années quarante, en dehors du rituel appel aux morts de la guerre. Mais la « glasnost » ne permet pas encore au guide de l'In-tourist de Leningrad de dire : « A l'heure de nos pertes immenses, le peuple soviétique connut un renouveau spirituel de proportions inimaginables ». Et c'est pourtant ce qui s'est produit.

Bien qu'un reste de ceux qui ne voulaient accepter aucun compromis avec le régime soviétique aient été écartés, beaucoup de membres du clergé, qui avaient souffert la prison alors que les structures de leur Eglise étaient détruites, reprirent leur ancien ministère. Les églises endommagées et laissées à l'abandon furent suffisamment réparées pour pouvoir ouvrir leurs portes aux millions de croyants qui venaient y chercher le réconfort. Des hommes désor-

mais sanctifiés par l'aurole du martyr guidaient leur prière.

Staline autorisa le rétablissement d'un ventre administratif de l'Eglise : le patriarcat de Moscou. Il convint même avec celui-ci de permettre la réouverture de quelques séminaires de théologie – reconnaissance tacite du fait qu'après tout l'Eglise ne devait pas mourir à notre époque.

Dans les immenses régions occidentales de l'Union soviétique qui avaient été dévastées par les Allemands, le renouveau fut encore plus remarquable. Les traces de ce phénomène sont encore visibles près de cinquante ans plus tard, vu le nombre relativement plus élevé d'églises ouvertes par tête d'habitant dans ces régions.

L'Eglise des années d'après-guerre avait une base de foi et d'organisation grâce auxquelles elle aurait pu, s'il n'y avait eu la nouvelle persécution de Khrouchtchev en 1959-1964, s'acclimater aux conditions de vie soviétique et s'intégrer dans le contexte de la société à un niveau plus élevé qu'aujourd'hui. On frémit de penser qu'il y avait un plus grand nombre d'églises ouvertes au culte en Union Soviétique le jour de la mort de Staline en mars 1953 qu'il n'y en a aujourd'hui, trente-cinq ans plus tard, à l'époque de la « glasnost » de Gorbatchev et du millénaire. C'est là encore un exemple du succès de la propagande proclamant la « liberté religieuse ».

Je viens de lire une série de rapports inédits sur la Russie de Staline par le Rev. Sydney Linton, chapelain de l'ambassade britannique à Helsinki de 1948 à 1951. En dépit des contrôles, de la barrière de langue et des menaces directes de la terreur stalinienne qui empêchaient les relations entre les citoyens soviétiques et les étrangers, Sydney Linton mettait à profit ses visites officielles à la communauté diplomatique de Moscou pour observer, autant qu'il le pouvait, la vie de l'Eglise russe. Bien loin d'y voir une institution moribonde, il put constater de nombreux signes de vigueur spirituelle et de renouveau avant celui de ces dernières années, sur lesquelles on possède maintenant une bonne documentation.

J'ai fait la même expérience dix ans plus tard lorsque je suis arrivé à Moscou comme membre du premier groupe d'échange d'étudiants anglais venus passer une année en Union soviétique. Mais cette période de tranquillité devait être aussitôt secouée par le grossier gouvernement de Khrouchtchev.

Tout comme l'ombre de Staline plane encore sur la société soviétique en

général, facteur que M. Gorbatchev trouve si difficile à affronter, de même celle de Krouchtchev en ce qui concerne la politique à l'encontre des Eglises. Pourquoi l'Eglise orthodoxe russe n'a-t-elle que trois séminaires de théologie ? Pourquoi le monachisme se voit-il accroché à un terrain vague et escarpé à l'est de Moscou ? Pourquoi y a-t-il tant de diocèses fusionnés, si vastes qu'ils sont pratiquement impossibles à administrer ? Pourquoi d'immenses régions de Sibérie n'ont-elles aucune église ouverte ?

La réponse à toutes ces questions est au moins pour partie, dans la guerre brutale menée par Krouchtchev contre l'Eglise. Il a fermé plus de la moitié des églises dont Staline avait autorisé la réouverture pendant la guerre.

Peu après 1949, deux immenses diocèses sibériens ont été fusionnés, couvrant une surface qui est grosso-modo celle de l'Australie – sept millions et demi de kilomètres carrés – et une population du même ordre. L'Australie a 19 000 églises de toutes confessions ; le diocèse d'Irkoutsk a 29 églises orthodoxes et probablement moins de 20 autres appartenant à d'autres confessions. Les visiteurs de l'Union soviétique qui voient de nombreuses églises ouvertes à Moscou et à Leningrad et en font une preuve de la politique de liberté religieuse menée par le régime, devraient bien faire quelques excursions hors des villes.

DEUX OMBRES

Si ce chrétien qui médite sur les rives du Dniepr avait à mettre en exergue un acte de violence particulier à l'égard de son église dans les années de l'après-guerre, ce serait sans doute la confiscation en 1961 du monastère des Grottes de Kiev, berceau du christianisme médiéval. Bien plus que la restitution récente du monastère de Danilov à Moscou, destiné à servir de centre administratif au patriarcat et de foyer pour les célébrations du millénaire, ce serait la réouverture de la Laure des Grottes de Kiev qui aurait une forte résonance pour tous les croyants russes et ukrainiens.

Le 21 octobre de l'année dernière, l'archevêque Feodosi d'Astrakhan a fait parvenir à M. Gorbatchev un appel urgent pour lui demander d'autoriser la réouverture comme monastère de ce grand complexe en l'honneur du millénaire. ne recevant aucune réponse, il a rendu public ce document dans le monde entier au début de janvier 1988. L'archevêque relève que la fermeture fut faite sous prétexte de réparations ; mais après plus d'un quart de siècle,

aucune réparation n'a été faite et à l'heure actuelle les bâtiments se détériorent rapidement.

L'Eglise orthodoxe russe, telle que nous la connaissons aujourd'hui, est un phénomène mystérieux et d'une certaine façon troublant. Elle porte encore les cicatrices massives de la persécution de Staline dans les années trente, qui la prive encore aujourd'hui de la direction dynamique dont elle a besoin et qu'elle mérite. Ces blessures n'ont été guéries dans les années quarante que pour être sauvagement rouvertes dans les années soixante. Leur guérison se fait peu à peu : des « greffes épidermiques » ont été pratiquées dans certaines régions qui avaient été le plus durement affectées (ainsi, le nombre des étudiants en théologie est maintenant finalement, en trois séminaires, ce qu'il était en huit du temps de Krouchtchev avant qu'il n'en ferme cinq).

Quelques églises ont été rouvertes çà et là, mais leur total n'est en rien comparable à celui des fermetures il y a vingt-cinq ans. Il n'existe aucun programme de publications correspondant aux nécessités les plus élémentaires dans la formation théologique. Les lois sont toujours profondément discriminatoires. Le bruit court qu'elles seront modifiées pendant l'année du millénaire ; mais jusqu'à présent aucun processus de consultation avec l'Eglise n'a encore été instauré sur ce que pourrait être la teneur de ces modifications.

Et pourtant, à part une voix discordante qui se fait entendre à l'occasion, la direction officielle de l'Eglise orthodoxe russe présente au monde ce grand corps tourmenté comme s'il était intact ; et, de fait, lorsqu'on assiste à la liturgie dans une des églises de Moscou, il peut en donner l'apparence. Le degré de conformisme des évêques est si anormal et artificiel qu'on peut se demander sérieusement s'il survivrait à une période de véritable « glasnost » (2). Les évêques eux-mêmes, bien qu'ils soient victimes du système, ont donc un certain intérêt à ne pas troubler le **statu quo**. Leurs critiques continuelles à l'adresse des voix qui s'expriment librement au sein de l'Eglise ne s'expliquent pas uniquement par l'obéissance aux injonctions des organes de l'Etat.

Il existe des facteurs dynamiques dans le corps de l'Eglise qui, presque certainement, feront éclater le compromis de la fin du premier millénaire. On peut en citer trois principaux.

En premier lieu, en dépit du silence de la plupart des évêques, la persécution de Krouchtchev rencontra une vigoureuse opposition. Pour la première fois, la voix authentique des croyants persé-



La Laure des Grottes à Kiev, confisquée en 1961, mais dont on espère la réouverture à l'occasion du millénaire. Le 21 octobre dernier, l'archevêque Fesdosî d'Astrakan a lancé, à ce sujet, un appel urgent à M. Gorbatchev.

cutés se fit entendre. Ce n'était pas un cri étouffé arraché à la souffrance, mais l'exposé nettement énoncé des bases d'un système équitable pour l'avenir.

Au début des années quatre-vingt, il a semblé que les dirigeants soviétiques qui se sont succédé s'employaient à étouffer même ces voix modérées. Mais aujourd'hui elles se font entendre de nouveau, maintenant que les plus actives d'entre elles ont été mises sur le devant de la scène par leur retour d'exil ou leur sortie de prison. Sauf apparition d'un nouveau Staline, il ne sera plus possible, pendant le second millénaire, de parler d'une « Eglise du silence ». Entre une répression sévère et un débat plus ouvert, il n'existe en réalité pas de moyen-terme.

En second lieu, la manière dont les Soviétiques ont traité l'Ukraine ne saurait être absente des pensées des chrétiens de Kiev. L'Ukraine est une nation – la plus grande nation du monde à être soumise à un pouvoir colonial. Dans les années trente, Staline a mis en œuvre un génocide systématique par la famine, une famine beaucoup plus terrible que tout ce que l'Ethiopie a pu subir au cours de ces dix dernières années. Dans les années quarante, il a procédé à la liquidation de l'Eglise catholique ukrainienne. Le patriarcat de Moscou a absorbé les survivants.

Bien que la mention de ces faits soit d'avance prohibée pour les célébrations du millénaire, un retour à l'équité s'impose également ici. Le régime soviétique n'a jamais autorisé la publication d'une seule Bible en langue ukrainienne, alors que cette langue est parlée par plus de trente millions d'habitants. Le centre des célébrations elles-mêmes est fixé à Moscou, alors qu'il revenait à Kiev. Les Biélorussiens, autre grande nationalité distincte, dont désavantagés par ce qui leur apparaît comme l'impérialisme, appuyé par le Kremlin, de l'Eglise orthodoxe russe.

Peut-être l'aspect le plus important est-il le moins définissable : l'immense pouvoir latent d'une organisation – si l'on peut l'appeler ainsi – qui compte au moins trente millions d'adhérents, et probablement au moins moitié plus et qui, selon le plan de Staline pour le vingt et unième siècle aurait dû disparaître mais qui est aujourd'hui présente partout plus fortement qu'auparavant, alors que la répression la rend souvent invisible.

Il est vrai que l'immense majorité de ces peuples ne s'exprime pas par la parole, pas plus que les milliers de membres de leur clergé. Néanmoins, comme M. Gorbatchev pourra s'en apercevoir, cela ne signifie pas qu'on peut les ignorer. Non seulement parce qu'ils constituent une grande partie d'une main-d'œuvre ouvrière avec laquelle il est essentiel de se réconcilier. Mais aussi parce qu'ils ne peuvent rester à jamais ignorants de leurs droits fondamentaux ni de leur place culturelle dans une société en développement, ni de leur rôle dans un monde en développement où tombent les frontières internationales et où ils ont à apporter une immense contribution au fleuve puissant du christianisme de l'avenir.

Plus le régime du Kremlin deviendra réaliste, plus tôt ces facteurs seront partie prenante d'une nouvelle réflexion dynamique.

(1) **The Untnowa Homeland**, éd. Mowbray, Londres 1978. Cet ouvrage est épuisé depuis longtemps.

(2) Pour une étude de la manière dont l'Etat a réduit les évêques au silence, comme de tous les autres aspects de la vie actuelle de l'Eglise orthodoxe russe, voir Jane Ellis, **The Russian Orthodox Church : A Contemporary History**, Croom Helm, Beckenham 1986. 531 pages.

(*) le Père Michael BOURDEAUX, prêtre anglican, est directeur général de Keston College, centre de recherche situé dans le Kent et spécialisé dans l'étude des communautés religieuses d'Union soviétique et d'Europe de l'Est.

Le réveil religieux en U.R.S.S. . . .

— par Bernard Dupuy —

Peut-on parler d'une « renaissance religieuse » actuellement en U.R.S.S. ? Certainement. Mais les autorités de l'Etat s'appliquent à déclarer qu'il s'agit d'une thèse qui fait plaisir aux chrétiens des pays capitalistes et qui n'a aucun fondement dans la réalité. Ce serait une belle illusion entretenue dans les milieux réactionnaires de l'Ouest.

Essayons de cerner les réalités. Il n'y a certes aucun mouvement de masse allant dans le sens d'un retour à la foi en U.R.S.S. aujourd'hui. Rien de comparable en tout cas à ce réveil qui s'était produit à la fin de la Seconde guerre mondiale quand le peuple russe, sortant de sa grande réserve, retrouva le chemin des églises. On s'aperçut alors que la foi avait survécu, plus qu'on ne croyait, à la Révolution. Des hommes, des femmes, révélaient que, pendant vingt-cinq ans, ils n'avaient cessé de prier, de croire, d'espérer, en dépit de la persécution et de l'apostasie déclarée et tant célébrée par les Bezbojniks. Des villages construisaient à leurs frais des églises. Staline laissait faire. Des monastères réapparaissaient dans les régions de l'Ouest.

Rien de tel aujourd'hui. Si renouveau il y a, c'est dans les classes cultivées. Il s'agirait plutôt d'un retour à la religion comme une question dont on se remet à parler ouvertement. Le tabou est levé, la peur vaincue aussi. Mais on parle autant des témoins de Jéhovah, de Krishna et de spiritisme que de la foi chrétienne. La science n'a pas évincé la religion et celle-ci est redevenue objet d'interrogation.

Dans le même temps, les milieux chrétiens éprouvent une aspiration à développer l'intelligence de leur foi. Ils se plaignent souvent de ce que les évêques et les prêtres ne font pas assez pour répondre à cette soif. C'est pourquoi beaucoup lisent ou relisent aujourd'hui les grands classiques de « l'époque d'argent » avec avidité. Ils étudient Soloviev, Berdiaev, Florenski. Ainsi naquirent le « Séminaire religieux et philosophique de Moscou » qui, jusqu'à son interdiction, fut animé par Alexandre Ogorodnikov, Vladimir Porech, Evgenii Vaguime, Boris Razveiev, Lev Regelson, Tatiana Chtchipkova (voir *Istina* 1981, pp. 265-

317), et des revues comme **Obchtchina** (Communauté) ou **Nadejda** (Espérance) et **Groupe 37** (revue du groupe de Leningrad).

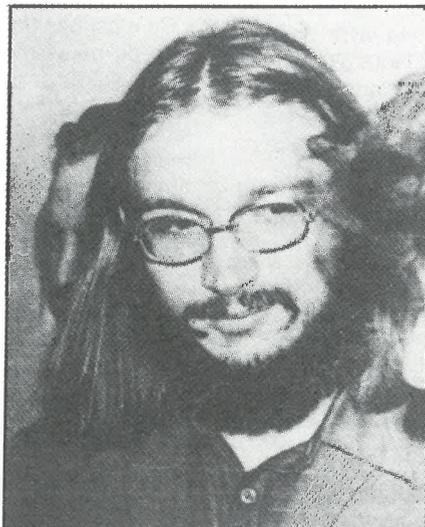
Nul n'a mieux décrit l'attente des chrétiens de Russie actuellement qu'Alexandre Ogorodnikov : « Sous nos yeux, l'Eglise orthodoxe outragée renaît de ses cendres et révèle un renouveau spirituel de la créativité qui ne s'éteint devant aucune terreur. Des paroles prononcées il y a des milliers d'années résonnent à nos oreilles comme si elles avaient été dites maintenant, alors que les idéologies élaborées il y a cent ans ne suscitent que l'ennui, se jettent hors de la conscience comme un bric-à-brac démodé. Nous n'avons pas de quartier général ni non plus de grandes salles de réunion ; notre mouvement est clandestin, il n'est enregistré nulle part, mais son existence apparaît clairement au regard de quiconque observe la vie sous les voûtes de l'église ou l'intense atmosphère des cercles religieux ou les prix élevés des publications religieuses ».

Comme aux premiers temps de l'Eglise, la foi sort de la persécution, du silence, de la purification née des doutes et de la certitude que l'avenir se forge dans les épreuves : « La Russie, qui a traversé l'épreuve de la terrible expérience de la violence, se prépare à sa dernière et grande Parole. Tous les fondements

mensongers, les erreurs sur lesquelles fut construite l'idéologie de l'**intelligentsia** russe antérieure ont été brûlés par le feu purificateur de la souffrance. Dans ce feu ont fondu toutes les tentations de la conscience démocratique contemporaine. C'est ainsi que s'est désormais ouverte une nouvelle profondeur religieuse. Du terrible abîme du péché et de la dissolution, nous crions : « Des profondeurs, je te crie, Seigneur !... Nous sommes les enfants d'une époque de transition, de rupture et de pressentiments. C'est à notre époque que s'accumule l'énergie de l'avenir, qu'elle se comprime comme un ressort pour bondir avec une impulsion nouvelle vers une nouvelle réalité ».

Les nouveaux convertis, ceux qui sont descendus dans les abîmes du système dans lequel ils ont été éduqués, sont ici les plus lucides. Certains se tournent vers l'Orthodoxie, mais d'autres deviennent catholiques, et les milieux les plus populaires dans les villes ou les campagnes se tournent surtout vers les baptistes, qui diffusent l'évangile et prêchent ardemment la parole de Dieu. Ceci inquiète parfois les milieux orthodoxes, qui y voient une mutation de la tradition russe, mais c'est, disent les chrétiens de Moscou, le « coup de pied de l'âne » qui nous réveillera dans notre foi.

Pour retrouver la tradition russe, déclare Vladimir Porech, l'un des chrétiens profonds et courageux dont la voix se fait entendre aujourd'hui, il faut apprendre à changer. L'Eglise orthodoxe, au cours de son histoire, a toujours fait preuve de servilité à l'égard de l'Etat. « Le malheur, déclare-t-il, c'est que nous n'avons connu que des ruptures, des révolutions, des situations extrêmes qui nous ont arrachés à nos racines profondes sans nous donner le temps d'évoluer ». Comment l'Eglise russe pourrait-elle définir, réclamer sa **perestroïka** ? A peine esquissée, celle-ci a toutes chances d'être qualifiée de « violation de l'ordre établi ». Voilà pourquoi ce qu'il faut acquérir d'abord, c'est le sens de la liberté, de l'échange, de la vérité, contre le consentement passif à l'immobilisme et au mensonge. Ce véritable éveil religieux ne fait que commencer, mais il est plein d'espérances.



Alexandre Ogorodnikov

Témoignages de chrétiens orthodoxes

Alexandre OGORODNIKOV :

« Deux facteurs qualifient notre situation particulière et caractérisent la particularité de notre époque :

- a) Le retour à la maison du père, le retour de la conscience chrétienne ;
- b) Le sentiment profond qui est nécessaire à notre conversion.

Nous, ex-révolutionnaires dans l'âme et marxistes de nationalité, fils prodiges après avoir rejeté nos sinistres divertissements, nous sommes retournés à la maison du Père, nous avons reconnu et partagé le destin commun de la Russie et maintenant nous éprouvons le terrible tourment de Gethsémani devant le Golgotha russe.

Nous avons trouvé la Russie. Comme des archéologues nous avons pu reconnaître les traits de l'histoire et de la culture religieuse russe à travers les falsifications et les interdictions. Le mystère de la présence et de la vie de l'Eglise en Russie s'est ainsi dévoilé à nous.

Et, maintenant, voici ce que nous croyons : l'Eglise russe, à travers notre conversion, nous conduira aux frontières d'une nouvelle vie bénie. A la place de l'internationalisme prolétarien, la Russie doit montrer un nouveau sens social conciliaire ou, comme dit A.I. Soljenitsyne, « une nouvelle élite pleine d'abnégation ».

La renaissance socio-religieuse est l'unique issue honorable par laquelle doit passer la solution de tous les maux de notre époque, époque fatidique non seulement pour la Russie, mais aussi pour le monde entier ».

(Extrait d'un texte de la revue « Obchtchina », paru dans la revue « Istina » 26 (1981), n^{os} 3-4, pp. 304-305).

VLADIMIR PORECH :

« Ce que les temps apostoliques ont apporté, c'est fondamentalement l'Annonciation. L'œuvre commune du temps nouveau, c'est la Transfiguration. Nous voulons vivre dans un monde autre que dans ce monde odieux ! Nous voulons sortir au plus vite de cette vie, sans la toucher autant que possible. Celui qui a découvert le lieu de la vérité – même s'il n'a pas pu personnellement à la coupe de la vérité – ne trouve plus de repos s'il ne marche vers elle de tout son être. Un de nos amis nous citait une parole de V. Rosanov : « Jésus m'est devenu si doux que le monde entier me semble amer ! ».

(Extrait d'un texte publié dans « Istina » 26 (1981) n^{os} 3-4, p. 309).

CORRESPONDANT ANONYME D'U.R.S.S. A L'A.C.E.R. (Action chrétienne des étudiants russes) :

« En ce moment beaucoup de choses convergent. Il y a l'anniversaire prochain du millénaire du Baptême de la Russie, les déclarations, les quelques pas faits par l'Etat en

faveur de la transparence et de la démocratisation de la société, l'influence politique de l'Eglise orthodoxe russe en Occident, les relations juridiques entre l'Eglise et l'Etat, et – peut-être est-ce là le principal – la quête spirituelle à l'intérieur de l'Eglise elle-même.

Beaucoup, sinon tout, dépend aussi de vous, l'Action chrétienne des étudiants russes. Réussirez-vous de nouveau, et peut-être même plus profondément encore, à mobiliser l'Occident, à l'amener à comprendre nos plans et nos problèmes, comme il s'est mobilisé pour la défense d'Alexandre Ogorodnikov ? ».

VADIM CHTCHEGLOV :

« De nombreuses organisations religieuses et sociales occidentales font en permanence un travail énorme et utile. Grâce à elles, la littérature religieuse publiée à l'Ouest arrive en permanence en U.R.S.S. Elle est ensuite diffusée par le « Samizdat ». Bien sûr, on peut souhaiter et espérer que l'expédition de littérature religieuse vers l'U.R.S.S. se fasse à l'avenir de manière plus organisée et mieux planifiée, et ne s'appuie plus exclusivement sur l'enthousiasme et le bénévolat de quelques-uns. Il y a en U.R.S.S. des croyants, et tout simplement des gens honnêtes qui accepteraient de prendre part à la diffusion de la littérature religieuse provenant de l'Ouest. Ils le feraient, de surcroît, de manière totalement désintéressée.

Il n'est pas inutile de laisser des livres dans les transports en commun, les magasins, les églises, lors de voyages en U.R.S.S., mais il est aussi important d'unir les efforts et les moyens de tous ceux qui participent à ce travail en Occident ».

(Texte paru dans « Istina » 32 (1987) n^{os} 1-2, p. 184).

CYRILLE GOLOVINE :

« Ce n'est pas dans la somptuosité du faste impérial, comme lors du neuvième centenaire, que l'Eglise russe va fêter le millénaire de son baptême, mais dans une « captivité babylonienne » purifiante pour elle, pleine non seulement de douleurs mais de la grande gloire d'une multitude de nouveaux martyrs et de confesseurs de la foi. Quelle autre Eglise a autant enduré pour le Christ en notre vingtième siècle ? Quel autre peuple a montré un tel attachement au Sauveur dans les longues et dures tribulations de ces années terribles ? Chaque orthodoxe accueillera cependant ce millénaire non pas avec le sentiment orgueilleux d'avoir accompli un exploit, ni dans un esprit de triomphalisme exacerbé, mais en suppliant humblement le Seigneur de pardonner à notre Patrie qui a tant souffert, tous ses péchés, qui ont provoqué la juste colère de Dieu, et de lui accorder, dans sa miséricorde, la guérison définitive de la terrible maladie qui épuise son peuple. Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de nous, pécheurs, et dans Ta miséricorde, ne nous abandonne pas ! ».

(« Arkhiv Samizdata », réf. n^o 5899 - 1987).

“ L'heure des changements fondamentaux a sonné . . . ”

déclare le Métropolite ALEXIS de Léningrad

Dans une interview accordée à la revue « Nouvelles de Moscou » (n° 38 (2140) du 20 septembre 1987), Mgr ALEXIS, métropolite de Léningrad et de Novgorod, évêque des diocèses de Tallinn et d'Estonie, président de la Conférence des Eglises européennes, membre de la direction du Fonds soviétique de la paix, déclare qu'à son avis, dans les relations actuelles entre l'Eglise Orthodoxe Russe et l'Etat, il n'y a pas de problèmes insolubles mais des questions qui attendent d'être résolues et dont la solution aurait une grande importance pour l'Eglise et pour toute notre société.

« Commençons », dit-il, « par ceci : bientôt tout notre peuple va célébrer le 70ème anniversaire de notre Etat. Cela signifie que la vie des ouailles, même les plus vieux croyants, s'est écoulée sous le régime soviétique. Ils ont été éduqués par le pouvoir des Soviétiques, ils sont soviétiques au sens plein du terme, citoyens de l'U.R.S.S. Un grand nombre de croyants sont vétérans du travail, anciens combattants, la majorité d'entre eux sont des travailleurs honnêtes et consciencieux. Il est d'autant plus regrettable que parfois, contrairement aux principes fondamentaux de notre Etat socialiste, ils soient considérés comme des « citoyens de seconde zone », et regardés avec suspicion et méfiance. Souvent les organes locaux empiètent sur la législation en vigueur sur les cultes, contre l'intérêt des fidèles. Plus ces incidents sont nombreux, et plus la propagande occidentale en profite pour s'y accrocher et les exploiter à ses fins. De ce fait, je crois qu'on devrait respecter plus strictement la législation actuelle au sujet des cultes ».

Cette législation, remarque Mgr ALEXIS, remonte au décret de 1929, légèrement modifié en 1975, mais « la pratique réelle des rapports entre l'Eglise et l'Etat a déjà crevé le cadre de cette législation ».

Quant à la « restructuration », poursuit le métropolite, « j'en suis un partisan résolu. Je suis satisfait parce que l'heure des changements fondamentaux a sonné dans notre société. Le devoir moral de chaque Soviétique est de donner toutes ses forces et toutes ses aptitudes à la réorganisation . . . Nous renonçons à la politique égoïste à l'égard des générations à venir en nous souciant de ce que nous leur laissons en héritage sur terre ; nous avons

convenu que l'économie est inséparable de la morale.

Dans cette optique, une portée toute particulière revient au dialogue entre les croyants et les athées, dialogue qui se poursuit dans notre société depuis 70 ans déjà. Il ne s'est pas toujours développé de façon calme. Aujourd'hui, les deux parties ont un intérêt vital en ce qui concerne une coopération pratique et la discussion des problèmes qui se posent devant notre société à l'étape nouvelle. Dans une société qui fut la première à s'engager dans la voie socialiste, ce dialogue entre fidèles et athées revêt une portée exceptionnelle non seulement pour notre pays mais aussi pour l'humanité entière.

Le dialogue implique polémique et critiques. Mais, sans m'opposer pour autant à la politique d'athéisme comme telle, je tiens à spécifier que nous voudrions qu'elle soit honnête ». Et il souligne l'importance de toute information objective.

« Actuellement », ajoute Mgr ALEXIS, « les croyants et les athées, citoyens de notre pays, travaillent côte à côte pour le bien de leur patrie, pour la sauvegarde de la paix sur la planète, ils cherchent à contribuer à atteindre les objectifs fixés par nos dirigeants en vue de reconstruire et de démocratiser notre société. Connaître la vie de l'Eglise dans le contexte de la réalité socialiste permet de voir que la conscience chrétienne n'éloigne pas l'individu de l'existence

laïque, mais par contre le bénit pour servir la société entière.

L'impératif urgent de nos jours consiste à mobiliser toute notre société à résoudre le problème capital de l'époque actuelle : préserver la paix sur notre planète. L'avenir du genre humain en dépend. La coopération pratique des représentants de toutes les religions avec les athées, pour atteindre cet objectif cardinal, a une importance vitale ».

Le métropolite pense que « dans ce monde complexe et diversifié, la religion représente l'une des plus importantes forces morales. Si l'on additionnait les effectifs des croyants des principales religions mondiales, cela nous ferait non même des millions mais bien des milliards. Les Eglises chrétiennes occupent aujourd'hui une position active dans maintes questions préoccupant l'humanité de nos jours ».

« Je crois », dit Mgr ALEXIS, « que l'Eglise a des choses à dire à l'homme moderne. La tradition chrétienne s'oriente vers la personnalité humaine dans son individualité et dans sa responsabilité morale. L'Eglise peut opposer à l'expansion de la culture de masse le richissime héritage spirituel des siècles révolus ; à l'attitude de consommateur, elle oppose l'appel à servir pour le bien de nos prochains ; au culte de la violence, de la cruauté et de la guerre, le sermon de l'amour d'autrui et de la paix dans le monde ».

SESSION ŒCUMÉNIQUE

animé par l'AMITIE - RENCONTRE ENTRE CHRÉTIENS

du 18 au 25 août, au Centre Jean XXIII à ANNECY,
sur le thème « REDECOUVRONS LE MYSTÈRE DE LA TRINITÉ »

PRIÈRE - ÉTUDES BIBLIQUES - EXPOSÉS - DÉBATS avec les intervenants suivants :

- Pasteur F. BARRE (Meudon)
- Père Dan CIOBOTEA (Institut Œcuménique de BOSSUET).
- Père Ph. FERLAY (Lyon).
- Pasteur A.-G. MARTIN (Nîmes).

Deux visites sont prévues :

- l'une au Centre Orthodoxe de CHAMBESY (près de Genève) ;
- l'autre au CONSEIL ŒCUMÉNIQUE DES EGLISES A GENEVE, suivie d'une rencontre avec la FRATERNITE ŒCUMÉNIQUE d'ETOY (Suisse).

Renseignements et inscriptions : Jeanne CARBONNIER,
13, rue des Pleins Champs - 76000 ROUEN

Nous quittons la clandestinité, mais...*

Le président du Comité des catholiques ukrainiens, qui se trouve en exil, Iosif Terelya, a été reçu par Jean-Paul II, le 7 novembre. Leur entretien a duré quarante minutes. A la suite de cette visite, Terelya a annoncé que des contacts entre le Saint-Siège et Moscou (déjà en cours par divers canaux) seraient renouvelés dans quelques mois. Ils ne concerneraient pas seulement l'Eglise catholique ukrainienne de rite oriental, mais aussi les catholiques orientaux russes qui ont besoin de hiérarques.

Citant les autorités soviétiques d'Ukraine, Terelya a indiqué que les conversations entre le Saint-Siège et le Kremlin pourraient avoir lieu dans un pays neutre : la Suisse ou l'Autriche. Une « médiation » polonaise n'est pas à exclure.

Iosif Terelya a annoncé que le cardinal Lubatchivsky, archevêque de Lwow et chef en exil de l'Eglise ukrainienne (qui a adressé en octobre un appel à l'épiscopat polonais, puis en novembre, au patriarcat orthodoxe russe, leur offrant le pardon des Ukrainiens et demandant pardon pour les torts mutuels), prépare un mémorandum destiné à Mikhaïl Gorbatchev concernant son Eglise, réfugiée dans la clandestinité, après avoir été intégrée de force, en 1946, à l'Eglise orthodoxe russe.

Votre témoignage, Iosif Terelya, semble indiquer que le Kremlin est plus enclin à négocier votre légalisation que le patriarcat de Moscou « qui ne veut pas en entendre parler »...

Le pouvoir soviétique cherche actuellement un moyen d'apparaître dans l'arène internationale la tête haute. En ce qui concerne l'Eglise orthodoxe, notre légalisation lui pose d'importants problèmes économiques, sociaux et politiques qu'elle n'est pas prête à affronter. Economiques, d'abord : la grande masse de ses fidèles vivent en Ukraine. Les principaux revenus de l'Eglise orthodoxe viennent d'Ukraine occidentale. Du jour où nous serons légalisés, elle en perdra beaucoup, car des fidèles reviendront à l'Eglise ukrainienne catholique de rite oriental. 85 % des paroisses orthodoxes sont en Ukraine, et 15 % seulement en Russie, Biélorussie et Moldavie.

Problèmes sociopolitiques ensuite : un jour, des officiels soviétiques nous ont dit : « Vos ennemis les plus acharnés, ce sont ceux des vôtres qui se sont soumis, en 1946, à l'Eglise orthodoxe et qui occupent aujourd'hui des postes dans sa hiérarchie (métropoles, chancelleries à Moscou, éparchies, par exemple à Saratov...) ». Et puis, il y a ce lien de l'Eglise orthodoxe avec le pouvoir séculier sous toutes ses formes, y compris parfois le renseignement ou le KGB.

Y a-t-il alors un conflit entre le Kremlin et le patriarcat au sujet de votre Eglise ?

Pas un conflit. Une simple divergence de vues. Le Kremlin, lui, n'a qu'une proie à perdre, sans plus... D'autre part, le patriarcat obéira au Kremlin. Philarète, l'exarque de Kiev, nous a déjà reconnus officiellement au cours d'une conférence de presse en octobre...

Officiellement ?

Oui. Il a déclaré : « Cette Eglise existe. Elle a ses évêques, quelques milliers de fidèles (en fait quelques millions). Elle a le droit de fêter avec nous le millénaire du baptême de la Rus ». Dix jours plus tôt, la radio de Kiev m'avait traité de « criminel ». Puis, Philarète a dit que j'étais un « bon chrétien ». Ça bouge visiblement au sommet.

Alors, il y aura légalisation ?

Nous croyons que oui. Les Russes vont marchander. Ce sera une monnaie d'échange... Le Congrès américain possède trois volumes de documentation sur 60 000 familles de chrétiens soviétiques qui veulent émigrer, car elles ne peuvent plus vivre dans ce « pays de Satan »... Nous avons déjà quitté la clandestinité, mais une partie de notre Eglise restera dans les catacombes. Vous imaginez la situation de tous les fonctionnaires du parti, de l'Etat et du KGB – notamment en Transcarpathie où, comme en Pologne, 95 % de la

population est croyante – qui pratiquent clandestinement leur foi dans notre Eglise ! Ils ne sortiront pas au grand jour !

Quelles sont vos relations avec les catholiques latins ?

En Transcarpathie, les deux clergés tiennent bon ensemble. Les relations sont quelquefois tendues en Ukraine occidentale (Galicie), mais à Lwow, ça va bien. Seulement, les Russes cherchent toujours à faire naître des tensions entre Ukrainiens et Polonais. Alors, il y a des provocations grossières. Une personne fait ou dit quelque chose, et le bruit se répand : « Les Polonais, etc. », vieille méthode. Grâce à Dieu, la Transcarpathie plus européenne a donné le ton, un ton spirituel à la Galicie toujours un peu nationaliste dans les relations avec les catholiques latins.

Qui a décidé de votre exil ?

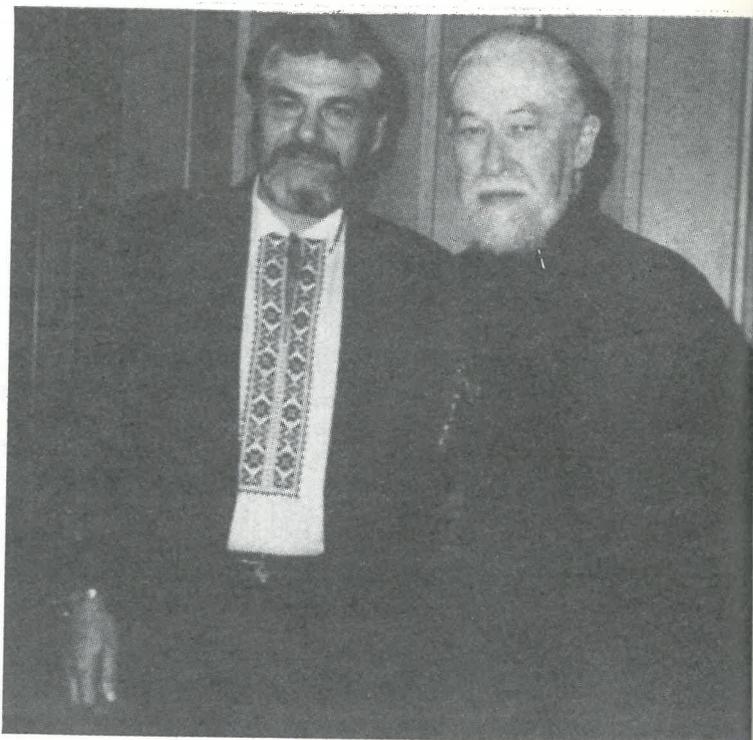
Gorbatchev personnellement, je crois. L'ambassade soviétique à Ottawa m'a dit que les autorités ne donneraient pas à l'Occident la joie de me voir privé de ma citoyenneté. Au contraire, elles renouvelleront mon passeport dans trois mois, et m'inviteront officiellement en été 1988 aux célébrations du millénaire en Ukraine. « Comme ça, m'a-t-on dit à l'ambassade, tu pourras te rendre compte personnellement si la Perestroïka avance ou non ».

Vous irez ?

Bien sûr. Ma femme et mes enfants sont à l'abri. J'irai. S'ils m'arrêtent, le monde verra comment ils agissent. Il y a des choses auxquelles on n'a pas le droit de renoncer. Les gens attendent.

Recueilli par Alexandra Viatteau

(*) Interview parue dans « La Croix » du 22-23 novembre 1987.



Iosif Terelya (à gauche) avec le cardinal Lubatchivsky, à Rome, en novembre dernier.

LES TÉMOINS DE LA FOI AU XXÈME SIÈCLE

par Nicolas Lossky*

Parler des témoins de la foi au XXème siècle dans la perspective du Millénaire du christianisme russe est une véritable gageure. En effet, ces témoins sont si nombreux et divers, qu'il est tout simplement impossible, dans le cadre d'une brève communication, de couvrir un champ aussi vaste. Pour être honnête, il faudrait rendre justice aux représentants de toutes les formes de christianisme (Orthodoxe, Catholique de rite latin et de rite byzantin, issus de la Réforme), auxquels on pourrait également ajouter certains non-baptisés qui sont néanmoins des témoins d'un certain christianisme de fait, « pratique » en quelque sorte. Il faudrait des heures pour parler de tout.

Un choix s'impose donc de toute évidence. C'est par conséquent, uniquement par nécessité et non par désir d'occulter que je me limiterai à ce qui m'est le plus familier : l'Eglise orthodoxe. Cependant, cette dernière, elle aussi, mériterait de très longs développements. Je me contenterai de quelques considérations sur ce qui me paraît le plus essentiel.

Avant tout, il me semble nécessaire d'attirer l'attention sur l'un des événements majeurs de l'histoire mondiale du XXème siècle, la Révolution bolchévique d'octobre 1917 que tout le monde connaît. Il s'agit donc, bien entendu, d'attirer l'attention sur certains aspects très spécifiques de cet événement. Il s'agit, on l'aura compris, de la fin brutale et sanglante d'une situation multiséculaire qui, aux yeux de beaucoup d'orthodoxes, était devenue en quelque sorte la situation **normale** d'existence de l'Eglise : la situation impériale ou l'existence de l'Eglise au sein d'un empire chrétien. Certes, dans la très riche renaissance chrétienne qui naît dans l'Orthodoxie russe vers le milieu du XIXème siècle et ne cesse de se développer jusqu'au Concile de 1917, des théologiens ont déclaré dès le tout début du XXème siècle que l'Eglise n'était pas liée à une seule forme d'existence terrestre. Mais ce n'était pas une idée largement reçue, voire même envisagée par l'ensemble de la conscience orthodoxe. En d'autres termes, l'effondrement soudain d'une situation portant en elle au moins la possibilité de tendre vers l'idéal de la fameuse symphonie byzantine, a posé à la conscience orthodoxe une série de questions d'une importance capitale. J'en retiendrai deux. La première et la plus immédiate, à un niveau presque superficiel, est



celle-ci : l'Eglise est-elle oui ou non liée (presque jusqu'à l'identification) à l'idéal de la symphonie byzantine ? Pour l'immense majorité, la réponse a été tout naturellement négative, l'Eglise n'étant pas de ce monde bien que dans le monde. Mais la même question devient un peu moins simple dans le contexte précis de la Révolution de 1917 et de ses conséquences immédiates pour l'Eglise et tout particulièrement pour l'Eglise orthodoxe russe. En effet, elle se trouva très vite, dès le début des années 20, confrontée à un état fondé sur une idéologie dont l'un des dogmes fondamentaux était (et demeure jusqu'à ce jour) que l'homme nouveau, communiste, devait accéder à un état de liberté totale par rapport à toute croyance religieuse. En conséquence, l'athéisme du nouvel état, étant un athéisme militant, il est de nature quasi religieuse et il ne s'agit pas d'une religion tolérante pour les autres. La persécution de l'Eglise commence donc très tôt. Cette persécution est tout spécialement dirigée contre l'Eglise orthodoxe russe car, aux yeux du nouveau régime, non seulement elle est « rétrograde » en tant que porteuse des vieilles superstitions dont le peuple doit être libéré, mais encore elle est structurellement, institutionnellement, une survivance, un vestige de l'Ancien Régime au sens le plus concret du terme (le Saint Synode n'était-il pas depuis Pierre le Grand un département, un ministère de l'Etat ?). Cette Eglise, plus que toute autre, doit donc disparaître à un double titre. D'où la persécution que tout le monde connaît.

La question de la non identification avec une situation impériale devient donc plus complexe : l'Eglise peut-elle exister dans un état qui a pour but avoué de la détruire ? Autrement dit, si l'on dit que l'Eglise n'est identifiable à aucun système socio-politique et qu'elle est par conséquent susceptible d'exister sous n'importe quel système socio-politique, qu'elle a même le devoir d'exister là où la Providence l'a placée, y a-t-il une limite ? Et à quel prix peut-elle exister dans un état dont l'idéologie implique sa persécution et sa mise au silence ? En d'autres termes encore, **comment** l'Eglise peut-elle exister prisonnière d'un univers concentrationnaire (qui se développera très vite sous Staline, mais j'ajouterai que la situation d'otage pour l'Eglise n'a pas cessé avec la mort de celui-ci) ?

La réponse à cette question a été donnée par le Patriarche Tikhon (Encyclique du 25 septembre 1919, Encycliques du 28 juin et du 15 juillet 1923) et par le futur Patriarche Serge en juin 1927 (1), qui ont tout deux déclaré qu'il était possible d'être chrétien et citoyen loyal de l'URSS. Ajoutons que le Métropolitain Serge a toujours clairement affirmé que tout en étant loyal, en tant que citoyen, un chrétien ne pouvait, en aucun cas, être communiste ou d'idéologie marxiste (la conception marxiste de l'homme étant incompatible avec le christianisme).

Cette réponse a entraîné, comme on sait, bien des controverses et bien des malentendus. A l'étranger surtout, mais aussi en Russie même, surtout pour cette dernière après la persécution ouverte et sanglante de l'Eglise, à l'époque de laquelle cette manière d'être témoin de la foi a été formulée, se soit transformée en une persécution feutrée, insidieuse, presque invisible (en tous cas difficilement discernable pour des yeux étrangers non avertis) et qui consiste entre autres choses à exploiter l'Eglise. En effet, chaque fois que le pouvoir soviétique a eu pour une raison ou pour une autre, besoin de « retrouver » et de mettre l'accent sur le passé « national », l'Eglise, foyer de superstition et survivance de l'Ancien Régime, devient gardienne des trésors du glo-

(*) Professeur à Paris X - Nanterre.

(1) Voir sur ce point Dimitry Pospelovskiy, **The Russian Church under the Soviet Regime 1917-1982**, Saint Vladimir's Seminary Press, New York, 1984, pp. 39, 59, 67.



Le Patriarche Tikhon

rieux passé culturel et défenseur de certaines valeurs morales. La formule des Patriarches Tikhon et Serge était comprise par eux comme une voie étroite, ascétique, à la limite de l'impossible, exigeant à chaque instant une réévaluation en fonction d'une situation historique qui évolue. Autrement dit, tout le contraire d'une formule qui permet de s'installer confortablement dans une certitude une fois pour toutes acquise. Cela demande une vigilance peu commune pour pouvoir toujours répondre à la question entraînée par leur réponse et qui est la deuxième que je retiens parmi les nombreuses soulevées par la Révolution pour la conscience orthodoxe : quelle loyauté ? Quelle est sa nature dans un état « religieusement athée » ? Quelle est sa limite à chaque instant de l'histoire ?

Les Patriarches Tikhon et Serge ont, en leur temps, inauguré une voie étroite et difficile. Mais la tentation peut exister de tomber dans une interprétation simplifiante de cette loyauté et de tendre vers une situation d'installation. Plus exactement, les circonstances historiques évoluant, loyauté peut signifier des choses nouvelles pour certains : par exemple, exiger, souvent au prix de sa liberté, voire de sa vie, que la religion soit traitée autrement qu'elle ne l'a été depuis 70 ans, que l'Eglise ait le droit reconnu d'enseigner, de catéchiser, qu'elle ait une existence légale véritablement respectée par la jurisprudence (et non seulement la législation), etc.

Ceux qui témoignent de la foi de cette manière, en payant de leur personne, tout naturellement, ont tendance à accuser les autres de servilité, c'est-à-dire ceux qui comprennent la loyauté comme une nécessaire acceptation de

la situation d'emprisonnement qui consiste, par exemple, à faire les déclarations exigées par l'Etat sur les problèmes internationaux ou autres (une autre façon de payer de sa personne moins spectaculaire et moins glorieuse). Et les « dissidents » ont tendance à accuser le Patriarche Serge d'être responsable de cette « servilité ». Quant à ceux - il y en a quelques-uns sans date - qui oublient la vigilance ascétique à propos de la loyauté et ont tendance à la confondre avec la complaisance sinon la servilité, ceux-là accusent les témoins de la foi par la violation du silence d'être des révolutionnaires dont l'action risque d'être moins ecclésiale que politique.

Il ne nous appartient pas, à nous occidentaux qui vivons dans une liberté dont nous ne savons souvent pas apprécier la valeur, de porter des jugements et dire qui a raison et qui a tort, ou plutôt, qui sont les seuls ou les vrais témoins de la foi aujourd'hui. Souvent, nous avons tâté fait de venir proposer une solution de type « Y'a qu'a »...

Le christianisme russe (et l'Eglise orthodoxe en particulier) est plein de tensions aujourd'hui. Au milieu de ces tensions, tous ceux qui sont ouvertement ou discrètement des hommes et des femmes de bonne volonté (et ils sont nombreux dans tous les courants) sont des témoins de la foi dans notre XXème siècle finissant.

Le témoignage à mon sens le plus profond, le plus durable, le plus orthodoxe (au sens non confessionnel du terme) est celui de ces hommes et de ces femmes qui, arrêtés, torturés, bafoués, privés de tout ce qui représente le minimum de la dignité humaine, ont découvert à travers ces épreuves la vraie liberté par le renoncement à ce dont on les prive (nourriture, boisson, chaleur, liberté de mouvement, sommeil, etc...). Renonçant volontairement à ce que l'on enlève, ils accèdent à la vie libre de véritables personnes, c'est-à-dire qu'ils entrent dans la voie de la libération par rapport à tous les déterminismes de la nature humaine. Ces gens, dont certains sont Orthodoxes, Catholiques, Baptistes, Pentecôtistes, d'autres non chrétiens, sont les témoins vivants de ce que la théologie orthodoxe, surtout au XXème siècle, enseigne sur l'anthropologie à la lumière de l'humanité déifiée du Christ, sur la notion de personne comprise comme l'irréductibilité à la nature humaine, la liberté par rapport à tous ses déterminismes. Ils sont un exemple éclatant du véritable but de la vie monastique. D'une certaine façon, secrète et anonyme, ils entrent dans la communion de tous les saints de la terre de Russie, fêtés le deuxième dimanche après la Pentecôte.

BIBLIOGRAPHIE*

1) Sur l'histoire de la Russie

Basile Klutchevsky, **Histoire de la Russie**, trad. par Constantin Andronikov, Paris, éd. Gallimard, 1956 (grand ouvrage classique, mais datant du début du siècle).

Pierre Kovalevsky, **Manuel d'histoire russe**, Paris, éd. Payot, 1948.

Pierre Kovalevsky, **Atlas religieux et culturel de la Russie et du monde slave**, Paris, éd. Elsevier, 1961.

J. N. Danzas, **Itinéraire religieux de la pensée russe**, Paris, Istina, 1935 (Par une chrétienne russe, témoin direct, qui fut déportée).

Pierre Pascal, **Histoire de la Russie des origines à 1917**, Paris, P.U.F., 1966.

Michel Evdokimov, **Pèlerins russes et vagabonds mystiques**, Paris, éd. du Cerf, 1987.

2) Sur le baptême de Vladimir et les origines de la Russie :

L. de Elissalde Castremont, **Histoire de l'introduction du christianisme sur le continent russe. Vie de sainte Olga**, Paris, éd. Douniol, 1879.

René Marichal, **Premiers chrétiens de Russie**, Paris, éd. du Cerf, 1966.

(Les sources russes : traduction en français des textes les plus célèbres, tirés de la « Chronique des temps passés », de la « Chronique de Novgorod », du « Sermon sur la loi et la grâce » du moine Hilarion, etc).

VI. Vodoff, **Naissance du christianisme. La conversion du prince Vladimir de Kiev (988) et ses conséquences**, Paris, éd. Fayard, 1987 (Ouvrage scientifique de premier ordre, conduit de main de maître, avec une bibliographie intégrale et classée).

Maryse Dennes, **Le baptême de la Russie. Mille ans de foi chrétienne**, Paris, éd. de la Nouvelle Cité, 1987 (Vision spirituelle et analyse en profondeur des origines et de l'histoire du christianisme russe. De lecture aisée).

P. Jean Meyendorff, **Byzantium and the Rise of Russia, a Study of Byzantino-Russian Relations in the Fourteenth Century**, Cambridge, 1981.

3) Sur les chrétiens en URSS depuis 1917 et le réveil religieux :

Nicolas Berdiaev, **Les sources et le sens du communisme russe**, Paris, éd. Gallimard, 1951.

Alexandre Koyré, **La philosophie et le problème national en Russie au début du XIXème siècle**, Paris, Champion, 1929.

Nikita Struve, **Les chrétiens en URSS**, Paris, éd. du Seuil, 1963 (Fondamental. Histoire de la persécution et du rassemblement de l'Eglise).

Hélène Iswolsky, **Femmes soviétiques**, Paris, éd. Desclée de Brouwer, 1936.

Hélène Iswolsky, **Christ in Russia. The History, Tradition and Life of the Christian Church**, New York, 1960 (ouvrage important).

Dimitri Doudko, **L'espérance qui est en nous**, Paris, éd. du Seuil, 1976.

Lev Regelson, **Tragedia russkoj tserkvi 1917-1945**, Paris, Y.M.C.A. Press, 1977 (en russe).

Tatiana Goritcheva, T. Momonova, etc., **Femmes et Russie 1980**, Paris, éd. des femmes, 1980.

La situation religieuse en URSS : l'ère Gorbatchev, Coll. « Liberté religieuse et défense des Droits de l'homme » n° X Fascicule spécial de la revue Istina 1987, 1-2 (Centre d'études Istina, 45, rue de la Glacière, 75013 Paris. CCP Paris 19 303 52 P, Franco 95 F). Voir les fascicules de la même collection : sur l'URSS (n° I), sur « URSS et Roumanie » (n° IV), « L'Etat et la religion en URSS » (n° VI et VII). (Etudes importantes. Textes et documents traduits et commentés. Nombreux numéros encore en vente).

Aide aux croyants de l'URSS. Bulletin de l'ACER (Action chrétienne des étudiants russes), 91, rue Olivier de Serres, 75015 Paris.

(*) Etablie par le Père Bernard DUPUY.

par Jérôme Cornélis

LA DOUZIÈME CONFÉRENCE DE LAMBETH

Du 16 juillet au 7 août va se réunir la conférence de Lambeth qui rassemble tous les dix ans à l'invitation de l'Archevêque de Cantorbury tous les évêques des Eglises en communion avec son Siège. Dans l'histoire de la Communion anglicane, ces Conférences de Lambeth – la première se tint en 1867 – ont non seulement favorisé la cohésion entre les Eglises locales mais aussi servi leur projet œcuménique. Et déjà, lors de la troisième Conférence de Lambeth en 1888, le rapport sur la « Home-réunion » ou rétablissement de l'union dans le monde chrétien de langue anglaise présentait la première tentative œcuménique en vue de relations à poursuivre ou à créer avec toutes les traditions chrétiennes dans leur diversité.

Cette universalité de la préoccupation œcuménique incluant donc en principe l'Eglise catholique au moment où celle-ci était réticente, a culminé dans le fameux Appel de Lambeth en 1920. Analysant ce manifeste dans son étude sur « La Communion anglicane et l'œcuménisme », W.H. Van de Pol écrit que la première qualité de l'Appel de Lambeth est « un profond réalisme ». En effet, il tient compte de la situation concrète dans laquelle se trouve l'ensemble du monde chrétien ; il s'efforce par ailleurs de proposer des moyens pratiques et adéquats pour parvenir à l'Unité. C'est pourquoi il s'adresse à tous les chrétiens appartenant à toutes les Eglises sans exception. Comme le texte le déclare explicitement, il s'agit donc de « tous ceux qui croient en Notre Seigneur Jésus-Christ et qui ont été baptisés au nom de la Sainte Trinité, possédant ainsi la qualité de membres de l'Eglise universelle du Christ qui est son Corps ». L'Appel propose naturellement le « Quadrilatère de Lambeth » comme base d'un éventuel dialogue entre Eglises, mais avec des propositions nouvelles et originales en vue de la reconnaissance des ministères.

La place nous manque ici pour évoquer l'apport œcuménique des Conférences de Lambeth au cours des dernières décennies et leur rôle dans le rapprochement entre la Communion anglicane et les autres Eglises chrétiennes. Avec l'Eglise catholique, un pas décisif fut fait avec la rencontre historique entre le Dr Ramsey, archevêque de Canterbury et le pape Paul VI en 1966 où fut décidée l'ouverture d'un dialogue officiel qui s'est poursuivi dans une Commission mixte internationale, l'ARCIC, dont les travaux ont abouti à d'importants textes d'accord sur l'Eucharistie (1971), les ministères et l'ordination (1973) et l'autorité dans l'Eglise (1976 et 1981).

Au sujet de la dernière Conférence de Lambeth en 1978, Suzanne Martineau a rappelé ici-même son impact œcuménique (cf. U.D.C. n° 32, pp. 42-43). Pourtant, déjà la question de l'ordination des femmes, nouvel obstacle dans les relations avec les Eglises catholique et orthodoxe, y fut agitée. On sait que la Conférence a demandé à une écrasante majorité que chaque Eglise membre ait la liberté de prendre sa propre décision, sans oublier le poids que cela peut avoir sur toute la Communion anglicane. Comme on le sait, la position de l'Eglise Catholique n'a pas changé sur ce problème (cf. l'échange de lettres entre le pape et l'archevêque de Canterbury, U.D.C.

n° 64, pp. 44-45). Lors du dernier Synode de l'Eglise anglicane en février dernier, le Dr Runcie a souhaité que l'Assemblée ne prenne aucune décision pouvant entraver le dialogue avec les autres provinces de la Communion anglicane.

Depuis la dernière Conférence de Lambeth, de nouveaux progrès ont été accomplis, c'est ainsi que l'ARCIC a publié son Rapport final en 1982 en le soumettant à l'appréciation des deux Eglises qui furent invitées à envoyer leur réponse. Dans le cas des Anglicans, chacune des vingt-sept Eglises autonomes doivent émettre leur opinion avant la Conférence de Lambeth en 1988 où sera exprimé le consensus de la Communion. Les évêques réunis à Lambeth ne décideront pas ce que l'opinion anglicane doit être, mais tâcheront de discerner en quoi consiste la réponse anglicane. A cette prochaine Conférence de Lambeth, quatre grands problèmes seront examinés par les participants : les relations œcuméniques ; la mission chrétienne et le ministère dans l'Eglise ; la dogmatique et la pastorale ; le christianisme et la société.

Lors de la rencontre de Jean-Paul II et du Dr Robert Runcie à Cantorbury en mai 1982, une nouvelle Commission, l'ARCIC II, fut nommée pour la poursuite du travail. En septembre 1986, elle publiait une déclaration commune : « Le salut et l'Eglise » sur la question de la justification qui a été centrale pour la Réforme. Le but assigné à l'ARCIC II est la réconciliation des ministères et c'est ici sans doute qu'il y a des éléments nouveaux de progrès en faveur d'une réévaluation des ordinations anglicanes déclarées nulles par la bulle « Apostolicae Curae » (1896). Nous avons mentionné ici même la lettre du cardinal Willebrands aux deux co-présidents d'ARCIC II (cf. U.D.C. n° 63, p. 47). Bien que le cardinal n'envisage l'effet d'une réévaluation des ordinations anglicanes que sur les ordinations futures, son propos ouvre la voie à une révision que la prochaine Conférence de Lambeth pourrait rendre décisive en entérinant l'approbation du Rapport final de l'ARCIC (cf. l'article du Père B. Zobel : « Vers une réévaluation des ordinations anglicanes ? » dans « Etudes », octobre 1987, pp. 381-392).

A l'ouverture de cette douzième Conférence de Lambeth, le Dr Robert Runcie, archevêque de Canterbury et président de la Communion anglicane, prononcera un important discours sur « la nature de l'unité que nous cherchons ». Trois personnalités des autres Eglises chrétiennes ont été invitées à réagir à ce discours, parmi lesquelles, pour l'Eglise catholique romaine, le Père Pierre Duprey, secrétaire du Secrétariat pour l'Unité des Chrétiens. Tous les travaux de la Conférence seront d'ailleurs suivis par des observateurs des autres Eglises, dont trois catholiques. Il va sans dire que ces travaux passionneront les chrétiens de toutes les Eglises, tant leur impact œcuménique promet d'être considérable.

OCTOBRE

LA VII^{ème} ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU SYNODE DES ÉVÊQUES

A ROME, le 1er octobre, s'est ouverte la VII^{ème} Assemblée générale des évêques sur le thème : « La vocation et mission des laïcs dans l'Eglise et dans le monde vingt ans après le Concile Vatican II ». Les travaux synodaux qui ont duré tout le mois d'octobre ont abouti à un ensemble de 54 propositions remises au Pape pour la préparation du document post-synodal. Parmi ces propositions, il y en a deux qui concernent l'œcuménisme. La proposition 30 sur la « force du témoignage missionnaire » déclare que « les divisions entre les chrétiens sont un obstacle à l'évangélisation » et exhorte fidèles et pasteurs à promouvoir l'unité des Chrétiens. La proposition 31 sur « l'œcuménisme au concret » déclare : « L'action en faveur de la justice et des Droits de l'homme est non seulement renforcée par l'action unanime et le témoignage de tous les chrétiens, elle contribue aussi à la promotion de l'unité chrétienne. L'œcuménisme n'est pas seulement un sujet académique ; il devient une réalité vivante lorsqu'il touche des questions qui intéressent véritablement la vie de tous, par exemple lorsque les chrétiens collaborent contre les maux de la pauvreté, du chômage, de l'insuffisance de logements, des conditions injustes du travail des hommes et des femmes. C'est sur ces plans que, pour beaucoup d'hommes aujourd'hui, la Bonne Nouvelle de l'Évangile devient réelle ».

Ces excellentes propositions n'ont pas empêché nombre de journalistes et chroniqueurs de reprocher au Synode « la mise au pain sec de la presse », comme l'écrit Georges Mattia dans « La Croix » et surtout « l'absence de tout observateur non catholique au Synode ». Ce dernier point est d'autant plus regrettable que des protestants et des orthodoxes avaient manifesté le plus grand intérêt pour cette réunion d'évêques. C'est ainsi que le pasteur Jacques Stewart, président de la F.P.F., déclarait à Bernard Le Léannec du journal « La Croix » (du 13 octobre 1987) : « Je me réjouis de la convocation de ce Synode qui permet le partage des différentes orientations théologiques et spirituelles au sein de l'Eglise catholique. Un protestant réagit d'autant plus positivement à ce qui se passe à Rome que les Synodes tiennent dans le protestantisme une place déterminante ». (Cf. la D.C. n° 1951, p. 1095).

UNE DÉCLARATION COMMUNE DU PAPE COPTE ET DE L'ARCHEVÊQUE DE CANTORBURY

AU CAIRE, le 1er octobre, le Dr Runcie, archevêque de Canterbury et le pape copte Shenouda III ont publié une « déclaration commune » indiquant qu'ils partagent « une foi fondamentalement commune ».

La déclaration de l'archevêque de Canterbury Robert Runcie et du pape copte Shenouda III a été publiée à l'issue de la visite du premier en Egypte. Après avoir cité le texte de 381 sur le Credo de Nicée, les deux responsables ont ajouté une confession commune sur l'humanité et la divinité de Jésus Christ, sujet historiquement compris comme reflétant une importante différence théologique entre l'orthodoxie orientale et la plupart du reste de la chrétienté.

La déclaration commune se réfère également à un nouveau « forum pastoral » de discussion afin que « les difficultés existantes sur la doctrine et la pratique du baptême puissent être surmontées, de même que d'autres différences de foi et de vie sacramentelle qui pourraient empêcher le rapprochement des relations et la communion suprême entre nos deux Eglises ».

RENCONTRE DU COMITÉ MIXTE ORTHODOXE - PROTESTANT

A CHATENAY-MALABRY, les 5 et 6 octobre, une trentaine de théologiens protestants et orthodoxes (dont deux femmes) se sont retrouvés pour leur réunion annuelle.

Depuis 7 ans, en effet, orthodoxes et protestants de France se retrouvent pendant deux jours pour approfondir la connaissance qu'ils ont de la doctrine de l'autre.

Cette année, c'était la doctrine trinitaire qui était au centre de la réflexion. Les interventions du père Boris Bobrinsky, professeur à l'Institut Saint-Serge à Paris, du professeur Jean-Louis Klein, de l'Institut protestant de théologie de Paris, et du pasteur Alain Blancy, de Lyon, ont permis aux protestants de mieux comprendre l'importance de la doctrine trinitaire dans la théologie et la piété orthodoxes et aux orthodoxes de constater que les protestants par leur doctrine christologique, n'évacuent pas la Trinité.

Dans le temps réservé aux échanges d'informations, il a été question du futur Conseil d'Eglises chrétiennes en France, du millénaire du baptême de la Rus-



*La rencontre au Vatican de Jean-Paul II
et du patriarche Dimitrios Ier,
dont la visite à Rome devait se poursuivre
du 3 au 7 décembre dernier
(Photo Arturo Mari)*

sie et du cinquantenaire de l'Eglise réformée de France.

La prochaine rencontre aura lieu les 3 et 4 octobre 1988.

UN FORUM ŒCUMÉNIQUE DE FEMMES CHRÉTIENNES D'EUROPE EN U.R.S.S.

EN U.R.S.S., du 5 au 15 octobre, s'est réuni le Comité de Coordination du Forum œcuménique de femmes chrétiennes d'Europe, qui répondait à une invitation du Patriarcat de Moscou.

Les quinze membres du Comité, représentant dix pays de l'Est et de l'Ouest de l'Europe, ont été reçus en audience par le Patriarche Pimen, chef de l'Eglise orthodoxe russe, au monastère de Zagorsk.

La réunion de travail du Comité de Coordination s'est tenue à Minsk, diocèse du Métropolitain Filaret, président du Département des relations extérieures du Patriarcat ; une réception, présidée par le Métropolitain, a été organisée à l'occasion de cette visite.

A l'issue de ses travaux, le Comité de Coordination a déclaré soutenir la Décennie de solidarité des Eglises avec les femmes, proclamée par le Conseil œcuménique des Eglises et devant s'ouvrir à Pâques 1988. Le Comité a d'autre part renouvelé son engagement dans le processus conciliaire « Justice, Paix et Sauvegarde de la création » et organisera en février 1989 à Boldern (Suisse), en collaboration avec la Commission Femmes du C.O.E. une consultation européenne de femmes sur ces thèmes. Par ailleurs, l'itinéraire d'un

voyage d'études en Roumanie, au courant de l'été 1988, a été arrêté. Pour développer le réseau régional du Forum, des rencontres régionales auront lieu en 1988 et 1989.

Le Comité permanent de réflexion théologique a fait le point de ses travaux dans le domaine anthropologique ; l'une de ses prochaines tâches sera de rassembler de l'information sur le rôle joué par les femmes dans l'histoire de la chrétienté.

Les membres du Comité ont appris avec intérêt le rôle joué par Sainte Olga, grand-mère du prince Vladimir, dans la conversion de la Russie au christianisme, dont le millénaire est célébré par toutes les Eglises chrétiennes d'Union Soviétique en 1988.

CÉLÉBRATION DU 12^{ème} CENTENAIRE DE NICÉE II A ISTANBUL

A ISTANBUL, les 10 et 11 octobre, le patriarche œcuménique Dimitrios a présidé les cérémonies commémoratives du 12^{ème} centenaire du 7^{ème} concile œcuménique. A cette occasion, la Société internationale pour l'étude de l'histoire des conciles avait organisé à Istanbul, du 10 au 17 octobre, un symposium historique et théologique qui était la 11^{ème} assemblée de la Société.

Les participants du symposium ont assisté, samedi 10 octobre, à la célébration des vêpres, suivie de la lecture solennelle du décret du 7^{ème} concile sur le sens de la vénération des icônes. Le lendemain, dimanche, la liturgie eucharistique, présidée par le patriarche, était marquée par la lecture, après l'évangile, d'une encyclique patriarcale commémorant l'événement.

La séance inaugurale du symposium s'est tenue ce même jour sous la présidence de Mgr Walter Brandmüller, président de la Société internationale pour l'étude de l'histoire des conciles (Augsburg, RFA). Elle a été marquée par une communication du métropolite Chrysostome de Myre sur la théologie de l'icône.

Le lendemain, lundi 12 octobre, les participants du symposium se sont rendus à Iznik, nom que porte actuellement l'antique ville de Nicée et ont commémoré le concile à l'endroit même où il fut tenu, dans l'église Sainte-Sophie, actuellement transformée en musée. C'était la première fois que le patriarche œcuménique était autorisé à participer à une réunion internationale en Turquie et à présider une célébration liturgique dans l'enceinte de l'une des anciennes églises historiques de la chrétienté.

Le programme du symposium comprenait des communications sur les questions historiques et théologiques qui furent à l'origine de Nicée II et qui ont déterminé sa convocation, son déroulement et le texte de son horos (décret) sur la théologie et la fonction de l'image liturgique. L'étude de ces questions avait été confiée à plus de trente savants venus de toute l'Europe. Leurs exposés devaient être publiés dans la revue « Annuarium Historiae Conciliorum » dont Mgr W. Brandmüller est le directeur.

(Compte rendu dans SOP, n° 124, p. 13 et dans « Episkepsis », n° 388, pp. 2-7 et texte intégral de l'encyclique patriarcale dans « Episkepsis », n° 388, pp. 7-18).

TREIZIÈME RENCONTRE INTERNATIONALE DE CATÉCHÈSE ŒCUMÉNIQUE

A LYON, les 10 et 11 octobre, s'est tenu un week-end de catéchèse œcuménique pour la treizième année consécutive.

Préparée par un groupe de foyers mixtes de Montpellier, cette rencontre s'est déroulée en trois étapes :

- Gérard Delteil, professeur à la Faculté de Théologie protestante de Montpellier, dit sa conviction qu'une des grandes richesses de la catéchèse interconfessionnelle est la ferme implication des parents . . .

- Sous le titre de « foire aux signes », quelques groupes présentèrent ensuite des expériences concrètes de « signes » ayant servi à exprimer tel aspect du message chrétien : manière d'organiser un repas, partage d'un symbole, éléments de célébration ! Panneaux, montages audio-visuels, vidéo-cassettes . . . furent examinés et discutés par l'ensemble des participants.

- Enfin le père Boissezon, responsable de la catéchèse dans le diocèse de Montpellier, tira des conclusions du travail effectué en groupes et en réunion plénière ; il développa en particulier une réflexion sur le bon usage des « signes ».

Comme de coutume, l'assemblée réunie à Lyon était composée de pasteurs, de prêtres (et évêques), de catéchètes et d'un grand nombre de couples mixtes, venus de Paris, Lyon, Genève, Nîmes, Carpentras, Bordeaux, Marseille, St-Etienne, Nancy et encore de la Drôme, de la Côte Basque . . . : en tout, environ 75 personnes.

(La revue Foyers Mixtes (2, Place Gaillon, 69002 Lyon) se propose de publier ultérieurement l'essentiel de ce week-

end, en particulier les deux exposés de Gérard Delteil et Bernard Boissezon).

LE 60^{ème} ANNIVERSAIRE DE L'AMITIÉ-RENCONTRE ENTRE CHRÉTIENS

A PARIS, le 10 octobre, à la Chapelle Saint-Bernard de la Gare Montparnasse, le mouvement œcuménique de l'Amitié a célébré son 60^{ème} anniversaire. C'est, en effet, un peu avant 1930 que ces groupes œcuméniques d'enseignants ont commencé à se réunir.

C'est à ces fondateurs que le Président actuel de l'Amitié, M. Roger Lefèvre, a d'abord rendu hommage. Il a souligné ensuite l'importance de cette célébration. En vérité, cet anniversaire nous fait mesurer le chemin parcouru et apprécier tant de changements survenus. L'œcuménisme est devenu un des aspects les plus marquants de la vie chrétienne. Le mouvement de l'Amitié s'inscrit maintenant dans un mouvement plus large : « En 1987, nous rendons grâce à Dieu pour ce que nous avons pu faire et pour tout ce qui a été fait ». La Présidente d'honneur, Annie Perchenet, a adressé aux amis présents un message émouvant : elle évoque les débuts, certes, mais elle exprime sa confiance, invite à continuer l'œuvre entreprise avec persévérance. N'y a-t-il pas en effet chez beaucoup une certaine indifférence ou bien le sentiment que l'œcuménisme est une affaire qui ne les concerne pas directement ?

Du dialogue entre les confessions chrétiennes et de sa fécondité, tous les amis présents ont eu un bel exemple en écoutant le Père J. Rogues et le Pasteur M. Carrez s'interpeller avec une amicale franchise au nom de leurs Eglises. Deux voix auxquelles s'est jointe ensuite celle du Père Michel Evdokimov, prêtre orthodoxe.

LA 11^{ème} CONVERSATION THÉOLOGIQUE DES REPRÉSENTANTS DE L'ÉGLISE ORTHODOXE RUSSE ET DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

A VENISE, du 11 au 16 octobre, s'est tenue la 11^{ème} Conversation théologique entre des représentants de l'Eglise catholique et de l'Eglise orthodoxe russe. Commencées il y a vingt ans, ces conversations ont poursuivi « une réflexion théologique sur la doctrine sociale des Eglises concernant le rôle de l'Eglise et du chrétien dans le monde ». La dernière de ces conversations

avait eu lieu à Odessa en 1980. C'est donc après une interruption de sept ans que le dialogue a repris entre Rome et Moscou. Pour la réunion de Venise, deux thèmes avaient été retenus : 1) La fonction diaconale de l'Eglise - 2) La communion ecclésiale comme service de la paix. Le premier de ces thèmes a été traité par le P. Jean Calvez, s.j. du Ceras de Paris, du côté catholique, et par le Pr. K. Skurat, de l'Académie de théologie de Moscou, du côté orthodoxe. Le second thème a été traité par le Pr. A. Osipov, de l'Académie de théologie de Moscou et le P. René Coste, des Facultés catholiques de Toulouse. Les travaux étaient présidés par le cardinal J. Willebrands et le métropolite Philarète de Kiev. Le communiqué final déclare :

« Les discussions ont touché de nombreux aspects de la vie des Eglises et des sociétés dans lesquelles les Eglises vivent et cherchent à accomplir leur mission. Les Eglises ont une longue tradition au service de l'homme et de la société dans des domaines tels que le bien-être social, le développement de la culture, la promotion de la paix. On a honnêtement reconnu que les Eglises n'ont pas toujours été fidèles à ce service, y compris en ce qui concerne l'action en faveur de la paix. On a aussi reconnu, toutefois, qu'il était nécessaire de renforcer ce service aujourd'hui. La question que les Eglises chrétiennes

doivent affronter actuellement est celle de savoir comment accomplir pleinement leur service à l'égard de la société alors que bon nombre de leurs activités traditionnelles a été assumé par l'Etat ou par d'autres organismes publics ou privés. Les chrétiens doivent recevoir chacun une formation plus poussée et plus claire pour leur service dans la société. On doit aussi trouver de nouveaux moyens qui permettent à l'Eglise de donner une contribution spécifique, spécialement dans le domaine de l'ensemble de la vie familiale.

Les deux délégations ont discuté les positions respectives de leurs Eglises au sujet du désarmement nucléaire. Il y a un accord très profond sur les principes qu'elles impliquent. L'usage des armes nucléaires - ou de tout autre type d'armes en vue de provoquer des destructions de masses - est certainement contraire au principe de la moralité chrétienne et doit être condamné... ».

La nature du processus de « perestroïka » a été expliquée par les représentants de l'Eglise russe. Des propositions ont été faites pour multiplier les échanges entre les deux Eglises. On a prêté une attention particulière aux prochaines célébrations du millénaire du baptême de la Russie (988).

(Texte intégral du Communiqué dans l'O.R.L.F. du 3 novembre 1987, page 9. Commentaire du P. Jean-Yves Calvez, s.j., dans « La Croix » du 5 novembre 1987).



Le pape Jean-Paul II écoute avec grande attention l'adresse du patriarche œcuménique Dimitrios Ier.

(Photo Arturo Mari)

VIIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA COMMISSION MIXTE ORTHODOXES VIEUX CATHOLIQUES

A KAVALA (Grèce), du 12 au 19 octobre, s'est tenue la VIIème et dernière assemblée générale de la commission théologique mixte pour le dialogue entre orthodoxes et vieux-catholiques. A cette assemblée, qui fut présidée par le métropolite Damaskinos de Suisse et l'évêque émérite Léon Gauthier de l'Eglise catholique-chrétienne de Suisse, ont pris part des représentants de presque toutes les Eglises orthodoxes et catholiques-chrétiennes.

Pendant les séances, qui débutaient alternativement par une célébration orthodoxe ou vieille-catholique, six textes ont été discutés, préparés d'avance par la sous-commission mixte à Minsk (Biélorussie) du 30 juin au 10 juillet 1986.

Ces textes étaient les suivants : a) le sacrement du pardon ; b) le sacrement de l'onction des infirmes ; c) le sacrement de l'ordre ; d) le sacrement du mariage ; e) l'enseignement eschatologique ; f) la communion ecclésiale, ses conditions et ses suites.

Après de longues discussions, les membres de la commission se sont accordés quant à la formulation définitive des textes, lesquels, selon l'opinion unanime, expriment l'enseignement de l'Eglise orthodoxe et de l'Eglise vieille-catholique.

A l'issue, les deux co-présidents ont souligné à nouveau la signification que revêt la clôture du dialogue théologique, lequel constitue une étape importante dans la marche vers l'Unité. La VIIème Assemblée générale complète l'œuvre de la Commission théologique mixte. Les résultats du dialogue seront communiqués aux deux Eglises selon la procédure établie en vue de leur ratification.

(Compte rendu et discours du métropolite Damaskinos dans « Episkepsis » n° 387, pp. 3-4 et 9-15).

ALLAN BOESAK A PARIS POUR LE CENTENAIRE DE LA « MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES »

A PARIS, le 17 octobre, le pasteur réformé d'Afrique du Sud, Allan Boesak, a donné une Conférence de presse dans le cadre des manifestations marquant le centenaire de la « Maison des Missions évangéliques ».

Allan Boesak, qui préside l'Alliance Réformée Mondiale depuis 1982, a in-

diqué que la situation n'avait pas évolué dans son pays. L'état d'urgence est maintenu avec ses conséquences : permanence de la présence militaire dans les villes noires, prolongation des détentions, notamment celles d'enfants, censure de la presse, contrôle des universités.

Il est difficile de prévoir ce que va devenir la lutte pour la libération en Afrique du Sud, a-t-il ajouté, mais on peut penser que plus la violence gouvernementale sera grande, plus se durciront la résistance et l'action de l'ANC (African National Congress : mouvement de libération, créé en 1912).

Que penser de l'évolution de la NGK, la principale Eglise blanche réformée du pays, qui, il y a un an, a rejeté l'apartheid comme non biblique, a-t-on demandé à Allan Boesak ? « Cette Eglise n'a pas fondamentalement changé de position, a répondu le pasteur Boesak. Elle a reconnu qu'il était difficile d'appliquer la politique d'apartheid, mais elle n'a pas condamné cette politique. Il s'agit de propagande, destinée au monde extérieur. Cette Eglise n'a pas accepté d'être une Eglise unie, non raciale ; c'est ainsi qu'il existe 4 Eglises NGK : blanche, noire, métisse, indienne)... Quant à la scission qui a eu lieu en son sein, elle concerne un conflit politique entre les afrikaaners et n'a rien à voir avec l'évangile ».

L'ANNONCE DU RASSEMBLEMENT ŒCUMÉNIQUE EUROPÉEN « PAIX ET JUSTICE »

A GENÈVE, le 22 octobre, dans un communiqué commun, la Conférence des Eglises européennes (KEK) et le Conseil des Conférences épiscopales d'Europe (CCEE) annoncent que le rassemblement œcuménique européen « Paix et Justice » aura lieu du 15 mai 1989 (lundi de Pentecôte) au 21 mai 1989 (Trinité) à Bâle (Suisse), sur l'invitation du Gouvernement cantonal de Bâle-Ville.

Consciente de l'importance particulière du thème de la paix et de la justice pour la survie de l'humanité et de la création, la Conférence des Eglises européennes, avec ses 118 Eglises membres, a sollicité la collaboration de son partenaire catholique romain, le Conseil des conférences épiscopales, qui a accepté cette invitation. Des structures de travail communes ont été créées ou sont en voie de l'être.

Le rassemblement œcuménique européen s'inspirera des initiatives lancées dans différents pays d'Europe de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud, dans le cadre du « processus conciliaire ». Elle sera suivie en 1990 d'une Assemblée mondiale sur la justice, la paix et la sauvegarde de la création.

Le communiqué conjoint est signé par Jean Fischer, secrétaire général de la KEK, et Ivo Fürer, secrétaire du CCEE.

RENCONTRE DU COMITÉ MIXTE CATHOLIQUE-PROTESTANT

A PARIS, le 22 octobre, le Comité mixte catholique-protestant s'est réuni dans les locaux de la Maison du Protestantisme, sous la co-présidence du pasteur Michel Leplay et de Mgr Joseph Duval.

Voici plusieurs mois, le Comité mixte a entrepris une réflexion en profondeur sur les problèmes éthiques. Et ce, à partir des documents officiels récents, publiés respectivement par l'Eglise catholique, la Fédération protestante de France (FPF) et par le Comité consultatif national d'éthique.

De même que le père Gustave Martelet qui, en juin dernier, avait présenté un ensemble de remarques sur le texte de la FPF, « Biologie et éthique », le pasteur Jean-Marc Prieur analysa le document romain « Le don de la vie ». De leur côté, le professeur André Dumas et le père Gustave Martelet mirent en relief quelques points saillants du texte rédigé par le Comité consultatif national d'éthique.

De l'entretien qui a suivi ces divers exposés, il est apparu au Comité qu'avant de tenter de dire une parole pertinente commune sur des questions éthiques, aussi neuves et controversées que celles qui touchent notamment à la biologie, il importait de préciser ce que catholiques et protestants entendent respectivement lorsque, pour le choix et la décision éthiques, ils recourent à des notions comme : normes, conscience, loi, liberté, nature, autorité. L'étude de ces notions fera donc l'objet de la prochaine rencontre en février 1988.

COLLOQUE : « LES PERSPECTIVES ORTHODOXES SUR LA CRÉATION »

A SOFIA (Bulgarie), du 24 octobre au 2 novembre, s'est tenu sur l'invitation de Sa Sainteté Maxime, patriarche de Bulgarie et du Saint Synode de l'Eglise orthodoxe de Bulgarie, le Colloque orthodoxe du Conseil œcuménique des Eglises sur la justice, la paix et la sauvegarde de la création (JPSC) avec comme thème « les perspectives orthodoxes sur la création ».

Des délégués de douze Eglises orthodoxes membres du Conseil œcuménique des Eglises (COE) dans le monde,

avec la participation des professeurs de l'Académie théologique Saint-Clément d'Ochrid de Sofia, s'étaient réunis pour débattre de cette importante question. Les résultats de ce colloque seront présentés lors du Colloque international sur la sauvegarde de la création qui aura lieu en Norvège, du 24 février au 4 mars 1988.

Huit documents principaux sur la doctrine de la création ont été soumis aux délégués. Après avoir travaillé en trois groupes (sur la création, la création désintégrée et la création transfigurée), les participants venus au nombre d'une quarantaine d'Europe, du Moyen-Orient et de l'Amérique, ont souligné que l'humanité reçoit tout de Dieu en cadeau et devrait le partager de façon eucharistique et sacramentelle pour renouveler la vie et le monde par la justice et la paix. Ils ont constaté que « le racisme, la pauvreté, la faim, la pollution de l'environnement, l'oppression des femmes, tout cela conduit à la destruction de l'intégrité de la création divine. Les Eglises et les chrétiens devraient constamment prier pour la justice et la paix dans le monde, et aussi lutter par leur foi pour le rétablissement de l'intégrité de la création de Dieu ».

COLLOQUE MONDIAL SUR LE « PARTAGE ŒCUMÉNIQUE DES RESSOURCES »

A L'ESCORIAL (Espagne) du 24 au 31 octobre, s'est tenu un colloque mondial sur le « Partage œcuménique des ressources », organisé par le C.O.E. L'Eglise catholique y était représentée par quatre observateurs. Dans son sermon d'ouverture, le pasteur E. Castro a évoqué les problèmes difficiles de la première Eglise de Jérusalem au temps apostolique :

« A l'intérieur de cette communauté, il y avait aussi des tentatives de fraude, telle celle d'Ananias et de Saphyra qui se termina par leur mort. Il est surprenant de voir, expliqua le pasteur Castro, que « les apôtres ne cherchaient pas à résoudre le problème interne en faisant appel à la bonne volonté des membres de la communauté, mais en instituant des changements au niveau de ses structures administratives ! ». C'est ainsi que fut institué le diaconat.

Transposant l'histoire de l'Eglise primitive à l'actualité, le méthodiste uruguayen qui dirige le COE déclara alors que « l'endettement international est peut-être l'expression la plus tragique d'une répartition du pouvoir et des ressources économiques et financières qui dément féroce notre prétention à la solidarité et à la communion ».

Mais le théologien latino-américain critiqua aussi les Eglises, co-responsables de la mauvaise distribution des ressources dans le monde, qui se reflète dans « le déséquilibre existant dans le pouvoir économique de nos Eglises, selon la région où elles se trouvent ». Il a regretté « le paternalisme, l'impérialisme, les attitudes de domination (...) présents dans la réalité quotidienne » des Eglises.

Pour remédier à cet état de choses, le secrétaire général du COE a estimé que « nous devons nous soumettre, nous et nos organisations respectives, à un bilan personnel et à une critique impietables ». Il a insisté sur la nécessité d'appliquer une discipline œcuménique dans le domaine du partage des ressources ».

Pendant le colloque, qui réunissait 300 participants venus de 80 pays, toute la discussion a été marquée par un approfondissement biblique, qu'on pourrait résumer dans ces termes, extraits du document final intitulé « Lignes directrices en vue du partage » : « L'amour de Jésus sur la croix, amour qui va jusqu'au renoncement de soi-même, nous amène à nous repentir et devient la force et le modèle de notre partage. La présence du Seigneur ressuscité dans la puissance du Saint-Esprit nous permet de renverser les barrières et de renouveler les structures pour la venue du royaume de Dieu, fait de justice et de paix ».

(Le bulletin SOEPI a consacré deux numéros spéciaux à l'importante rencontre de l'Escorial, le n° 34 du 26-10-87 et le n° 35 du 3-11-87. Quant au document final complet, il est publié par le SOEPI, n° 39, pp. 10-13).

● SÉMINAIRE A CHEVETOGNE POUR LE 1200^e ANNIVERSAIRE DE NICÉE II

A CHEVETOGNE, du 26 au 30 octobre, un séminaire sur l'iconographie et le symbolisme s'est réuni au monastère bénédictin de l'Union sous les auspices de la section « Renouveau et vie paroissiale » du COE à l'occasion du 1200^e anniversaire du deuxième Concile de Nicée (787).

Se décrivant comme « première tentative d'introduire l'art visuel chrétien comme sujet œcuménique », le rapport du groupe reprend la question des « images saintes », dans le contexte du culte, de l'éducation, de l'évangélisation et de la spiritualité.

« Chaque chrétien ne doit pas oublier que son prochain est, par excellence, l'icône vivante du Christ pour lui et qu'il y aurait contradiction à vénérer l'une et



Moment solennel : celui de la signature de la Déclaration commune par le pape et le patriarche œcuménique en la Tour Saint-Jean

(Photo Arturo Mari)

à mépriser l'autre. S'il y a des images saintes, c'est que tout visage d'homme est porteur de la gloire de Dieu ; mais c'est dans le mystère de l'Incarnation que ces images peuvent être authentiquement référées à Dieu lui-même ».

Entre autres, le rapport recommande :

- que « la connaissance de l'iconographie chrétienne - dans son sens le plus large comme dans son sens le plus étroit - soit encouragée » afin d'approfondir la foi, faciliter l'évangélisation, enrichir « la célébration liturgique dans la communauté chrétienne » et « la dévotion et la vie chrétienne à la maison » ;

- que « les chrétiens soient encouragés à voir dans les icônes non seulement des œuvres d'art, mais à percevoir la réalité spirituelle qu'elles reflètent : le Royaume de Dieu » ;

- qu'« en accord avec les artistes et différentes cultures chrétiennes, un renouveau authentique des arts visuels soit encouragé au sein de l'Eglise ».

● RÉUNION DES COMMUNIONS CHRÉTIENNES MONDIALES

A GENÈVE, du 27 au 29 octobre, des représentants de seize organisations internationales de différentes traditions chrétiennes se sont réunis pour une conférence des Communions chrétiennes mondiales. Depuis 1957, le groupe,

qui n'a pas autorité en matière de décisions ou de budget, s'est réuni une fois par an pour s'informer des activités respectives et discuter du rôle œcuménique des familles d'Eglises et de leurs organisations officielles (nombre d'entre elles sont plus anciennes que le Conseil œcuménique des Eglises).

Lors de chaque réunion, un représentant d'une des organisations présente un compte rendu plus détaillé de ses activités. Cette année, ce fut le tour de l'Alliance réformée mondiale (ARM), dont le siège est à Genève, et qui regroupe 164 Eglises réformées, unies et congrégationalistes de 82 pays. Son secrétaire général, Edmond Perret, a passé en revue l'histoire de l'organisation et donné un bref aperçu de ses Eglises membres et des différents contextes dans lesquels vivent ces Eglises ; il a aussi énuméré les défis auxquels doit faire face l'ARM dans la perspective de la réunion de son Assemblée générale qui aura lieu en 1989 à Séoul, en Corée. Pour Edmond Perret, une des priorités de l'ARM, réaffirmée par son Comité exécutif réuni à Genève au début d'octobre, est de répondre à l'appel lancé par le COE dans le cadre du processus conciliaire d'engagement pour la justice, la paix et la sauvegarde de la création (JPSC).

D'autres Communions chrétiennes mondiales ont également parlé du travail accompli par leurs Eglises membres dans ce domaine, ou exprimé le désir de participer au processus.

Représentant du COE, le directeur de Foi et Constitution, Günther Gassman en a présenté un document sur « la cohérence et la logique » dans les différents dialogues théologiques bilatéraux internationaux, dont la plupart comprennent les communions chrétiennes mondiales. Selon lui, « les perspectives œcuméniques générales » telles qu'elles résultent de la discussion de Foi et Constitution sur le baptême, l'eucharistie et le ministère (BEM), semblent influencer les dialogues bilatéraux, de sorte que les discussions entre représentants de deux Eglises ou groupes confessionnels n'engendrent pas de nouvelles divisions.

Les familles d'Eglises représentées comprenaient les adventistes du septième jour, les anglicans, les baptistes, les mennonites, les vieux-catholiques, les méthodistes, les luthériens, l'Eglise des Frères, les Disciples du Christ, les réformées (ARM et le Synode œcuménique réformé), l'Armée du Salut, les Amis (Quakers) et les orthodoxes. Y assistaient également un représentant de l'Association évangélique mondiale et deux représentants du Secrétariat du Vatican pour l'unité des chrétiens.



NOVEMBRE

ACCORD ENTRE L'ÉGLISE ET L'ÉTAT EN GRÈCE

A ATHÈNES, le 3 novembre, l'archevêque Séraphim et le premier ministre Andreas Papandreou ont publié ensemble un « accord provisoire » concernant les biens ecclésiastiques et les relations entre l'Eglise et l'Etat. Selon cet accord, l'Eglise cède à l'Etat cent-cinquante mille hectares de terrains agricoles. Par contre, l'Eglise garde et administre les immeubles urbains qui appartiennent au monastère et à l'ODEP. Cette dernière organisation sera inscrite chaque année au budget de l'Etat en vue du développement de l'œuvre sociale de l'Eglise. Cet accord a été accepté par les évêques réunis en synode extraordinaire le 10 novembre.

UN GESTE DE PARDON DU CARDINAL LUBACHIVSKY

A ROME, le 7 novembre, lors de la célé-

bration à l'Augustinum du XI^e anniversaire de l'Œuvre « L'aide à l'Eglise en détresse », fondée par le P. Werenfried van Straaten, le Cardinal Lubachivsky, archevêque majeur de Lviv des Ukrainiens, a prononcé une allocution très importante du point de vue œcuménique. Après avoir remercié le P. Werenfried pour le soutien moral et financier que l'Œuvre a apporté aux pays de l'Europe de l'Est, le Cardinal a appelé à la réconciliation avec le peuple russe et le patriarcat de Moscou. Formulant le souhait de pouvoir célébrer dans sa cathédrale de Lviv le millénaire du Christianisme de la Rus' de Kiev, il déclara :

« Marchant dans les pas de l'Esprit du Christ, nous tendons la main du pardon, de la réconciliation et de l'amour au peuple russe et au patriarcat de Moscou. Comme dans notre réconciliation avec le peuple polonais, nous répétons les paroles du Christ : « Pardonnez comme nous pardonnons ». (Mt 6, 12). Nous sommes tous frères en Christ. Respectons-nous les uns les autres. Apprenons à vivre ensemble, conscients que nous unit la même foi en notre Sauveur. Marie, Mère de Dieu, est un lien tellement fort dans notre tradition religieuse qu'elle nous aidera à vaincre toutes les difficultés sur la route de l'unité pour le salut de nos peuples ».

(Voir le texte intégral de l'allocution du Cardinal Lubachivsky dans la D.C. n° 1956, pp. 226-227).

Par après, des fidèles Ukrainiens de la diaspora s'étant interrogés sur le geste de pardon du Cardinal, celui-ci leur a adressé, le 22 novembre, un très beau message où il explique la signification de son initiative.

(Voir le texte intégral du message du Cardinal dans la D.C. n°1956, p. 228).

COMMISSION NATIONALE CATHOLIQUE BELGE POUR L'ŒCUMÉNISME

A HEVERLEE (Louvain), le 7 novembre, avait lieu la vingt et unième Assemblée générale annuelle de la Commission nationale catholique belge pour l'œcuménisme sur le thème : « L'Eglise en tant que communion ». Cette assemblée réunissait, comme chaque année, les responsables œcuméniques des Eglises anglicane, catholique, orthodoxe et protestantes du pays. Cette année, l'exposé principal sur le thème choisi pour la session revenait à un représentant de l'Eglise catholique, le Chanoine W. Desmet, vicaire général et président de la Commission diocésaine de Gand. Sa contribution intitulée « La Communion. Un modèle ecclésiologique. Un idéal de

vie chrétienne » fut apprécié pour ses qualités de parfait équilibre et de classique solidité. Par ailleurs, l'éminent professeur a su dégager les divers aspects de la communion ecclésiologique et spécialement de la Communion entre Eglises encore séparées comme il a su proposer avec clarté l'enseignement de Vatican II sur le sujet. L'approche anglicane du thème fut assurée par M. Paul Francis, professeur d'histoire épiscopale qui, dans un témoignage bouleversant, nous a fait part de son enthousiasme dans la découverte progressive de la Catholicité. L'approche protestante avait été confiée à Mme A.-M. Reijnen, pasteur à Laeken et assistante à la Faculté de Théologie protestante qui déclara parler en son nom personnel et insista sur le risque qu'il y avait à parler de l'Eglise comme d'une communion déjà réalisée alors qu'il s'agit d'un but idéal de l'ecclésiologie qui n'a été réalisée nulle part. L'approche orthodoxe était assurée par le révérend archimandrite E. Adamakis, vicaire général de Mgr Panteleimon. Le théologien grec a su, dans un exposé très dense, rendre compte de toute la richesse de l'ecclésiologie orthodoxe et en particulier de l'ecclésiologie eucharistique comme l'ont développée le P. Afanassiev et J.D. Zizioulas. A partir de l'ensemble des exposés, les participants de la session ont pu approfondir le thème dans des carrefours où la préoccupation œcuménique a pu s'exprimer librement.

LA COMMUNAUTÉ UKRAINIENNE CATHOLIQUE DE BELGIQUE A CÉLÉBRÉ LE MILLÉNAIRE DU BAPTÊME DE LA ROUS'

A BRUXELLES, le 8 novembre, la communauté ukrainienne catholique de Belgique a célébré le millénaire du baptême de la Rous'. La divine liturgie de rite ukrainien (byzantino-slave) a été célébrée en la basilique de Koekelberg, présidée par Mgr Maxime Hermaniuk, métropolitain de Winnipeg, et concélébrée par plusieurs évêques ukrainiens. C'est le Cardinal G. Danneels, archevêque de Malines et primat de Belgique qui prononça l'homélie. Mgr Hermaniuk, disciple de Mgr Cerfaux et maître en théologie de l'Université de Louvain, appartient à la Congrégation des Rédemptoristes. Des religieux belges de cette Congrégation ont exercé leur apostolat en Ukraine (Galicie) avant la dernière guerre.

LE SYNODE PROTESTANT SUISSE SE SABORDE POUR MIEUX FAIRE VIVRE L'ÉGLISE

A BERNE, du 12 au 15 novembre, s'est tenue la dernière session du Synode protestant suisse. Il a déposé un bilan positif : le Synode a formulé des positions évangéliques face à des domaines problématiques de l'Eglise et du monde, tels que l'objection de conscience au service militaire, la réintroduction de la dîme comme discipline du partage, une nouvelle politique favorable à l'environnement, un renouvellement de la vie liturgique. Même si le Synode en tant que tel ne se réunira plus, le processus de renouvellement de l'Eglise se poursuivra, car, tel le levain dans la pâte, ses membres vont organiser avec leurs Eglises cantonales des conciles régionaux avec la participation d'autres Eglises. Ils proposent même la tenue d'un « Kirchentag » suisse.

VISITE DU PATRIARCHE ŒCUMÉNIQUE A L'ÉGLISE DE GRÈCE

A ATHENES, le 13 novembre, le patriarche Dimitrios 1er commençait une visite de six jours à l'Eglise de Grèce, poursuivant ainsi son pèlerinage au sein de l'Orthodoxie.

Dans un discours d'accueil particulièrement chaleureux, le primat de l'Eglise de Grèce, l'archevêque SERAPHIN, a rendu hommage au « premier hiérarque

de l'Eglise » garant de « la dimension œcuménique de l'Orthodoxie ». « Le symbole de votre venue bénie est la Croix par laquelle vous servez l'unité panorthodoxe », a dit l'archevêque. Le patriarche œcuménique a rappelé pour sa part le but de ses voyages, qui est l'unité de l'Orthodoxie, et il a exprimé son émotion devant le chaleureux accueil qui lui était fait.

Pendant son séjour à Athènes, le patriarche DIMITRIOS 1er s'est longuement entretenu avec l'archevêque SERAPHIN des récents développements qu'a connue la question de la nationalisation des propriétés monastiques (voir plus haut) ainsi que de la préparation du concile panorthodoxe. Il a rencontré les principaux responsables de l'Etat et de la ville d'Athènes, et les représentants des partis politiques. Au cours d'un déjeuner avec le premier ministre, Andréas PAPANDREOU, ce dernier a longuement souligné le rôle important du Patriarcat œcuménique comme facteur de paix et de conciliation dans les relations entre la Grèce et la Turquie.

Dimanche 15 novembre, le patriarche a concélébré la liturgie eucharistique avec l'archevêque SERAPHIN. Il devait être reçu ensuite à l'Académie d'Athènes, puis, le lendemain, à la Faculté de théologie. Partout dans ses déplacements à travers la ville, DIMITRIOS 1er était accueilli par une foule considérable, souvent aux cris de « Aksios » (Tu es digne), acclamation traditionnelle par

laquelle le peuple manifeste son acquiescement lors d'une ordination.

La plupart des observateurs politiques et religieux notent que la visite du patriarche DIMITRIOS a eu, entre autres effets bénéfiques, de restaurer entre l'Eglise et le Gouvernement une véritable « réconciliation », après le climat lourd, tendu et soupçonneux qui prévalait dans leurs relations mutuelles depuis plus d'un an. Selon le quotidien athénien KATHIMERINI, de tendance conservatrice, la visite du patriarche aura été pour la Grèce « l'événement le plus impressionnant de l'année ».

(Compte rendu dans SOP, n° 123, p. 1).

JEAN-PAUL II REÇOIT DES DÉLÉGUÉS DE L'APOSTOLAT BIBLIQUE ŒCUMÉNIQUE

A ROME, le 16 novembre, Jean Paul II a reçu le cardinal Jean Willebrands, président du Secrétariat pour l'Unité des Chrétiens, accompagné de plusieurs personnalités œcuméniques de l'apostolat biblique international. Etaient notamment présents, plusieurs délégués de l'Alliance biblique universelle, parmi lesquels Lord D. Coggan, ancien archevêque de Canterbury et ancien président de la Communion anglicane, de la Fédération catholique mondiale pour l'Apostolat biblique et de la Commission biblique pontificale.

Cette audience avait lieu à l'occasion de la présentation des nouvelles « Directives pour la coopération interconfessionnelle dans la traduction de la Bible », une initiative vivement encouragée par le cardinal A. Bea, pionnier de l'œcuménisme ; c'était ce 16 novembre, le 20ème anniversaire de sa mort.

Jean-Paul II s'est réjoui de cette collaboration qui favorise la compréhension réciproque, ainsi que le rapprochement entre les chrétiens. Il a encouragé les efforts entrepris en commun pour faire connaître davantage encore la Parole de Dieu.

RESPONSABLES ORTHODOXES ET NON CHALCÉDONIENS : « NOUS PARTAGEONS LA MÊME FOI »

AU MONASTÈRE ANBA BISHOI (Egypte), du 16 au 19 novembre, quatre responsables des Eglises orthodoxes et des anciennes Eglises orientales se sont réunis dans un dialogue qui a débouché sur une déclaration commune où ils ont



S.S. Dimitrios 1er, ayant à sa gauche le cardinal J. Willebrands, dans l'arène du Colisée.
(Photo Arturo Mari)

demandé que le dialogue officiel entre les deux familles soit poursuivi « selon le processus salutaire de clarification et de développement de notre attitude commune dans la foi, en chassant les malentendus du passé, afin de préparer ainsi la voie vers la pleine reconquête de notre communion ».

A cette réunion assistaient le pape orthodoxe copte (égyptien, non-chalcédonien) Shenouda III, le patriarche orthodoxe grec (chalcédonien, ou byzantin), Parthenios III d'Alexandrie et de toute l'Afrique le catholicos apostolique arménien (orthodoxe non chalcédonien) Karekin II de Cilicie (basé au Liban) et le patriarche orthodoxe grec (chalcédonien) d'Antioche et de tout l'Orient.

Les quatre responsables ont également déclaré qu'« ils avaient réfléchi ensemble à leur tâche commune dans la situation actuelle du Moyen-Orient » et se sont réjouis de « réaliser combien nous avons progressé dans la redécouverte de l'unité profondément enracinée et profonde de la foi existant entre nos deux familles d'Eglises » et dans la conscience croissante parmi notre peuple de cette unité intérieure de foi dans le Seigneur incarné ».

Rappelant les rencontres théologiques de Balamand (au Liban en 1972) et de Pendelli (en Grèce en 1978), les quatre chefs d'Eglise estiment que de « telles tentatives faites par des théologiens des deux familles visant à dépasser... les malentendus hérités des siècles passés d'aliénation des uns envers les autres ont heureusement atteint la même conclusion : fondamentalement et essentiellement nous avons préservé la même foi en notre Seigneur Jésus-Christ en dépit de diverses formulations et des controverses qui en résultent ».

UN COLLOQUE SUR LA « MISSION DES ÉGLISES DANS UN MONDE SÉCULARISÉ »

AU CENTRE DU LOUVERAIN (Neufchâtel, Suisse) du 16 au 20 novembre, dans le but d'étudier les notions fondamentales de « sécularisation » et de « mission », la Conférence des Eglises européennes (KEK) a réuni cinquante délégués de ses Eglises membres de 18 pays pour un premier colloque sur la « mission des Eglises dans un monde sécularisé ».

Parmi les participants se trouvaient aussi les représentants du conseil œcuménique des Eglises (Commission de mission et d'évangélisation) du Conseil des conférences épiscopales d'Europe,

de la Fédération luthérienne mondiale et du Conseil national des Eglises du Christ des Etats-Unis.

Le colloque a cherché à se mettre à l'écoute de l'expérience de nos Eglises dans le domaine de la mission dans un monde sécularisé. Les participants ont insisté particulièrement sur l'évangélisation, prophétique de la mission et le témoignage commun.

Le deuxième colloque, dans le cadre du nouveau programme d'études sera consacré aux aspects bibliques de la mission. Il aura lieu du 2 au 6 mai 1988 en Suède, sur invitation de l'Eglise de Suède.

LES ÉGLISES CHRÉTIENNES ET LA « TÉLÉVISION SANS FRONTIÈRES »

A MONTREUX-VEYTAUX (Suisse), du 18 au 21 novembre, un colloque a eu lieu sur le thème : « Télévision sans frontières : un défi lancé à l'Eglise et à la société en Europe ». Ce colloque était organisé par la Conférence européenne œcuménique des satellites (CEOS), qui est liée à la Région européenne de l'Association mondiale pour la communication chrétienne (WACC), en collaboration avec la Conférence des Eglises européennes (KEK) et les départements de communication du Conseil œcuménique des Eglises (COE) et de la Fédération luthérienne mondiale (FLM). Venant d'Europe de l'Est et de l'Ouest, les 51 participants représentaient un nombre important d'Eglises qui assument une présence dans les chaînes de télévision publiques et privées. Le colloque a cherché à préciser le rôle des Eglises dans la communication télévisée, y compris dans les réseaux de distribution par satellite et par câble qui multiplieront le nombre de transmissions au-delà des frontières nationales.

Fortes des recommandations formulées par le colloque, la CEOS s'adressera au Conseil de l'Europe et à la Communauté européenne pour lui faire des propositions, en particulier celle de l'élaboration d'un code de conduite pour les transmissions télévisées au niveau européen. Les Eglises ont été appelées par le colloque à participer aux discussions et aux décisions concernant les principes de base et les programmes de télévision européens.

La CEOS plaidera dans ce domaine pour la sauvegarde des valeurs culturelles. Elle défend le principe d'une télévision libre des contrôles commerciaux,

politiques et idéologiques, ainsi que la libre circulation de l'information, telle qu'elle est exigée dans les Actes finaux de la Conférence d'Helsinki.

VISITE DU PATRIARCHE ŒCUMÉNIQUE A L'ÉGLISE DE POLOGNE

A VARSOVIE, le 18 novembre, le patriarche arrivait pour une visite de cinq jours à l'Eglise orthodoxe de Pologne. Il commençait ainsi la dernière étape de son pèlerinage aux Eglises autocéphales.

A Varsovie où s'est déroulée la plus grande partie de son séjour, le patriarche DIMITRIOS 1er a été reçu par le métropolitain BASILE, primat de l'Eglise orthodoxe de Pologne, avec qui il a concélébré la liturgie eucharistique dans la cathédrale Sainte-Marie-Madeleine, entouré des quatre autres évêques diocésains de l'Eglise de Pologne, en présence de plusieurs milliers de fidèles et de représentants officiels de l'Eglise catholique romaine et des Eglises de la Réforme. Le patriarche œcuménique a également été reçu par le chef de l'Etat, le général JARUZELSKI.

Au cours de ses entretiens avec l'évêque orthodoxe polonais, le patriarche DIMITRIOS 1er a pu se rendre compte personnellement de la situation de l'Eglise orthodoxe en Pologne et des problèmes que posent les relations œcuméniques, notamment avec l'Eglise catholique. Les entretiens ont également porté sur la préparation du concile panorthodoxe et sur le développement des relations fraternelles et la collaboration entre les Eglises locales.

(Compte rendu dans SOP, n° 123, p. 3).

COLLOQUE SUR « L'IDENTITÉ RELIGIEUSE DANS UNE SOCIÉTÉ MULTI-RELIGIEUSE »

A LA NOUVELLE-DELHI, du 22 au 27 novembre, s'est tenu un colloque sur le thème de « L'identité religieuse dans une société multi-religieuse ». Le colloque, tenu à l'Institut social indien, était organisé par le Conseil œcuménique des Eglises (COE) et accueilli par l'Eglise de l'Inde du Nord.

Les participants appartenaient aux différentes traditions et étaient musulmans, hindous, sikhs, chrétiens, jains, bouddhistes et zoroastriens. Alors que la majorité venait de la Nouvelle-Delhi et

de diverses parties de l'Inde, d'autres venaient de Malaisie, de Sri Lanka, du Bangladesh, de la Thaïlande, des Antilles, du Royaume-Uni et des États-Unis.

Les questions de formation de communautés dans une société multi-religieuse, d'identité religieuse dans une société qui devient de plus en plus séculière, et d'éducation à la vie dans une société multiconfessionnelle ont été au centre des débats et des discussions.

Il a été reconnu qu'il existe une crise d'identité religieuse dans toutes les différentes communautés religieuses, qui conduit souvent à l'utilisation politique de la religion dans des situations conflictuelles. Les participants ont analysé le rôle de la religion dans ces situations et examiné comment le dialogue et la coopération inter-religieuse peuvent devenir une force de réconciliation.

LA CONTRIBUTION DE L'ÉGLISE ORTHODOXE RUSSE A L'ÉTABLISSEMENT DE LA PAIX

A MOSCOU, le 27 novembre, Sa Sainteté le Patriarche Pimen a reçu le Secrétaire général de la Conférence des Eglises européennes (KEK), M. Jean Fischer, en visite officielle en Union Soviétique, en audience.

Pendant cet entretien, Sa Sainteté le Patriarche Pimen a présenté la position de l'Eglise orthodoxe russe par rapport au rassemblement européen « Paix et Justice » de 1989, organisé conjointement par la KEK et le Conseil des Conférences épiscopales européennes (CCEE).

L'Eglise orthodoxe russe est disposée à offrir son expérience dans le processus d'établissement de la paix comme contribution au rassemblement de 1989. Sa Sainteté le Patriarche Pimen a notamment déclaré : « Que cette Assemblée exprime d'une même voix et d'un même élan les réalisations communes des chrétiens européens au seuil du 3ème millénaire de notre Seigneur. L'humanité a besoin d'une nouvelle réflexion sociale pour la justice, la paix et la sauvegarde de la création. L'accord attendu entre l'Union Soviétique et les États-Unis a une signification historique d'un premier pas vers un monde sans nucléaire et sans violence ; il semble offrir une preuve véritable du succès d'une telle réflexion dans le domaine du politique, et semble également offrir un essor puissant à d'autres pas à prendre dans l'avenir immédiat pour réaliser le désarmement. Nous apprécions énormément les efforts de la KEK menant à



*Les trois co-présidents du nouveau Conseil d'Eglises Chrétiennes en France.
De g. à dr. : Mgr Jérémie, le cardinal Decourtray et le pasteur Stewart.*

un renforcement des relations de confiance, qui sont essentielles pour la restructuration des relations internationales ».

A ROME, la Commission du Conseil œcuménique des Eglises (COE) pour la mission mondiale et l'évangélisation a effectué une visite au Vatican, notamment pour une rencontre avec le Secrétariat pour l'Unité des Chrétiens, mais aussi pour des contacts avec différentes Congrégations romaines.

Le Père J. Mutiso-M'Binda, expert du Secrétariat du Vatican pour l'Unité des Chrétiens, a expliqué que la visite des responsables du COE devait être replacée dans le cadre du groupe de travail concerté, qui coordonne et évalue la collaboration croissante entre le Vatican et le COE. Cette collaboration a encore progressé depuis 1985, grâce à un échange de visites à Genève et à Rome. Depuis plusieurs années, divers Instituts religieux missionnaires, qui travaillent en étroite collaboration avec le Secrétariat pour l'Unité des Chrétiens et avec la Congrégation du Vatican pour l'Evangélisation des Peuples, ont établi des rapports de consultation avec la Commission du COE : aussi envoient-ils chaque année des conseillers lorsque cette Commission se réunit à Genève.

Un des sujets inscrits au programme de la visite à Rome de la Commission du COE concerne la prochaine conférence missionnaire de cette Commission, en 1989, à San Antonio au Texas. Le thème de cette conférence sera : « Que Ta

volonté soit faite - La mission en suivant le chemin du Christ ».

Participeront à cette conférence, une vingtaine d'observateurs catholiques.

LA FÊTE DE SAINT-ANDRÉ A ISTANBUL

A ISTANBUL, le 30 novembre, la fête de l'apôtre Saint André fut célébrée solennellement au Patriarcat œcuménique. Comme chaque année, une délégation de l'Eglise Catholique s'est rendue à Istanbul, guidée par le Cardinal Jean Willebrands. A l'issue de la célébration eucharistique, présidée par le Patriarche œcuménique, S.S. Dimitrios 1er, a échangé une allocution avec le cardinal Willebrands, porteur d'un message de Jean-Paul II que nous reproduisons ici en entier :

« La grâce du Seigneur Jésus soit avec vous » (I Co 16, 23).

La célébration liturgique de la fête du saint apôtre André, le premier appelé par le Seigneur, frère de Pierre le Coryphée, nous donne une fois encore l'occasion d'exprimer la fraternité qui nous unit l'un à l'autre et qui unit nos Eglises. Cette célébration nous rassemble dans la prière et fait grandir la charité entre nous.

La délégation conduite par le cardinal Jean Willebrands portera à Votre Sainteté, à votre Saint-Synode et à tout le Patriarcat œcuménique le salut de l'Eglise de Rome et s'unira à la

célébration que vous présiderez dans l'église Saint-Georges, où j'ai eu la joie d'être moi-même présent dans les mêmes circonstances. Elle invoquera pour vous la grâce du Seigneur Jésus-Christ et manifesterà notre communion dans la foi.

Cette année, aussitôt après la fête de saint André, aura lieu votre visite à Rome où saint Pierre, frère d'André, a rendu au Christ son ultime témoignage et où se perpétue sa succession apostolique ininterrompue. L'Eglise de Rome vous accueillera avec une profonde charité. Dans la prière, je demande au Seigneur qu'il illumine nos pas sur le chemin qui nous portera vers la parfaite communion pour célébrer ensemble au même autel son Eucharistie.

Dans ces sentiments de joie et dans l'attente de notre nouvelle rencontre, je redis à Votre Sainteté ma fraternelle affection dans le Seigneur ».

Le Patriarche œcuménique et le chef de la délégation papale ont échangé le baiser de paix et d'amour et, ensemble, ont béni les fidèles, venus nombreux pour participer à la grande fête patronale de l'Eglise de Constantinople.

(Compte rendu dans « Episkepsis », n° 389, pp. 2-3).



DÉCEMBRE

UN COLLOQUE SUR « LA SPIRITUALITÉ DANS LE DIALOGUE INTERRELIGIEUX »

A KYOTO (Japon) du 1er au 5 décembre s'est réuni au Séminaire de Kansai, un colloque sur « la spiritualité dans le dialogue interreligieux ».

Ce colloque était organisé conjointement par les sections « Renouveau et vie paroissiale » et « Dialogue avec les religions de notre temps » du Conseil œcuménique des Eglises.

Ce colloque a réuni des participants représentant les traditions catholique romaine, orthodoxe et protestante, des hommes et des femmes ayant vécu en dialogue avec des fidèles d'autres religions et, en de nombreux cas, ayant intensément partagé les spiritualités de ces religions. Le colloque avait pour but de découvrir ce que ce dialogue et ce partage de spiritualités d'autres tradi-

tions avaient signifié pour chacun d'entre eux et de trouver ce qu'ils avaient appris et acquis, qui pourrait contribuer à la vie de tous les chrétiens, au niveau de l'individu et des paroisses.

LA VISITE A ROME DU PATRIARCHE DIMITRIOS 1er DE CONSTANTINOPLE

A ROME, le 3 décembre, le Patriarche œcuménique Dimitrios 1er arrivait en fin de matinée, accompagné de cinq métropolitains de son Saint-Synode. Il était accueilli à l'aéroport par les cardinaux Casaroli, secrétaire d'Etat ; Willebrands, président du Secrétariat pour l'Unité des Chrétiens ; Poletti, vicaire de Rome, et des responsables de la Curie romaine. Le Patriarche a été conduit ensuite au Vatican, où il a été accueilli par le Pape Jean-Paul II. Pendant tout son séjour romain, le Patriarche a logé à la Tour Saint-Jean, dans les jardins du Vatican, où avait déjà logé le Patriarche Athénagoras.

Par cette visite à Rome qui devait se poursuivre du 3 au 7 décembre, le Patriarche Dimitrios rendait à Jean-Paul II la visite que ce dernier avait effectuée à Istanbul le 30 novembre 1979. C'est alors qu'une première déclaration conjointe du pape et du patriarche avait annoncé l'ouverture du dialogue théologique catholique-orthodoxe.

Comme on le sait, le Patriarche Dimitrios est devenu, au cours des derniers mois, le pèlerin de l'Unité. C'est ainsi qu'il a visité les Patriarcats historiques d'Alexandrie et de Jérusalem, puis les Eglises de Russie, de Géorgie, de Serbie, de Roumanie, de Pologne et de Grèce. La rencontre de Jean-Paul II et de Dimitrios était la cinquième entre un évêque de Rome et le Patriarche œcuménique.

A sa descente d'avion, le patriarche faisait une brève déclaration où il disait sa joie et son émotion d'arriver à Rome, la ville du martyr des apôtres protocoryphées Pierre et Paul.

(Texte complet de la déclaration dans l'ORLF du 8-12-1987, p. 4).

DISCOURS DE BIENVENUE DE JEAN-PAUL II ET RÉPONSE DE DIMITRIOS 1er

A ROME, le 3 décembre, dans l'après-midi, Dimitrios 1er s'est rendu en pèlerinage à la basilique Saint-Pierre où il a prié sur la tombe de l'Apôtre, puis sur

celles de Jean XXIII et de Paul VI. Vers 18 h, Jean-Paul II a reçu le Patriarche de Constantinople en audience privée. Au terme de l'entrevue, le Pape a prononcé l'allocution suivante de bienvenue, à laquelle le Patriarche a répondu en langue grecque, langue qu'il utilisera dans ses allocutions tout au long de son séjour romain.

Dans son allocution, Jean-Paul II accueillit son hôte avec les mots du psalmiste : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » (Ps. 118, 26). Il rapela ensuite la visite qu'il avait rendue au Patriarche : « Il y a huit ans, j'avais le grand bonheur de pouvoir échanger avec vous le baiser de paix en votre résidence patriarcale du Phanar. L'accueil que vous-même et votre Eglise m'avez réservé alors fut si marqué d'estime et si dense d'affection que j'en garde toujours le souvenir vivant et reconnaissant. Ce souvenir accroît ma joie de vous voir aujourd'hui parmi nous et de pouvoir vous témoigner une égale estime et une pareille affection.

Animés d'une même charité fraternelle, nous priérons ensemble ces jours-ci pour le bien de nos Eglises et pour que notre commun Seigneur leur accorde la grâce d'une parfaite communion dans la foi et l'amour. Nous ne manquerons pas non plus d'intercéder ensemble pour ce monde auquel nous sommes envoyés et que Dieu a aimé au point de donner son Fils unique pour le sauver (cf. Jn 3, 16-17) ».

Dans sa réponse, le Patriarche déclara notamment : « Lors de cette rencontre, nous nous enrichissons mutuellement, nous qui nous rencontrons. Nous sommes venus à Vous, portant avec amour l'ethos de la liberté dans le Christ, ainsi que la riche tradition de notre Orient orthodoxe. D'autre part, nous sommes venus pour recevoir ce que l'Occident latin a à offrir à la cause commune du rapprochement de nos Eglises, en échange de trésors spirituels, en esprit d'amour et d'estime. Nous partirons certainement d'ici plus riches. Nous sommes également sûrs que la présence du premier Patriarche d'Orient au cœur de l'Occident chrétien est destiné à signifier beaucoup pour celui-ci, avec la grâce du Seigneur, pour le bien de Son unique Eglise ».

(Texte intégral des allocutions de Jean-Paul II et de Dimitrios 1er dans la D.C. n° 1954, pp. 80-81).

LE PATRIARCHE ŒCUMÉNIQUE DIMITRIOS 1er A SAINT-PAUL-HORS-LES-MURS

A ROME, le 4 décembre, le Patriarche s'est rendu le matin à la basilique Saint-Paul-Hors-les-Murs, où il a été accueilli par le père Abbé, Dom Mastronicola, et la Communauté bénédictine à qui est

confié le sanctuaire. Après un temps de prière, le Patriarche a visité la basilique, puis il s'est adressé « aux fils de saint Benoît, le Patriarche du monachisme occidental que le Pape Jean-Paul II a justement appelé co-patron de l'Europe ». Il a également rappelé que la basilique était le lieu où se clôturait la Semaine de l'Unité et où le Pape Jean XXIII avait annoncé la convocation de Vatican II :

« Nous n'oublions pas que, de cette basilique, le Pape Jean XXIII, de bienheureuse mémoire, a annoncé la convocation du second Concile du Vatican, qui a donné un important élan à l'œcuménisme dans l'Eglise catholique romaine. En ce lieu, nous prions maintenant d'une manière intense pour le repos de l'âme de ce Pape qui, certainement, se réjouit dans les cieux en voyant les pas qui ont été accomplis depuis lors en faveur de la réconciliation et de l'unité... ».

Après sa visite à Saint-Paul-hors-les-Murs, Dimitrios Ier s'est rendu à la cathédrale du Pape, la basilique Saint-Jean-de-Latran où il fut accueilli par le Cardinal Poletti et le Chapitre. Après avoir prié et visité la cathédrale, le Patriarche s'est rendu à l'université du Latran toute proche où, devant le Grand Chancelier (Cardinal Poletti), le Recteur, Mgr Pietro Rossano, le corps professoral et les étudiants, il a prononcé une allocution se terminant par ces paroles d'encouragement :

« En terminant cette allocution de salutation, nous vous appelons, vous tous, enseignants et étudiants de cet Institut, à poursuivre vos saints efforts de recherche de la vérité dans l'amour,

d'étude des Ecritures et des Pères de l'Eglise, que nous reconnaissons, l'une et l'autre Eglise, comme la source de la divine Révélation, en ayant toujours présents à l'esprit les besoins et les problématiques angoissantes de l'homme contemporain et, surtout, la cause sacrée de l'unité de l'Eglise, en faveur de laquelle nous travaillons et luttons aujourd'hui ».

Sur le chemin du retour, Dimitrios Ier a prié au Colisée et a vénéré les martyrs de Rome. Dans l'après-midi du même jour, le Patriarche a visité les Loges, le Palais apostolique et la chapelle Sixtine. Dans la soirée, il a rencontré à la Sala Regia les responsables des dicastères de la Curie romaine qu'il a encouragés à accomplir leur mission dans un esprit œcuménique au service de l'Unité des Chrétiens.

(Texte intégral des allocutions de Dimitrios Ier à Saint-Paul-hors-les-Murs, à l'Université pontificale du Latran et à la Curie romaine dans la D.C. n° 1954, pp. 81-83).

JEAN-PAUL II ET DIMITRIOS Ier A SAINTE-MARIE-MAJEURE

A ROME, le 5 décembre, le patriarche Dimitrios Ier a visité, le matin, les catacombes de Sainte-Priscille. Dans l'après-midi, le Pape et le Patriarche se sont rendus dans la même voiture à la basilique Sainte-Marie-Majeure, où est vénérée l'icône de Marie « Salus populi romani », pour le chant des vêpres. Le Patriarche a prononcé une homélie où il a insisté sur le fait que, dans tout le monde chrétien, les deux Eglises

sœurs, catholique et orthodoxe ont gardé au cours des siècles la flamme inextinguible de la dévotion à l'égard de la Theotokos. Et son homélie s'est terminée par cette importante proposition :

« Exprimant ces pensées à l'occasion de la synaxe qui se déroule en cette sainte église consacrée à la Toute-Sainte Mère de Dieu, nous désirons proposer d'une manière plus officielle que le thème de la mariologie occupe une place centrale dans le dialogue théologique entre nos Eglises, examiné du point de vue non seulement christologique mais aussi anthropologique, et en particulier ecclésiologique, pour le plein rétablissement de notre communion ecclésiale, pour laquelle nous prions et travaillons, et vers laquelle nous regardons avec une grande attente, quand le Seigneur de toute chose y consentira ».

De son côté, Jean-Paul II s'est réjoui de ce qu'à l'Eglise catholique et à l'Eglise orthodoxe a été accordée la grâce de se reconnaître à nouveau Eglises sœurs et de marcher ensemble vers la pleine Communion.

(Texte des homélies de Dimitrios Ier et de Jean-Paul II dans la D.C. n° 1954, pp. 83-85).

LA RENCONTRE ŒCUMÉNIQUE RÉGIONALE D'ÎLE-DE-FRANCE

A PARIS, le 5 décembre, a eu lieu la rencontre régionale d'Île-de-France pour l'œcuménisme qui a battu tous les records précédents d'affluence. Mais laissons la parole au P. Jean-Paul Cazes, son principal animateur :

« Nous étions plus de 200 à notre rencontre œcuménique régionale, tous rassemblés autour du thème : « MARIE, SA PLACE DANS LA TRADITION ET LA PIÉTÉ DE NOS ÉGLISES ».

Dans la matinée, trois intervenants ont apporté des éléments de grande valeur qui ont nourri les carrefours et la table ronde de l'après-midi : Madame Elisabeth BEHR-SIGEL, pour la théologie et la liturgie orthodoxes ; le Professeur Jacques-Noël PERES, pour la pensée de Luther et des luthériens modernes ; le Père Bernard PITAUD, pour la théologie et la spiritualité mariale du catholicisme.

Les points d'accord entre les conférenciers sont apparus plus nombreux et plus importants que ne semblaient le penser initialement les participants.

Le titre de « Mère de Dieu » est unanimement reconnu, même si le Professeur Pérès lui préférerait celui de



Pendant la Conférence de Presse, à l'écoute des questions des journalistes.

« Mère du Christ ». Cela signifie que les trois intervenants insistent sur la nécessité d'assumer et de réinterpréter ensemble ce qui constitue une richesse commune : les premiers siècles d'une Eglise non pas uniforme, mais indivise, d'où vient le titre de « THEOTOKOS ».

(« Œcuménisme - information fait paraître de substantiels résumés des trois grands exposés de la session. « Œcuménisme-Information » de février 1988 rend compte de la Conférence du Pasteur Jacques-Noël Pérès, luthérien).

LE PATRIARCHE DIMITRIOS Ier ACCUEILLI PAR JEAN-PAUL II A SAINT-PIERRE

A ROME, le 6 décembre, le Pape Jean-Paul II a accueilli, le matin, le Patriarche de Constantinople en la basilique Saint-Pierre. Après avoir revêtu les ornements liturgiques, ils ont présidé ensemble la liturgie de la Parole. Le Patriarche a donné le premier l'homélie, après que Jean-Paul II l'eût présenté au peuple en ces termes : « Cette unique Parole de Dieu nous a convoqués ici aujourd'hui pour prier pour la recomposition de la pleine communion entre catholiques et orthodoxes. Avec une joie profonde, je vous exhorte maintenant à écouter la parole du Patriarche œcuménique, Sa Sainteté Dimitrios Ier, notre frère bien-aimé dans le Christ ».

Après avoir rappelé tout ce qui a été fait durant les dernières décennies pour le rapprochement des deux Eglises sœurs, le Patriarche a lancé un vibrant appel à l'union : « Renforçons les liens de notre amour. Intensifions le désir qui brûle dans le cœur de nos fidèles pour la réconciliation et l'unité... Otons de la vie de nos Eglises les empêchements qui font obstacle à notre rencontre et à notre convergence dans le Christ... ». De son côté, le Pape a lui aussi rappelé le souvenir des grands pionniers que furent les papes Jean XXIII, Paul VI et le patriarche Athénagoras. Il évoqua encore sa propre visite à Istanbul pour se réjouir de celle du Patriarche à Rome. Il voulut ensuite donner quelques précisions sur le sens de la primauté du Siège Romain : « Parce que nous ne voulons être rien d'autre, pour les fidèles de nos Eglises et pour le monde, que des « serviteurs par amour de Jésus » (2 Co 4, 5), dans le but de préparer, pour eux et avec eux, « la route du Seigneur » (Is. 40, 3), nous voici disponibles et résolus.

Au Concile Vatican II, l'Eglise catholique a approfondi sa contemplation du plan du Christ pour son Eglise. Elle a compris alors plus profondément la réalité de la

communion qui maintient dans l'unité les Eglises particulières présentes dans le monde. Cet approfondissement constitue une contribution importante à notre recherche pour rétablir une parfaite communion entre nous. Au cours des premiers siècles de notre histoire, nous avons suivi chacun notre route propre, tout en conservant notre communion de foi et de vie sacramentelle, malgré les difficultés qui pouvaient surgir dans nos relations. Au cours de cette période, on reconnaissait au Siège de Rome non seulement une primauté d'honneur mais aussi une réelle responsabilité pour présider à la charité, selon les paroles de saint Ignace d'Antioche, et pour favoriser le maintien de la communion entre toutes les Eglises. Je suis conscient que, pour des raisons très diverses, et contre la volonté des uns et des autres, ce qui devait être un service a pu se manifester sous un éclairage assez différent. Mais, comme vous le savez, c'est par désir d'obéir vraiment à la volonté du Christ que je me reconnais appelé, comme évêque de Rome, à exercer ce ministère. Ainsi, dans la perspective de cette communion parfaite que nous voulons rétablir, je prie l'Esprit Saint de nous donner sa lumière et d'éclairer tous les pasteurs et théologiens de nos Eglises, afin que nous puissions chercher, évidemment ensemble, les formes dans lesquelles ce ministère pourra réaliser un service d'amour reconnu par les uns et par les autres. Je me permets, Sainteté, de vous demander de prier avec moi et pour moi, afin que Celui qui « nous mènera à la vérité tout entière » (Jn 16, 13) nous dicte, dès maintenant, les gestes, les attitudes, les paroles et les décisions qui nous permettront d'accomplir tout ce que Dieu veut pour son Eglise.

Le Concile Vatican II a demandé que, dans l'effort pour le rétablissement de la pleine communion avec les Eglises orientales, on prenne particulièrement en considération « la nature des relations qui existaient entre elles et le Siège de Rome avant la séparation » (Unitatis redintegratio, 14). Ces relations respectaient pleinement le pouvoir de chaque Eglise de « se régir selon sa propre discipline » (Ibid., 16). Je voudrais vous assurer, Sainteté, que le Siège de Rome, si attentif à tout ce que comporte la Tradition de l'Eglise, veut respecter pleinement cette Tradition de l'Eglise d'Orient ».

L'homélie du pape fut suivie de la récitation en grec du Credo de Nicée-Constantinople, de la prière d'intercession et du baiser de paix. Le Patriarche se retirait ensuite pour la suite de la célébration dans la tribune Saint-André, avec la délégation des métropolitains. Le Patriar-

che est remonté à l'autel de la Confession, à la fin de la messe, pour bénir les fidèles.

(Textes des homélies de Dimitrios Ier et de Jean-Paul II dans la D.C. n° 1954, pp. 85-89).

LE PATRIARCHE DIMITRIOS Ier ET LES JEUNES ROMAINS

A ROME, le 6 décembre à midi, Jean-Paul II et Dimitrios Ier sont apparus côte à côte au balcon central de la basilique pour s'adresser tous deux à la foule réunie pour l'Angélus. Le pape a évoqué le sanctuaire marial du Mont-Athos qu'on appelle aussi le « jardin de la Vierge » parce que, selon la tradition athonite, l'embarcation de la Vierge Marie qui était en route pour Ephèse aurait été dérivée par une tempête et aurait ainsi abordé au Mont-Athos. Le patriarche invita la foule à demander l'intercession de Marie pour l'union des chrétiens.

Au début de l'après-midi de ce dimanche, le patriarche rencontrait, salle Regia au Vatican, une nombreuse représentation de la Communauté orthodoxe résidant à Rome à laquelle s'étaient joints des fidèles de la Communauté orthodoxe de Naples. A ses hôtes, il demanda d'être toujours témoins tangibles des liens fraternels entre les deux Eglises.

En fin de journée, le patriarche Dimitrios Ier se rendait à la basilique Sainte-Marie du Trastevere pour y rencontrer les jeunes de Rome, venus en grand nombre, prier avec eux et leur adresser la parole. « Réconciliation et paix » : centrée sur ce thème, cette rencontre dominicale avec les jeunes du Vicariat de Rome était originale par son style et son contenu. Le patriarche œcuménique écoute un membre de la communauté Saint-Egide témoignant contre les cœurs endormis : « Face à la guerre, chacun peut se croire inutile, et ce sentiment d'impuissance se transforme vite en indifférence, voire en habitude au mal. Or, un jeune peut bâtir la paix autour de sa maison. Rejeter les vieux, ne pas savoir recevoir les réfugiés et les immigrés, n'est-ce pas là une guerre non déclarée ? Prière et vie active ne sont pas contradictoires ». Très applaudi, il est relayé par une femme membre des Focolari venue raconter une simple et belle histoire d'amitié. Enfin, un jeune prêtre souligne le désir des jeunes générations pour un monde plus juste.

Le patriarche a salué leur vitalité : « Sur vos visages resplendissants d'enthousiasme et de foi, nous voyons le Christ

vivant. La jeunesse est l'époque des visions pures, l'âge qui déteste les compromis et qui est envahi par la passion et la flamme de la liberté. Sans les jeunes, notre monde, voire notre Eglise seraient frustrés par l'excessive prudence des adultes, par la tentation du calcul et le marasme des médiocrités ». Primat d'une antique Eglise, il a rassuré : « L'Eglise du Christ n'est pas un objet de musée à conserver dans des sections archéologiques. C'est une réalité vivante, toujours actuelle, toujours jeune, répondant toujours à l'homme de toute époque ». Enfin, Dimitrios Ier a déploré que, malgré ses conquêtes scientifiques et technologiques, l'homme contemporain souffre de solitude, et une part importante de l'humanité de faim. Des hommes sont aussi privés des libertés élémentaires. Or, pour l'Eglise, « rien n'est plus précieux et sacré qu'une personne ». Et d'inviter à prier pour rétablir la pleine communion, sous une pluie d'applaudissements.

Après l'hymne d'André, l'évangile de Jean, les intentions de prière, le Kyrie et le Notre Père, le patriarche a béni l'assemblée. Il a offert une médaille représentant l'icône de la madone de Constantinople. L'Eglise locale lui a remis une incision de cette basilique mariale et un plateau d'argent à l'emblème du vicariat. Dimitrios Ier était radieux, comme surpris par l'enthousiasme tout latin de la foule qui entonnait un vibrant Alleluia, en lui offrant un panier de fleurs et de fruits.

(Textes des allocutions dans la D.C. n° 1954, p. 89 et dans l'ORLF du 22 décembre 1987, p. 8).

●

DÉCLARATION COMMUNE DU PAPE JEAN-PAUL II ET DU PATRIARCHE DIMITRIOS IER

A ROME, le 7 décembre au matin, alors que s'achevait la visite du patriarche œcuménique, Jean-Paul II et Dimitrios Ier ont signé à la Tour Saint-Jean, où logeait Dimitrios Ier, la déclaration commune suivante :

« Nous, le Pape Jean-Paul II et le Patriarche œcuménique Dimitrios Ier, nous rendons grâce à Dieu qui nous a donné de nous rencontrer pour prier ensemble et avec les fidèles de l'Eglise de Rome, et de nous entretenir de la vie de l'Eglise du Christ et de sa mission dans le monde.

Notre rencontre est signe de la fraternité existant entre l'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe. Cette fraternité ne cesse de croître et de porter des fruits



*Au cours de la réception du 17 décembre 1987,
les trois co-présidents et Mgr Gabriel Saliby, vicaire patriarcal d'Antioche.*

pour la gloire de Dieu. Nous prions et invitons tous les fidèles de l'Eglise catholique et de l'Eglise orthodoxe à intercéder avec nous auprès de Dieu : qu'Il achève l'œuvre qu'Il a commencée parmi nous !...

Nous disons notre joie et notre satisfaction en constatant les premiers résultats et le déroulement positif du dialogue théologique annoncé lors de notre rencontre du 30 novembre 1979. Les documents acceptés par la Commission mixte constituent des points de référence importants pour la continuation du dialogue. En effet ils cherchent à exprimer ce que l'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe peuvent déjà professer ensemble comme foi commune sur le mystère de l'Eglise et le lien entre la foi et les sacrements. Chacune de nos Eglises ayant reçu et célébrant les mêmes sacrements, elles perçoivent mieux que, lorsque, l'unité dans la foi est assurée, une certaine diversité d'expressions, souvent complémentaires, et d'usages propres, n'y fait pas obstacle mais enrichit la vie de l'Eglise et la connaissance, toujours imparfaite, du mystère révélé. Devant ces premiers résultats de l'effort entrepris en commun, dans « l'obéissance de la foi » (Rm 1, 5), pour rétablir la pleine communion entre l'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe, nous remercions et encourageons les membres de la Commission mixte du dialogue théologique. Nous souhaitons que les fidèles en soient informés et puissent ainsi rendre grâce à Dieu, s'unir à la prière du Seigneur : « Que tous soient un » (Jn 17, 21), rester vigilants dans l'intercession et grandir ensemble dans la foi et l'espérance. Nous souhaitons aussi que les progrès

du dialogue fassent croître catholiques et orthodoxes dans une meilleure connaissance réciproque et une plus grande charité. Par la prédication, la catéchèse, la formation théologique ainsi orientées, le dialogue portera tous ses fruits dans le Peuple de Dieu.

Nous prions l'Esprit du Seigneur qui, à la Pentecôte, a manifesté l'unité dans la diversité des langues, de « nous conduire dans la vérité tout entière » (cf. Jn 16, 13) et de faire que soient trouvées des solutions aux difficultés qui empêchent encore la pleine communion qui se manifestera dans la concélébration eucharistique.

Notre rencontre a lieu en cette année du douzième centenaire du deuxième Concile de Nicée qui, préparé par une longue collaboration sans faille entre l'Eglise de Rome et l'Eglise de Constantinople, a fait triompher la foi orthodoxe. Les Eglises d'Orient et d'Occident, durant des siècles, ont célébré ensemble les Conciles œcuméniques qui ont proclamé et défendu « la foi transmise aux saints une fois pour toutes » (Jude, 3). « Appelés à une seule espérance » (Ep. 4, 4), nous attendons le jour voulu par Dieu où sera célébrée l'unité retrouvée dans la foi et où sera rétablie la pleine communion par une concélébration de l'Eucharistie du Seigneur.

Nous renouvelons devant Dieu notre engagement commun de promouvoir de toutes les manières possibles le dialogue de la charité, suivant l'exemple du Christ nourrissant son Eglise et l'entourant des soins de sa charité. Dans cet esprit, nous rejetons toute forme de prosélytisme, toute attitude qui serait ou pourrait être perçue comme un manque de respect.

Cette charité créatrice nous conduit à collaborer pour la justice et la paix, tant au niveau mondial qu'au niveau régional et local. Elle nous pousse à ne pas limiter cette collaboration mais à l'ouvrir, au-delà des chrétiens, à tous ceux qui, dans les autres religions, cherchent Dieu, sa justice et sa paix . . . ».

(Texte complet de la Déclaration commune dans la D.C. n° 1954, pp. 90-91).

LE PATRIARCHE DIMITRIOS Ier, HÔTE DU PRIMAT DE LA COMMUNION ANGLICANE

A LONDRES, le 7 décembre, le patriarche Dimitrios Ier a commencé sa visite à l'Eglise d'Angleterre, répondant à l'invitation du primat de la Communion anglicane, le Dr Robert Runcie. Son séjour en Angleterre s'est poursuivi du 7 au 10 décembre. Il a assisté à des célébrations liturgiques dans la cathédrale de Canterbury, a été reçu en audience privée par la reine Elisabeth puis a rencontré les représentants des diverses Eglises chrétiennes. Le 9 décembre, le Patriarche et le Primat anglican ont eu une séance de travail avec les co-présidents et les membres de la Commission de dialogue anglicano-orthodoxe. Le communiqué commun publié à l'issue des travaux indique que le métropolitain Chrysostome de Myre, président de la Commission du Patriarcat pour les relations avec les autres Eglises, souligna fortement le désir « unanime » de l'Orthodoxie mondiale de « poursuivre et approfondir le dialogue » avec les anglicans « malgré les obstacles importants qui restent à dépasser, notamment, pour les orthodoxes, le fait qu'ils ne sont pas en mesure d'admettre l'ordination des femmes à la prêtrise et à l'épiscopat... Les Eglises orthodoxes ont l'intention d'organiser en 1988 un symposium panorthodoxe pour débattre des présupposés théologiques qui empêchent les Eglises orthodoxes d'accepter l'ordination des femmes ainsi que pour élaborer une déclaration plus complète en ce domaine ».

LE PATRIARCHE DIMITRIOS Ier AU SIÈGE DU C.O.E.

A GENÈVE, du 11 au 13 décembre, le Patriarche Dimitrios fut l'hôte du Conseil œcuménique des Eglises. Il a participé à des séances de travail avec le C.O.E., la Conférence des Eglises européennes (KEK), la Fédération luthérienne mondiale et l'Alliance réformée mondiale. S'agissant du Conseil œcuménique des Eglises (COE), Dimitrios a déclaré

notamment : « Nous avons la ferme espérance que les buts initiaux du Conseil non seulement ne seront pas déformés mais qu'ils seront au contraire renforcés ». Même si « la conscience que l'Eglise orthodoxe a d'elle-même débouche sur la conviction que l'unité des Eglises est déjà véritablement présente dans l'orthodoxie, le Conseil œcuménique jouit de notre reconnaissance et de notre estime particulière ». Parmi les thèmes dont se préoccupe le COE, le patriarche DIMITRIOS a d'abord mentionné les deux plus actuels : « La justice, la paix et la sauvegarde de la création, et le témoignage des Eglises dans le monde d'aujourd'hui ». Le premier recueille le plein assentiment de l'Eglise orthodoxe, ainsi qu'elle l'a exprimé lors de la 3ème Conférence panorthodoxe préconciliaire.

Concernant le deuxième sujet, DIMITRIOS Ier a affirmé que « le témoignage commun de tous les chrétiens devient un impératif dans un monde divisé, sécularisé, tourmenté et désespéré ».

Puis le primus inter pares (premier parmi ses égaux) des hiérarques orthodoxes a « insisté sur l'œuvre théologique importante accomplie par le Conseil, œuvre qui constitue l'élément le plus conforme au but principal du Conseil en tant qu'organisation au service de l'Unité des Eglises ». Il a donné deux exemples à ce propos : le texte de la Commission de Foi et Constitution « Baptême, eucharistie, ministère » (BEM), pour lequel les Eglises orthodoxes ont fait preuve d'un intérêt sans équivoque. A ce propos, il a exprimé sa satisfaction pour la participation à part entière de l'Eglise catholique romaine aux travaux de la Commission de Foi et Constitution.

Concernant le deuxième exemple, la « Confession d'une seule et même foi », le Patriarche a salué la déclaration selon laquelle « le but de cette étude sur la foi apostolique n'est pas d'élaborer – et encore moins d'imposer – un nouveau « Credo œcuménique » qui évincerait le Credo affirmé par l'Eglise indivise au IVème siècle (le symbole de Nicée-Constantinople), sous l'inspiration divine, mais plutôt d'aider les Eglises à confesser la même foi dans leur mission et leur service communs dans le monde, à atteindre une sorte de cohérence intérieure sur les grandes questions de la foi, exprimée dans un langage contemporain ».

LA RÉPONSE DU VATICAN A LA PROPOSITION DU C.O.E.

A GENÈVE, le 17 décembre, le COE recevait la réponse positive du Vatican,

signée par le Cardinal Jan Willebrands, président du Secrétariat pour l'Unité des Chrétiens :

« Nous espérons collaborer de façon significative au projet JPSC », écrit le cardinal Willebrands au pasteur Castro, car les préoccupations concernant la justice, la paix et la sauvegarde de la création doivent être les préoccupations de nous tous ». Il a cependant précisé que « la nature différente des deux organismes, l'Eglise catholique romaine et le COE, a constitué une des difficultés pour l'acceptation de l'invitation » (à collaborer sur un pied d'égalité, et à être un des organismes co-invités).

« Comme marque du désir de l'Eglise catholique romaine de collaborer pleinement avec le COE », explique la lettre, elle nommera une personne qui collaborera avec les membres du personnel chargé du programme « JPSC » et des participants au sein de l'organisme ad hoc qui sera créé pour planifier et convoquer le rassemblement ».

CRÉATION D'UN CONSEIL D'ÉGLISES CHRÉTIENNES EN FRANCE

A PARIS, le 17 décembre, le cardinal Albert Decourtray, président de la Conférence des évêques de France, le pasteur Jacques Stewart, président de la Fédération de France et Mgr Jérémie, représentant le métropolitain Meletios, président du Comité interépiscopal orthodoxe, les trois secrétaires nationaux aux relations œcuméniques et diverses personnalités se sont retrouvés pour la réunion constitutive du Conseil d'Eglises chrétiennes en France (C.E.C.E.F.).

Cette journée a comporté notamment un moment liturgique d'action de grâces. La création de ce Conseil, affirment les statuts, s'inscrit « dans la recherche d'un accroissement de la communion entre les Eglises, dans le respect de leur diversité, mais il ne doit d'aucune manière apparaître comme une structure nouvelle dont l'autorité s'imposerait à celle des Eglises membres ».

Ce Conseil révèle, selon le cardinal Decourtray, « ce qu'il y a de profond, de déjà là dans l'unité entre les Eglises ». Ce que développe le pasteur Stewart en ces termes : « L'unité de l'Eglise, nous la cherchons, la prions, l'attendons, mais il existe déjà un mystère de l'unité de l'Eglise qui est un avenir ».

Pour le métropolitain Meletios, ce Conseil est « l'instrument d'un œcuménisme pratique appliqué d'une part à l'entraide entre les chrétiens, d'autre part à une réflexion commune permettant, d'un point de vue spirituel et moral, des interventions elles aussi communes dans la culture et la société ».

Parmi les dossiers à traiter en priorité, ce Conseil s'attachera d'une part aux solidarités avec les pauvres, les immigrés, les étrangers, d'autre part à une réflexion à long terme sur le prochain bicentenaire de la Révolution française. Le Conseil complet comprend dix-huit membres répartis de la manière suivante : les trois présidents d'Eglises déjà cités, cinq catholiques, cinq protestants, trois orthodoxes et deux arméniens apostoliques.

L'autorité du Conseil est collégiale. Les décisions ou prises de position importantes sont faites à l'unanimité. Il est convenu d'une expérience de trois ans pour l'activité du Conseil au terme de laquelle il sera fait un bilan avec éventuellement des aménagements. Il existe actuellement des Conseils d'Eglises dans 70 pays. La France est cependant le seul pays à majorité catholique en Europe où un Conseil d'Eglises a été créé.

STATUTS DU CONSEIL D'EGLISES CHRETIENNES EN FRANCE (C.E.C.E.F.)

A PARIS, le 17 décembre, le C.E.C.E.F. adoptait les statuts suivants : « Il est apparu à la majorité des Eglises chrétiennes en France qu'après de longues années de rencontres, liées à un effort

tenace pour surmonter leurs divisions historiques et donner un témoignage commun de foi, de prière et de service, le moment était mûr pour faire naître une structure de rencontre facilitant le développement de ce qui existe déjà.

En s'inspirant d'un certain nombre de réalisations semblables en divers pays du monde et avec le souci de tenir compte de la situation concrète des Eglises en France, celles-ci ont décidé de fonder un Conseil d'Eglises chrétiennes en France.

A) Finalité

La visée au départ est modeste mais ouverte à l'écoute de l'Esprit. Il s'agit :

- de constituer un lieu d'échange d'informations, d'écoute et de dialogue ;
- de faciliter une réflexion et éventuellement des initiatives communes dans le triple domaine :

- de la présence chrétienne à la société ;
- du service ;
- du témoignage.

La création de ce Conseil s'inscrit dans la recherche d'un accroissement de la communion entre les Eglises, dans le respect de leurs diversités. Mais il ne doit d'aucune manière apparaître comme une structure nouvelle dont l'autorité s'imposerait à celle des Eglises-membres.

B) Composition :

Les interlocuteurs sont :

- 1) Pour l'Eglise catholique, le Conseil permanent de l'épiscopat qui désignera les représentants de l'Eglise catholique.
- 2) Pour les Eglises issues de la Réforme, la Fédération protestante qui désignera les représentants des Eglises protestantes.
- 3) Pour les Eglises orthodoxes : le Comité interépiscopal orthodoxe qui désignera les représentants de l'Eglise orthodoxe.
- 4) Pour l'Eglise arménienne apostolique : le représentant en France du Patriarcat d'Etchmiadzine qui désignera les représentants de l'Eglise arménienne.

L'Eglise anglicane, qui ne dispose pas en France d'évêque-président d'Eglise, est invitée à s'associer, avec un statut d'observateur, à préciser dans le dialogue.

C) Désignation des membres :

Le Conseil complet comprend 18 membres répartis de la manière suivante :

- Les trois présidents :
 - le président de la Conférence des évêques,
 - le président de la Fédération protestante,
 - le président du Comité inter-épis-

copal orthodoxe.

- Quinze membres désignés ainsi :
 - cinq catholiques,
 - cinq protestants,
 - trois orthodoxes,
 - deux arméniens apostoliques.

A titre exceptionnel, chaque groupe pourrait désigner un suppléant pour remplacer, en cas de nécessité, un membre titulaire. Chaque délégation veille à la stabilité de sa représentation.

Le secrétariat du Conseil sera assuré par les trois secrétaires (catholique, protestant, orthodoxe) délégués au dialogue œcuménique.

D) Fonctionnement :

L'autorité est collégiale. Un bureau de six membres, - dont les trois présidents (ou leurs suppléants) - assure la préparation et l'animation des rencontres, ainsi que la liaison entre ces rencontres. Chacun des trois présidents en assume, à tour de rôle, la présidence pendant un an, avec changement au début de chaque année scolaire.

Pour les décisions ou prises de position importantes, la règle sera l'unanimité. Concrètement, chaque Eglise ou ensemble ecclésial déterminera son opinion et l'unanimité de ces opinions sera requise.

A titre expérimental, on envisage au moins deux rencontres ordinaires par an.

On convient d'une expérience de trois ans - le temps d'une rotation des trois « présidences » - au terme de laquelle sera fait un bilan avec, éventuellement, des aménagements.

C'est dans le désir de mieux vivre l'Evangile et d'en donner meilleur témoignage que les Eglises chrétiennes présentes en France ont décidé de former ce Conseil. Elles ont conscience de l'enjeu et affirment au départ leur désir de vivre une émulation fraternelle où elles s'aideront les unes les autres à discerner la volonté du Seigneur et à resserrer la communion partielle et souvent profonde qui les unit déjà ».

(Cf. la D.C. n° 1954, pp. 93-94).

LES MEMBRES DU CONSEIL D'EGLISES CHRETIENNES EN FRANCE

A PARIS, le 17 décembre, les membres désignés pour constituer le C.E.C.E.F. étaient les suivants :



*Au vin d'honneur,
les « anciens » se retrouvent.
De g. à dr. : le pasteur Albert Nicolas,
le père René Girault
et le Président Jacques Maury.*

Conférence des Evêques de France :
Son président : le cardinal Decourtray ;
Mgr J. Duval ; Mgr Jean Vilnet ; le cardinal
Lustiger (empêché ce jour) remplacé
par Mgr Saint-Gaudens, évêque
d'Agen ; Mgr Jean Hermil, évêque de
Viviers ; Mgr G. Ghabroyan, évêque
apostolique.
Secrétaire : P. Damien Sicard.

Fédération protestante de France :
Son président : le pasteur Jacques Ste-
wart ; M. le pasteur Marc Lienhard,
Eglise de la Confession d'Augsbourg
d'Alsace et de Lorraine ; le pasteur
André Thobois, Fédération des Eglises
évangéliques baptistes de France ;
Mme Marthe Westphal, Eglise réformée
de France, membre du Comité central
du Conseil œcuménique des Eglises ;
M. Marc Brunschweiler, secrétaire
général de la Cimade ; le pasteur
Charles Gloaguen, Eglise apostolique.
Secrétaire : Pasteur Michel Freychet.

Comité interépiscopal orthodoxe en
France :

Son président : Mgr Meletios (excusé,
malade) remplacé par Mgr Jérémie ;
Mgr Georges Wagner ; Mgr Gabriel Sali-
bi ; M. le professeur Nicolas Loosky.

Eglise arménienne apostolique :
Mgr Nakachian Kude ; archimandrite
Baboudjian Nerseh.
Secrétaire : P. Elie Melia (qui sera rem-
placé ultérieurement par le P. Michel
Evdokimov).

(Cf. la D.C. n° 1954, p. 96).

INTERVENTION DU CARDINAL DECOURTRAY A LA REUNION CONSTITUTIVE DU C.E.C.E.F.

A PARIS, le 17 décembre, le cardinal
Decourtray, président, est intervenu à la
réunion constitutive du C.E.C.E.F. Il a
commencé par rappeler l'origine et l'his-
toire des Conseils d'Eglises, déclarant
ensuite : « De multiples relations entre
les responsables des Eglises chrétiennes
en France s'étaient établies depuis
de nombreuses années. De très nom-
breuses déclarations communes ou
interventions en commun ont jalonné
les dix dernières années.

Un avant-projet de création d'un Conseil
d'Eglises fut élaboré et discuté durant
les années 1985 et 1986. Lors de leur
septième rencontre annuelle, élargie
pour cette fois à une délégation du
Comité orthodoxe, les Conseils permanents
de l'épiscopat français et des
luthéro-réformés mirent au point un pro-
jet définitif sur lequel, tout au long de

l'année, les assemblées responsables
des Eglises furent invitées à se pronon-
cer.

En ce qui la concerne, l'Eglise catho-
lique, par la voix de ses évêques réunis à
 Lourdes, approuva ce projet (100 oui –
dont 19 juxta modum –, 2 non et 6
abstentions sur 108 votants).

Il est certain que notre visée de départ,
comme l'exprimait le projet sur lequel
nos Eglises et communautés ecclésiales
se sont prononcées, ne peut être que
modeste. Aujourd'hui en particulier,
nous ne pourrions que faire une sorte
d'inventaire des thèmes que nous abor-
derons.

Il est non moins certain que, comme
toute naissance, celle de ce jour est une
invitation à l'espérance.

Sur la route de l'unité entre ses disciples
pour laquelle le Christ a prié (Jn 17) et
pour laquelle il est mort (Jn 11, 52), nous
affirmons publiquement que nous vou-
lons marcher ensemble « pour que le
monde croie » en l'envoyé du Père. Et
nous chercherons les voies d'une pré-
sence chrétienne commune à la société
de ce pays, à ses problèmes quotidiens
et souvent urgents. Et nous écouterons
ensemble les appels de notre commun
Seigneur au service (Mc 10, 45) et au
témoignage (Ac 1, 8).

Nous avons besoin les uns des autres
et nos concitoyens ont besoin de notre
unité pour croire, s'aimer et donner à
leur vie un sens plein d'espérance.

Nous avons besoin d'un climat de vérité
sans lequel il n'y a pas d'amour vrai (cf.
Ep. 4, 15). Nous avons besoin d'un cli-
mat d'écoute réciproque sans laquelle
l'annonce de la Parole du Christ retenti-
rait en vain (cf. Rm 10, 17). Nous avons
besoin d'un climat de conversion, per-
sonnelle et ecclésiale, sans laquelle le
témoignage des évangélistes ne peut
être accueilli (cf. *Evangelii nuntiandi* de
Paul VI, 15) et qui ne s'obtient de Dieu
que par la prière.

Au nom de l'Eglise catholique qui est en
France, bonne route à ce Conseil ! ».
(Cf. la D.C. n° 1954, p. 94).

INTERVENTION AU C.E.C.E.F. DU PASTEUR J. STEWART, PRESIDENT DE LA F.P.F.

A PARIS, le 17 décembre, lors de la
réunion constitutive du CECEF, le pas-
teur J. Stewart a fait une intervention
dans laquelle il a tout d'abord déclaré :
« La création du Conseil traduit une
incontestable avancée de la démarche

œcuménique dans notre pays. Nous
l'accueillons avec reconnaissance
comme un champ de possibilités nou-
velles et plus vastes offert au témoi-
gnage public de notre appartenance au
corps vivant du Christ.

Nous ne représentons pas tout l'ensem-
ble des communautés et courants de
spiritualités et de sensibilités qui exis-
tent au sein de nos grandes familles
confessionnelles catholique, orthodoxe,
protestante. Certaines de ces commu-
nautés ne se sentent pas encore enga-
gées dans la démarche particulière qui
nous rassemble aujourd'hui.

Nous sommes, chacun pour notre part,
liés de manière et d'autre latéralement
par diverses solidarités avec ces com-
munautés et ces courants. Nous ne
pouvons les ignorer ni contribuer média-
tiquement à les faire ignorer. Nous
aurons à veiller à ce que les activités du
Conseil d'Eglises chrétiennes en France
soient pensées également dans la pers-
pective de ce qu'elles pourront signifier
pour ces communautés et ces cou-
rants ; que ce soit aussi pour eux un
témoignage susceptible de les concer-
ner, de les interpeller fraternelle-
ment... ».

Le pasteur J. Stewart a ensuite évoqué
le rassemblement œcuménique euro-
péen « Paix et Justice » qui doit se tenir
à Bâle en mai 1989 de même que la
convocation mondiale de 1990 sur le
thème « Paix, Justice et Sauvegarde de
la Création ». A son avis, ces thèmes
devraient inspirer le programme du
Conseil d'Eglises chrétiennes en Fran-
ce : « Avec les trois mots, Justice, Paix,
Création, se dessine vraiment la ligne
d'un programme missionnaire qui
concerne la Bonne Nouvelle du salut de
Dieu pour ce monde, dans ce qu'elle a
de plus fondamental. C'est en ce sens,
pour moi, que le Conseil d'Eglises chré-
tiennes en France a charge de susciter
et soutenir une dynamique d'évangéli-
sation aux niveaux local et national.

Cela implique à mon avis une structure
très souple et légère : la création par le
Conseil de groupes ponctuels « d'ex-
perts » chargés de telle ou telle recher-
che aboutissant à la formulation de pro-
positions d'actions sur lesquelles le
Conseil devrait se prononcer.

Il serait important par ailleurs de déve-
lopper des liens entre Conseils d'Eglises
des pays européens (s'informer par
exemple de ce qui se vit et se cherche
d'original au Royaume-Uni, en Allema-
gne, etc) ».

(Cf. la D.C. n° 1954, p. 94).



SECRETARIAT NATIONAL POUR L'UNITÉ DES CHRÉTIENS

31, rue de la Marne - 94230 CACHAN